



**HAL**  
open science

## Langues, écritures et culture dans les praesidia

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Langues, écritures et culture dans les praesidia. Hélène Cuvigny. La Route de Myos Hormos. L'armée dans le désert Oriental d'Égypte, Fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale 48, Institut français d'archéologie orientale, pp.427-500, 2006, 2-7247-0340-5. hal-01685270

**HAL Id: hal-01685270**

**<https://hal.science/hal-01685270v1>**

Submitted on 16 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

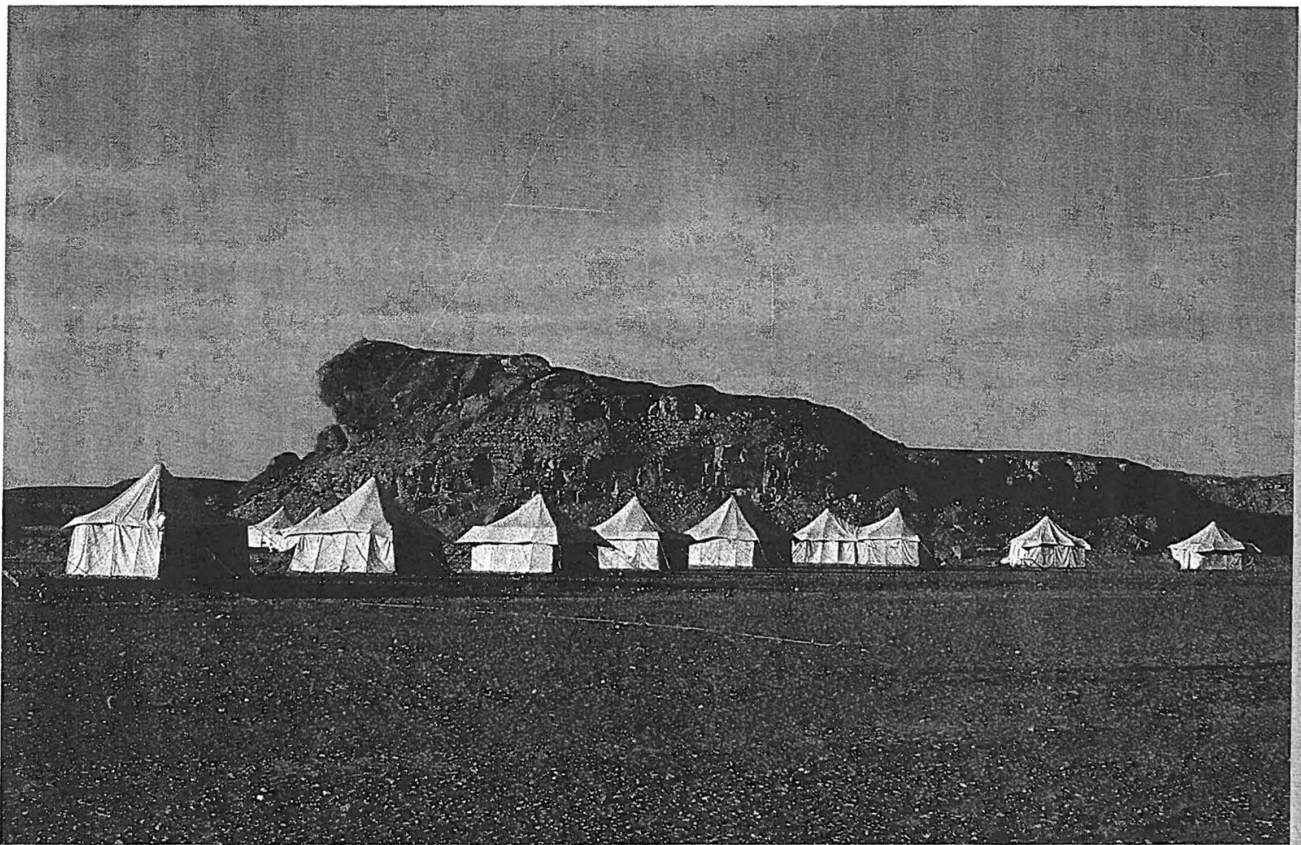
Jean-Pierre Brun, Adam Bülow-Jacobsen, Dominique Cardon, Jean-Luc Fournet,  
Martine Leguilloux, Marie-Agnès Matelly, Michel Reddé

édité par Hélène Cuvigny

VOLUME 2

# La route de Myos Hormos

L'armée romaine dans le désert Oriental d'Égypte



**Institut français d'archéologie orientale**

Fouilles de l'Ifao 48/2 - 2003

2e éd. 2006

## LANGUES, ÉCRITURES ET CULTURE DANS LES *PRAESIDIA*

JEAN-LUC FOURNET

**D**E PAR leur provenance périphérique, aux marges de l'*oikoumenè* égyptienne, et leur contexte militaire, les *O.Krok.* et les *O.Max* constituent un dossier bien différent, dans sa physionomie, de ceux auxquels est habitué le papyrologue. Moins égypto-grec que de coutume, il témoigne des brassages linguistiques inhérents au milieu militaire et aux zones de contact avec l'étranger. Il illustre un multilinguisme dont la masse documentaire permet de reconstituer le fonctionnement, parfois avec précision et nuance.

Il n'en reste pas moins vrai que notre documentation est à environ 95% de langue grecque. Les problèmes de ce que les Anglo-Saxons appellent *literacy*<sup>1</sup> s'y retrouvent avec des caractéristiques que souligne l'homogénéité socioprofessionnelle du dossier et qu'amplifie la quantité de la documentation. Aux 2400 ostraca documentaires (majoritairement des lettres privées, plus rarement officielles), reflets de la maîtrise de l'écriture et de la langue, plus globalement, du niveau culturel du scripteur, viennent s'ajouter une petite cinquantaine d'ostraca littéraires qui manifestent un embryon de vie culturelle active. Cette « culture de caserne » n'est pas l'aspect le moins intéressant de ce corpus, même si l'ensemble ostracologique du Mons Claudianus, en cours de publication, nous y a déjà sensibilisé.

La *literacy* de ce petit monde s'appréhende avant tout à travers un genre : la lettre. C'est par elle que le soldat reste en contact avec ses camarades, avec sa famille, qu'il manifeste ses sentiments, fait part de ses problèmes, expose ses besoins. C'est grâce à elle que les habitants de ce « désert des Tartares » luttent contre l'isolement psychologique et tentent d'exorciser l'hostilité du milieu environnant. Jamais les *grammata* n'auront eu fonction plus vitale. Cette pratique épistolaire n'en reste pas moins conditionnée à la fois par la capacité du scripteur, les conditions matérielles de l'échange, les modes rhétoriques et diplomatiques d'une époque et les diverses fonctions dont est investie la lettre, autant de paramètres dont la cohérence chronologique et l'épaisseur du dossier devraient permettre l'étude détaillée.

<sup>1</sup> L'OCDE, dans la traduction française (Paris, 1995) de son étude *Literacy: Economy and Society*, a créé pour ce terme, qui ne connaît aucune traduction appropriée en français, le néologisme « litératie ». Je continuerai néanmoins à uti-

liser le terme anglais, plus familier aux lecteurs, considérant qu'il vaut mieux un bon anglicisme entré dans les usages qu'un néologisme, dont l'unique *t*, si peu français, est une concession au « politiquement correct ».

## I. LE MULTILINGUISME

Aux langues en vigueur dans la province d'Égypte (grec, démotique) et dans l'armée romaine (latin) viennent s'ajouter celles qu'impliquent les conditions propres à la route Koptos-Myos Hormos et qui, bien que très marginales, constituent une des particularités du dossier (langues sémitiques). Un des intérêts de notre documentation est donc de permettre l'étude du processus de cohabitation, voire d'interaction linguistique en même temps que le phénomène de bilinguisme ou de diglossie<sup>2</sup> propres à certains groupes. Il ne faut toutefois pas perdre de vue que ce multilinguisme ne peut s'analyser qu'à travers une documentation écrite, ce qui peut fausser la perspective; néanmoins la distorsion existant entre pratique orale et pratique écrite, quand elle est détectable, est elle-même fort instructive sur les usages linguistiques d'une communauté.

### 1. LANGUES SÉMITIQUES

Deux ostraca nabatéens – les seuls ostraca connus en cette langue – ont été retrouvés dans le dépotoir de Maximianon et donnent des listes de chiffres dont l'interprétation n'est pas claire<sup>3</sup>. Il serait tentant de mettre ces deux textes en rapport avec les caravanes qui sillonnaient la route Myshormitique et qui ont laissé de nombreux témoignages aussi bien épigraphiques qu'archéologiques: nos fouilles ont mis à jour six graffiti en nabatéen sur des blocs provenant des fortins d'al-Muwayh et de Bi'r al-Hammâmât<sup>4</sup>, qui viennent s'ajouter à des inscriptions déjà connues dues à des Nabatéens, dans cette langue<sup>5</sup> et en grec<sup>6</sup>, et aux céramiques nabatéennes découvertes par les fouilles américaines de Qusayr al-Qadîm, traces du trafic commercial transitant par ce port<sup>7</sup>. En outre, sur l'arête rocheuse qui domine le fortin de Krokodilô, nous avons repéré deux inscriptions thamoudéennes (écriture nord-arabique<sup>8</sup>), surmontant d'ailleurs trois signatures grecques d'hommes portant des noms sémitiques (Athaenos, Môenos et Salaios) contemporaines de la période d'activité du *praesidium*<sup>9</sup>. Ces textes viennent s'ajouter aux nombreux graffiti, mal connus, en

<sup>2</sup> Pour la diglossie, cf., par exemple, LEIWO 1995, p. 293: « Diglossia refers to a community which uses two (or more) languages, but certain domains of linguistic behaviour are expressed only in the language that is specific to that domain, i.e. in written language the genre of the text is relevant for choosing the proper language (e.g. in decrees, laudations, religious texts etc.). »

<sup>3</sup> M507 et 508, éd. Chr. TOLL, « Two Nabataean Ostraca from Egypt », *BIFAO* 94, 1994, p. 381-382.

<sup>4</sup> Édités par BRIQUEL-CHATONNET, NEHMÉ.

<sup>5</sup> Cf. LITTMANN, MEREDITH 1953, notamment p. 17, n° 50-51 (al-Hamrâ'), 52 (Qusûr al-Banât), *Id.* 1954, p. 215-216, n° 55-57 (Qusûr al-Banât), p. 216-218, n° 58-59 (Abû Kuway'), p. 218, n° 60 (al-Hamrâ'), et Ph.C. HAMMOND dans *Quseir al-Qadim* 1978, p. 245.

<sup>6</sup> FOURNET 1995, n° 31 (wâdî al-Hammâmât), signature d'un certain Abdoubas, nom nabatéen caractéristique, auquel il faut ajouter LITTMANN, MEREDITH 1954, p. 217-218, n° 59, signature, avec une version araméenne, d'un certain Ibn al-Qaini.

<sup>7</sup> D.S. WHITCOMB dans *Quseir al-Qadim* 1980, p. 67.

<sup>8</sup> *I. Muwayh* 6A, C.

<sup>9</sup> *I. Muwayh* 6E. Les traits précédant chaque nom et ajoutés après coup pourraient fort bien indiquer le nombre de passages de chacune des personnes mentionnées (ce qui irait plutôt dans le sens de caravaniers que de soldats?).

araméen<sup>10</sup>, en sud-arabique<sup>11</sup> et autres écritures sémitiques couvrant les rochers de cette route. Enfin, le dossier ne serait pas complet sans les nombreux témoignages en grec laissés par des commerçants sur les rochers bordant l'axe Koptos-Myos Hormos<sup>12</sup>.

Mais ce trafic n'a pas laissé de trace dans nos fortins<sup>13</sup> ni dans la documentation qui en provient et on conçoit mal comment ces deux ostraca se seraient égarés dans le dépotoir d'un établissement militaire. On peut alors se demander si les raisons de la présence de ces deux textes ne sont pas à chercher du côté des soldats eux-mêmes. Certains d'entre eux sont d'origine sémitique comme en témoigne leur onomastique : par exemple, Abdas<sup>14</sup>, Abondémis<sup>15</sup>, Assaris<sup>16</sup>, Iousès<sup>17</sup>, Salamos<sup>18</sup>, Thamara<sup>19</sup>. Même s'ils étaient hellénisés, ils devaient communiquer entre eux dans leur langue natale.

## 2. DÉMOTIQUE

On pourrait s'étonner que nos fouilles aient exhumé si peu de textes démotiques : en tout et pour tout, un ostracon<sup>20</sup> et au moins cinq *dipinti* amphoriques<sup>21</sup>. C'est dérisoire pour une population militaire très fortement égyptienne<sup>22</sup>, entourée de civils indigènes et en relation avec des centres (Koptos, Myos Hormos) où l'élément égyptien prédomine. Ce paradoxe ne

<sup>10</sup> Cf. WEIGALL 1913, pl. VII, 15, qui en reproduit un, trouvé à Abū Kuway', à quelques centaines de mètres de Krokodilō.

<sup>11</sup> COLIN 1988.

<sup>12</sup> Outre *I. Muwayh* 6E déjà cité, FOURNET 1995 n° 19 (Simôn), 24 (Abdouseiris), 31 (Abdoubas), *I. Muwayh* 6E (Athaenos, Mōenos et Salaios), *I. Ko. Ko.* 4 (Anniôn), *I. Portes* 62 (commerçant d'Aden), 65 (Athèniôn d'Aden), 91 (Syriens d'Émèse), 103 (marchands et armateur palmyréniens). Ajoutons, à al-Buwayb, *I. Ko. Ko.* 149 (Samethos) et 155 (Abdos). Cf. aussi ma remarque sur le formulaire épigraphique de type  $\mu\nu\eta\sigma\theta\eta$  que l'on retrouve dans diverses inscriptions de la route et qui pourrait trahir une origine plus orientale (note à FOURNET 1995, n° 18, 1).

<sup>13</sup> Les graffiti nabatéens d'al-Muwayh et de Bi'r al-Hammâmât sont très probablement postérieurs à la période d'activité des *praesidia* sur les blocs desquels ils ont été gravés.

<sup>14</sup> M920, 1309.

<sup>15</sup> M1323.

<sup>16</sup> M1309.

<sup>17</sup> M98, 920.

<sup>18</sup> M920.

<sup>19</sup> M334, 351, 482, 483, 494, 658, 743, 768, 914, 919, 937, 1132 (listes de gardes).

<sup>20</sup> M1079+1081 : comptes avec débuts d'anthroponymes dont le déterminatif indique une origine non égyptienne (je dois à Michel Chauveau, que je remercie, ces informations ainsi que celles concernant les autres textes démotiques ; c'est

lui aussi qui suggère l'appartenance de M1081 à 1079, traité dans notre inventaire comme une unité différente).

<sup>21</sup> QAB44 : [Pj-di-nj-]ntr.w l [- - -]w.wy ; K177 : [- - -]jrr ou [- - -]krr avec un déterminatif de chose ; K419 : peut-être Pj-di-n-Hr ; M329 : Pj-igš (gr. Πεκύσιος, qui se rencontre en grec dans M929 et peut-être 955, 978, 1033) ; M652 : anthroponyme finissant par Wsir ? ; sur K424 et M222, peut-être démotiques, Michel Chauveau ne se prononce pas.

<sup>22</sup> Même si l'onomastique des auxiliaires est souvent rendue opaque par l'adoption de noms latins (LESQUIER 1918, p. 220-223, GUÉRAUD 1942, p. 147, ou récemment ALSTON 1995, p. 65), certains anthroponymes ne laissent aucun doute sur l'origine égyptienne et le statut pérégrin de ceux qui les portent. Ainsi dans les listes de gardes de Maximianon : Bèkis, Bès(s)as, Harbèkis, Hatrès, Kollouthos, Mesouèris, Paapis, Pamounis, Panechatès, Panechèmis (cavalier), Papseïs/Papsoïs, Pekysis ou Pkybis, X fils de Petosiris, Pisenchnoumis, X fils de Psemesokoïs, Psenosiris, Psentaèsis, Psoïs, Satabous, Tithoès, sans compter les anthroponymes grecs formés sur des noms de divinités égyptiennes, plus difficiles à interpréter (Ammônios, Ammônianos, Isidôros, Harpochratiôn, Hôriôn, Neilammôn, Serapiôn).— Signalons enfin les hybrides de la liste de gardes M730 (Cassius Paapis, Valerius Nilammôn, Marcus Ammônios), qui paraissent illustrer une certaine tension entre les exigences de la romanisation propres à l'armée romaine et les origines autochtones des recrues.

surprendra cependant pas le papyrologue, qui constate, au cours des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, la raréfaction des documents en écriture démotique, la seule que connût alors la langue égyptienne. Comme on l'a récemment écrit, «it is fair to say that after about A.D. 50 there was for most Egyptians only one means of recording things in writing: Greek<sup>23</sup>». Victimes d'une véritable schizophrénie linguistique, probablement accrue par le nivellement et l'uniformisation culturels inhérents à l'institution militaire, les auxiliaires égyptiens parlent égyptien entre eux, mais doivent correspondre en grec, en tout cas quand ils peuvent maîtriser cette langue. Ils sont même sporadiquement confrontés au latin, qui, aussi bien comme langue que comme écriture, leur est plus encore étranger<sup>24</sup>. Ce divorce entre langues parlée et écrite explique le très mauvais niveau de langue que manifeste la plus grande partie de notre documentation.

Même s'il n'était guère écrit, le démotique était couramment parlé et les autres groupes linguistiques composant la population militaire y étaient quotidiennement confrontés et devaient en assimiler quelques rudiments. Ainsi s'explique cette liste de chiffres égyptiens translittérés en latin, sur laquelle je reviendrai<sup>25</sup>, qui illustre bien l'importance de l'égyptien dans les rapports non seulement entre soldats mais aussi entre soldats et civils, ainsi que le nécessaire travail d'adaptation auquel devaient s'astreindre les soldats étrangers dans leur nouvelle affectation.

### 3. LATIN

Sa forte représentation dans notre documentation était prévisible étant donné le milieu militaire dont elle émane. Les *O.Krok.* et *O.Max.* offrent actuellement le plus important ensemble de textes latins trouvés en Égypte, excepté les *O.Claud.* Il se présente ainsi<sup>26</sup>:

<sup>23</sup> BAGNALL 1993, p. 237. Sur les causes de cet abandon du démotique, cf. *id.*, «Combat ou vide: christianisme et paganisme dans l'Égypte romaine tardive», *Ktèma* 13, 1988, p. 289, qui se fonde sur les chiffres de K.-Th. ZAUZICH, «Demotische Texte römischer Zeit», dans: *Das römisch-byzantinische Ägypten*, Mayence, 1983, p. 77-80, et N. LEWIS, «The Demise of the Demotic Documents: When and Why», *JEA* 79, 1993, p. 276-281.— P. GALLO, *Ostraca demotici e ieratici dall'Archivio bilingue di Narmouthis*, Pise, 1997, p. XXVII, nuance néanmoins le constat que fait Bagnall de la forte raréfaction des documents démotiques privés après la moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Il n'en reste pas moins vrai que la quasi-absence de textes démotiques dans nos dépotoirs militaires correspond à la disparition, à l'époque romaine, des proscynèmes démotiques du wâdî al-Hammâmât (THISSEN 1979, p. 90).

<sup>24</sup> Par exemple dans le cas des amphores qui leur étaient destinées, pourvues de *dipinti* en latin: pour ne citer que des anthroponymes bien égyptiens, M552 (Petersureti(?)), M722 (Pouonsis), M1427 (Panechem[is]). Aussi certains d'entre eux devaient-ils apprendre l'orthographe latine de leur nom comme l'atteste K688, essai d'écriture du nom Bèkis (cf. *infra*, p. 445).

<sup>25</sup> Cf. *infra*, p. 446.

<sup>26</sup> J'ai éliminé la vingtaine de cas litigieux (tous des noms sur contenants), pour lesquels il est difficile de décider entre le latin et le grec.

		<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
lettres (privées et officielles)		18 <sup>27</sup>	31
noms sur contenants :	<i>dipinti</i>	18	73
	incisés	3	10
	bouchons	0	3
	estampille	1	0
listes de noms (gardes, etc.)		1	10
divers documentaire		2 <sup>28</sup>	4 <sup>29</sup>
littéraire/paralittéraire		1	4
autre langue en lettres latines (litt. ou doc.)		1	4
nature indéterminée		3	16
total		48	155
total général		203	

#### A. LE LATIN À TRAVERS LE TEMPS ET LES GENRES

Les *O.Krok.* formant un ensemble homogène un peu plus ancien que la majorité des *O.Max.*, on peut d'ores et déjà se demander s'il y a une évolution dans l'emploi du latin par rapport au grec entre les deux corpora. La comparaison des pourcentages pour les deux genres documentaires permet une réponse claire <sup>30</sup> :

		<i>O.Krok.</i> <sup>31</sup>	<i>O.Max.</i>
lettres privées :	latines	15 (3,2%)	30 (4,1%)
	grecques	457 (96,8%)	705 (95,9%)
noms sur contenants :	latins	20 (20,8%)	86 (19,5%)
	grecs	76 (79,2%)	356 (80,5%)

<sup>27</sup> J'y inclus trois lettres latines dans des copies de lettres-circulaires (K255, 399, 543).

<sup>28</sup> Souscriptions latines dans des lettres grecques (K137, 372).

<sup>29</sup> Comptes (M288, 1345), consigne (M10), post-scriptum de lettre grecque (M1274).

<sup>30</sup> Ce qui légitime ici, comme plus tard, une analyse statistique, c'est non seulement la quantité, mais aussi le fait que les corpora résultent de la fouille complète des dépotoirs subsistants, ce qui, même si ces dépotoirs ont fondu au cours des siècles sous les coups des orages répétés (cf. J.-P. BRUN, *supra*, p. 108 sq.), réduit considérablement les risques de brouillage induits par une quelconque sélection. Si l'on fait subir la même mise en chiffres aux lettres privées des *O.Fawākhîr*, contemporains des *O.Krok.*, on obtient une image sensiblement différente : 7 lettres en latin contre 55 en grec (j'élimine les n° 29, ptolémaïque égaré dans ce lot, et 57-59, qui ne sont pas des lettres), soit 11,3% contre 88,7%. Cependant, la masse de ce corpus ne permet aucun

résultat significatif ; de plus, il a été découvert par hasard et ne résulte d'aucune fouille systématique si bien qu'on peut se demander si ce lot est révélateur de ce que pourrait être l'ensemble des *O.Fawākhîr* (d'ailleurs, le fait que 5 des 7 lettres latines aient été écrites par une seule personne, probablement pour le même destinataire, semble indiquer que cette trouvaille coïncide, en tout cas partiellement, avec un groupement ancien).—Mes chiffres doivent être cependant quelque peu nuancés par le fait que le moindre fragment en latin a été inventorié alors que bien des fragments d'ostraca grecs, parce qu'inexploitables, ont été relégués au « purgatoire » (ensemble inventorié sous un numéro unique). Cela ne devrait toutefois pas altérer le rapport entre les deux corpora.

<sup>31</sup> Entendus *stricto sensu* : pour éviter tout parasitage chronologique, j'ai éliminé les ostraca provenant des autres fortins et inventoriés dans la série *O.Krok.* (le problème ne se pose pas pour les *O.Max.*).

Les variations sont à peine perceptibles et non significatives : l'usage du latin semble donc avoir été stable pendant tout le II<sup>e</sup> s. Ce que ces chiffres mettent néanmoins en évidence, c'est une différenciation très nette de l'emploi du latin, non chronologique, mais par genres documentaires, donc par fonctions : si la part du latin ne dépasse pas 4,1% du volume des lettres privées, elle est cinq fois plus importante dans les inscriptions sur contenants céramiques, c'est-à-dire très majoritairement sur amphores vinaires. L'explication en est délicate d'autant que sont mal connues les modalités de ces inscriptions (souvent négligées par les éditeurs), qui avaient pour but de signaler l'identité du destinataire du produit. L'emploi du latin correspond-il à la langue de celui à qui il est envoyé ? C'est en tout cas très improbable dans les cas, déjà cités, de M552 (Petersuret[i] ?), M722 (Pouonsis), M1427 (Panechem[is]), noms qui dénotent l'origine égyptienne de leur porteur. Il est vrai que l'immense majorité des *dipinti* latins concerne des noms romains, dont on subodore dans certains cas qu'ils sont portés par des citoyens romains dont la langue d'usage est le latin. Mais il n'est pas moins vrai que certains d'entre eux ont leur équivalent en grec : ainsi le *sesquuplicarius* Domitius Fronto est attesté par 4 *dipinti* latins<sup>32</sup> et 1 grec<sup>33</sup> ; le curateur de Maximianon Novellius par 2 latins<sup>34</sup> et 5 grecs<sup>35</sup>. On en vient donc à douter de l'adéquation écriture du *dipinto*/langue usuelle du destinataire. La solution est-elle alors à chercher en amont, du côté de celui qui expédie ces amphores, ou en tout cas qui applique dessus l'adresse de destination ? Ce plus large usage du latin pour les *dipinti* que pour les autres documents pourrait s'expliquer plus aisément par le fait que l'envoi de ces amphores ait été d'une façon ou d'une autre pris en charge par l'armée, soit qu'elles aient fait partie de l'approvisionnement militaire, soit qu'elles aient été simplement acheminées à leur destinataire par les services de transport de l'armée. En l'état de la documentation, il est difficile d'être plus précis.

## B. LATIN ET LETTRES PRIVÉES : LA POPULATION LATINOPHONE

Dépassant le cas des *dipinti* et prenant en compte le second ensemble le plus important et de loin le plus parlant, celui des lettres, on doit se demander quelle place y a le latin et ce qu'implique son usage. Voici la liste des lettres latines conservant encore le nom de l'expéditeur et/ou celui du destinataire.

<sup>32</sup> K413, 715, 716, 717.

<sup>33</sup> K636.

<sup>34</sup> M303, 1272. Il est difficile de dire si M306 est en latin ou en grec.

<sup>35</sup> M404, 450, 520, 1259, 1535.



ostr.	expéditeur	destinataire	nature
K18	Iulius	F[ ]	?
K489	Gaius Aelius	E[ ]	?
K567	Pompeius	Barbarus	?
K612	Levidius	[ ]	?
K725	[ ]	Marcus (curateur de Krokodilo?)	?
M67	[ ]	Cornelius	?
M80	Caenus	(Domitius) Nemonianus	lettre privée
M94	Germanus	Optatus	lettre privée
M95	Germanus	Optatus	lettre privée
M176	Felix (Vibius ?)	(Vibius ?) Octavius Quietus	lettre privée
M254	[ ] Jeianius	Domitius Nemonianus	lettre privée
M281	Claudius (Vada[ ])	[ ]	lettre privée
M326	[ ]us Fuscus	Martialis	lettre privée
M381	Claudius	Vaetr[ ]	lettre privée ?
M576	Agrius ([ ] ?)	([ ] ?) Iustinus	?
M674	Domitius	Lucius Magius	lettre privée
M689	Manilius Felix, décurion	Novellius, curateur de Maximianon	lettre militaire
M800	Agrius	[ ]	?
M1014	Caenus	[ ]tius	?
M1107	Aelius Calventius	Festus (curateur ?)	lettre militaire
M1224	Gargilius	Calventius	?
M1239	Flaccus, décurion	Novellius, curateur de Maximianon	lettre militaire ?
M1240	Aelius Calventius	[ ]	lettre militaire
M1368	Iulius Marsus	Pompeius	lettre inachevée

Deux usages du latin se dessinent : l'un privé, l'autre militaire. Le premier, mieux représenté pour des raisons sur lesquelles je reviendrai, doit tout d'abord nous retenir, car il nous permet de nous interroger sur la sociologie que dessine l'usage du latin au quotidien en dehors des contingences propres à l'administration militaire.

Les rédacteurs des lettres latines, dont le tableau ci-dessus nous donne les noms conservés, forment la communauté des soldats de langue latine qui peuplait les *praesidia*<sup>36</sup>. La très forte ressemblance, qui ne peut être accidentelle, entre les pourcentages du latin par rapport au grec dans les lettres privées de Krokodilô et de Maximianon nous incite à penser qu'on ne se trompe pas en évaluant cette communauté linguistique à 3 ou 4% de l'ensemble de la population militaire *alphabétisée*. Dans la mesure où quelques-uns de ces textes émanent de gradés chez qui le taux d'analphabétisme devait être inférieur à celui du gros du contingent, il doit falloir baisser quelque peu le pourcentage donné à l'instant pour rendre compte de la place des soldats de langue latine au sein de l'ensemble de la population des *praesidia* au II<sup>e</sup> siècle. Nous ne devons cependant pas perdre de vue que le milieu hellénophone dominant impose même aux latinophones l'usage du grec dans une partie de leurs échanges écrits, ce qui peut fausser nos chiffres dans une mesure impossible à évaluer<sup>37</sup>.

<sup>36</sup> Cette communauté nous était déjà connue par la gigantesque inscription qu'un de ses membres a laissée sur le rocher dominant le *praesidium* de Krokodilô : *ILS* 9142 = *I.Ko.Ko.* 19, rééd. dans *I.Muwayh* 1. Son rédacteur, Dida,

n'est pas à proprement parler un Latin, mais un Dace latinophone.

<sup>37</sup> Cf. *infra*, p. 442.

L'intérêt des lettres privées est de dessiner les clivages linguistiques, qui correspondent à des clivages communautaires. Ainsi les lettres, citées ci-dessus dans le tableau, nous donnent les noms d'expéditeurs, de destinataires et de camarades (le plus souvent dans les salutations), qui se recourent d'une lettre à l'autre et dont les occurrences se circonscrivent avant tout à la documentation latine. Une brève prosopographie des 21 lettres citées à l'instant dessine ainsi un ensemble de personnes, bien distinct de ceux que nous font connaître les lettres grecques, ce que nous pourrions appeler le « cercle latin <sup>38</sup> » :

noms <sup>39</sup>	documentation latine <sup>40</sup>	documentation grecque
Aelius Calventius	M1107, 1224, 1240	M710, 920 (L), 1047, 1083 (L), 1423 (L)
Agrius	M576, 674, 800	
Amatus Antoninus*	M254	M1408
Arruntius*	M281, 326	liste de gardes «Thamara» (M334, etc.)
Barbarus	K567, <i>O.Faw.</i> 1, 2, 3, 4, 5 <sup>41</sup>	
Caienus	M80, 254, 326, 1014	
Cassius*	M326, 1061 (L), 1135 (L, C. Paapis)	M1083 (L, Κάκκιος Ἰκίδωρος)
Quadratus*	M95	M4, 133 (L), 312, 614, 714, 1080, 1178
Domitius Nemonianus	M80, 254, 326, 1176	liste de gardes «Thamara» (M334, etc.)
Festus (curateur?)	M1107	
Flaccus (décurion)	M1239, 1250 (D)	M1249
Gargilius	M1224	
Iulius Marsus	M1368	
Iustinus	M576, 674	M1062
Lucius Magius	M674	
Manilius Felix (décurion)	M18 (D) 689	
Martialis	M281, 326, 1176	M328, 395
Novellius (curateur)	M606 ? (D), 689, 1239, 1272 (D),	M404 (D), 450 (D), 520 (D), 1256, 1259 (D), 1535 (D)
Numa*	M281	
Octavius Quietus	M176	
Optatus	M94, 95	
Pompeius 1	K567, <i>O.Faw.</i> 1, 2, 3, 4, 5	
Pompeius 2 <sup>42</sup>	M1368	
Pudens*	M212	M271
Septimius*	M326, 1176	
Techosous*	M80, 1014	M1408
Vaetr[ ]	M381	
[ ]us Fuscus	M326	
[ ]eianius	M254	

<sup>38</sup> Je n'y inclus pas les noms trop fréquents et/ou trop peu caractéristiques, qui ne permettent pas de savoir si l'on a affaire aux mêmes personnages (Claudius, Cornelius, Germanus, Iulius).

<sup>39</sup> L'astérisque indique un nom qui apparaît dans le corps des lettres : il ne s'agit donc ni de l'expéditeur ni du destinataire, mais d'une relation.

<sup>40</sup> Je signale, parce qu'ils n'ont pas la même valeur pour mon propos, les *dipinti* (D), les éphémérides (E) et les listes de noms (L). Les autres documents mentionnés sont des lettres.

<sup>41</sup> Dans cet ensemble de lettres, il apparaît sous le nom de Rustius Barbarus et il n'y a aucun doute sur le fait qu'il

s'agit du même personnage que le destinataire de K567 : le destinataire des *O.Fawâkhîr* porte le même nom que l'expéditeur de K567, Pompeius. Ce rapprochement interdit d'identifier notre Barbarus avec le Valerius Barbarus de K253 et 325 ou le Maximus Barbarus de K319.

<sup>42</sup> Pompeius 1 et Pompeius 2 doivent être différenciés d'après la stratigraphie : K567 a été trouvé en B4 datable de la seconde moitié du règne d'Hadrien tandis que M1368 vient de B5A dont le *terminus post quem* est 161-169. De plus, le nom de Pompeius apparaît dans deux autres *O.Krok.* grecs, K46 (A3) et K458 (B1) qui datent du règne de Trajan. Il est donc probable qu'il s'agit là d'un troisième Pompeius.

La lecture « sociolinguistique » de cette prosopographie doit prendre en compte plusieurs paramètres qui donnent encore plus de poids à la dominante latine de la documentation : les listes de noms (souvent des listes de gardes) doivent être minimisées dans l'optique qui est la nôtre, car elles sont un instantané « objectif » du personnel militaire à un moment donné sans considération de langues ou d'origines. En outre, certains personnages, du fait de leurs fonctions, sont amenés à être en contact avec d'autres militaires n'appartenant pas à leur milieu linguistique (par exemple, le curateur Novellius, qui reçoit deux lettres latines officielles en même temps qu'une grecque et toute une série d'amphores portant son nom en grec). Enfin, il ne faut pas perdre de vue la disproportion entre documentations latine et grecque, ce qui accroît la portée des occurrences de la colonne « documentation latine ». Cela pris en compte, que constate-t-on ? Un certain nombre d'individus n'apparaissent qu'une seule fois, dans des lettres écrites en latin, ce qui peut déjà être en soi caractéristique. Mieux encore, certains apparaissent plusieurs fois aussi bien comme expéditeurs (Agrius, Aelius Calventius, Caienus, Germanus) que comme destinataires (Domitius Nemonianus, Novellius, Optatus), ce qui, compte tenu du petit nombre de lettres, est assez significatif<sup>43</sup>. On voit se dessiner des réseaux de correspondance privilégiés. Nous avons, par exemple, la chance d'avoir des traces de la correspondance entre Pompeius et Barbarus en provenance à la fois de l'un et de l'autre : K567 nous conserve une lettre adressée par Pompeius à Barbarus tandis qu'une série des *O.Fawâkhîr* nous donne cinq lettres de Barbarus à son « frère » Pompeius<sup>44</sup>. Cette fréquence trahit bien évidemment des liens, dont *O.Faw.* 2 révèle, derrière le dépit convenu, l'étroitesse en même temps qu'il souligne une maîtrise certaine de la langue latine, que seul peut avoir un soldat latinophone :

Rustius Barbarus Pompeio fratri suo salutem  
 opto deos • ut bene valeas que mea vota sunt •  
 quid • mi tan • invidiose scribes aut • tan levem  
 me iudicas • si tan cito viridia mi non • mittes  
 5     stati amicitiam tuam • obliscere debio •  
 non sum talis • aut tan levis • ego te • non  
 tanquam • amicum • habio set • tanqua[m]  
 fratrem • gemellum • qui de unum •  
 ventrem • exiut • hūn[c ver]bum sepi-  
 10     us tibi scribo • set tū •[...]as • me[.]  
 iudicas, etc.

10 [ali]as conj. Guéraud, [nug]as prop. Cugusi

<sup>43</sup> Cette remarque doit être bien sûr nuancée par le fait que ce qui restait du dépotoir au moment de la fouille conservait des micro-archives, correspondant à des nettoyages localisés, qui ont pu ainsi être sauvegardées alors que tant d'autres lettres ont disparu.

<sup>44</sup> *O.Faw.* 1-5 (= *C.Epist.Lat.* 73-78). Cugusi ne rejette pas l'éventualité que les deux autres lettres latines des *O.Faw.* (6-7 = *C.Epist.Lat.* I, 79-80) fassent partie du même dossier Barbarus-Pompeius (*C.Epist.Lat.* II, p. 57, 73, 74).

*Rustius Barbarus à son frère Pompeius salut. [Avant tout ?] je prie les dieux de conserver ta santé, qui est l'objet de mes vœux. Pourquoi m'écris-tu avec tant de malveillance, ou me juges-tu si léger ? Si tu ne m'envoies pas au plus tôt des légumes verts, dois-je tout de suite oublier ton amitié ? Je ne suis pas fait ainsi, ni si léger. Moi je te traite, non pas comme un ami, mais comme un frère jumeau, sorti du même ventre. C'est un nom que je te donne bien souvent dans mes lettres. Mais toi tu as une autre façon (?) de me juger* <sup>45</sup>.

Au cercle étroit des correspondants s'ajoute celui des camarades dont le nom est cité au cours des lettres à divers titres (le plus souvent dans les salutations). On y retrouve certains de nos correspondants : Caienus, rédacteur de M80 et M1014, est cité dans M254 <sup>46</sup> et M326 <sup>47</sup>. Parmi les personnes que doit saluer le destinataire de cette dernière lettre, on retrouve Domitius Nemonianus, destinataire de M80 et M254, qui apparaît aussi parmi les camarades à saluer dans M1176 <sup>48</sup>, et Septimius, qui fait aussi partie des salutations du même M1176. Et l'on pourrait ainsi continuer, tant la prosopographie de ces lettres se recoupe. Toutes ces personnes se connaissent, s'écrivent, se saluent par camarades interposés, formant aux deux extrémités de la chaîne épistolaire des groupes d'amis en liaison d'un fortin à l'autre.

Ces microcommunautés, que dessine l'usage du latin, semblent se démarquer des autres. Il ne faudrait cependant pas exagérer leur isolement. La vie militaire est une vie de promiscuité où les brassages font contrepoids aux particularismes ethniques et linguistiques. La population des fortins n'était d'ailleurs pas assez importante pour que les petits groupes de camarades liés par l'amitié, leurs origines ou leur langue s'ignorent les uns les autres. Les latinophones étaient, en outre, minoritaires. Il est donc normal de voir apparaître dans leur correspondance des personnes qui n'appartiennent pas au « cercle latin », mais elles sont rares. Ainsi Techosous, que Caienus (probablement à Persou) recommande à Nemonianus affecté à Maximianon (M80) et qu'il cite dans une autre de ses lettres très mutilée (M1014), est une Égyptienne, dont nous avons conservé une lettre à sa « mère » Serapias (M1408). C'est peut-être aussi le cas du soldat Quadratus, autrement connu par deux lettres grecques, l'une qu'il envoie (M4), l'autre qu'il reçoit (M1080), mais il n'apparaît dans la documentation latine que comme un intermédiaire <sup>49</sup>.

### C. LE LATIN ET L'ADMINISTRATION MILITAIRE

On s'attend *a priori* à ce que l'usage épistolaire du latin ne dépende pas seulement des origines des correspondants, mais aussi de la fonction de la lettre, à savoir que la correspondance militaire soit pour une part rédigée en latin. En fait notre documentation nous invite à relativiser très fortement l'usage officiel du latin en milieu militaire.

<sup>45</sup> Je donne le texte de la réédition de Cugusi, *C.Epist.Lat.* I, 74, p. 115-116, et la traduction de l'*editio princeps* par O. Guéraud.

<sup>46</sup> L. 6-11 : Dic Ama|[to] Antonino acc[i]|piat ab Ho[...]|ati | epistulam et fasci|clum quem illi | Caienus misit, etc.

<sup>47</sup> L. 10-13 : Salu|[t]a • Arruntium et a me et a Caje|no Septimium et Domi[tium]| Nemonianum, etc.

<sup>48</sup> L. 9-11 : Sa|luta a me omnes comm[ilitones] | [et a ---]|enio Septimium u[---]| [Domi]tium Nemonianum.

<sup>49</sup> Rôle qu'il tient dans deux autres lettres grecques : M312, 714.

Il n'y a bien sûr rien d'étonnant à ce que les documents liés à l'organisation interne à chaque *praesidium* soient écrits en grec. Les *duty rosters* et les listes de gardes sont presque tous dans cette langue même si les noms sont précédés de chiffres romains (I, II, III et IV) ou des initiales latines des ordinaux : s(ecundus), t(ertius), c(uartus)<sup>50</sup>. Il n'y a pas jusqu'aux mots de passe latins qui ne soient écrits en grec<sup>51</sup> ! Quant aux rapports, un ostracon de Maximianon nous en conserve un formulaire-type, et il est rédigé en grec<sup>52</sup>. Ces documents concernaient de simples soldats, très majoritairement hellénophones.

Entre les fortins, ordres et informations circulaient normalement en grec et l'usage prépondérant du grec dans les quelques lettres militaires sur ostraca trouvées à Krokodilô et à Maximianon<sup>53</sup> est confirmé par la série des *O.Claud.* II 357-387, correspondance militaire interne au réseau des *praesidia* dont le Mons Claudianus était le centre, toute en grec à l'exception de 367. Bien sûr, ces lettres ont souvent comme expéditeurs des *curatores praesidii*, qui occupent l'échelon inférieur de la hiérarchie militaire<sup>54</sup> et dont on ne pouvait exiger qu'ils écrivent en latin. Mais qu'en est-il de la hiérarchie, en particulier de la plus haute instance régionale, le préfet de Bérénice<sup>55</sup> ? Nous avons pour en juger, sinon les originaux sur papyrus qui n'ont pas été conservés, du moins toute une série de copies de missives officielles (ἐπιτολαί ou διπλώματα) réalisées à Krokodilô sur des tessons et des amphores complètes<sup>56</sup>. Or on constate que le latin y tient une place des plus marginales. Parmi la cinquantaine des missives conservées dans ces recueils, émanant souvent du préfet de Bérénice, trois seulement sont en latin<sup>57</sup> ; une quatrième, en grec, se clôt sur une salutation en latin (*bene valete*)<sup>58</sup>.

On peut se demander si la copie pour archivage de ces missives n'entraînait pas leur traduction en grec, réalisée par des latinophones maîtrisant le grec, d'autant que les mains

<sup>50</sup> En latin : M644/1, r<sup>o</sup> (papyrus), 820, 1061, 1135, 1238, 1293, 1306. – En grec : dossier « Nekrys » (M30, 50, 56-60, 62-64, 73-76, 78, 97, 99 ?, 140, 142-144, 227, 314, 527, 659, 678, 702, 806, 882), « Auloutranos » (M36-39, 42-44, 343, 490, 998, 1005, 1007, 1105), « Tatas » (M241, 242, 766, 1112, 1115, 1116, 1121, 1151, 1343, 1344, 1354, 1402), « Thamara » (M334, 350, 351, 353, 376 ?, 400, 401, 482, 483, 494, 658, 743, 768, 914, 919, 921, 1140, 1197, 1198, 1269), « Quintanus » (M477, 618, 620, 745, 925), « Thamara/Quintanus » (M1132), « Papsôis » (M995, 996, 1319), « coxa » (M730, 783, 1135), divers (M834, 885, 917 ?, 953 ?, 965, 1017, 1052, 1306, 1537 ?).

<sup>51</sup> Ἰνδυστρια, Ἰουνῶν, Ἰουπιτερ, Κοκκορδία, Κωετη, Λουπα, Μεγκουρ(ιος), Μινερουα, Νεπτουνος, Ουεστα, Πακις, Προυδεντ(ια), Καλουτ(ατις), Κατουρνος, Κολις, Φιλικιτ(ατις), Φορτουνα, dans M36, 37, 39, 42-44, 477, 618, 743, 998, 1007, 1105, 1132, 1140, 1197, 1198 (auxquels j'ajoute les *signa* de K216, 217, 358-360, 369, 422, 713). Cf. *O.Claud.* II, p. 167-168.

<sup>52</sup> M1126 : Φανερόν σοι ποιῶ, κύριε, τῆ πόττει τοῦ ποίου μηνός τινα ἰτρατιώ την' Ἰούλιε ἐξηλθόντα την πόρταν ἄλογως χωρίς μου τῆ[γ]ς γνώμης καὶ ἄλχιρ κήμερον οὐ φαίνεται. ἰ Διὸ γράφω σοι ἴνα εἰδῆς, « je te signale, maître,

que tel jour de tel mois un soldat du nom de Iulius est sorti par la porte sans raison et sans m'en aviser et que jusqu'à ce jour il n'a pas réapparu. C'est pourquoi je t'écris pour information ».

<sup>53</sup> En grec : M264 ?, 277 ?, K42, 53, 176, 191, 299, 354, 497, 523, 538, 547, 578, 619 (dont il n'est pas toujours facile de déterminer s'il s'agit de copies ou non). En latin, M689, 1107, 1239, 1240.

<sup>54</sup> Cf. H. CUVIGNY, *supra*, p. 314 sq.

<sup>55</sup> Sur la préfecture de Bérénice, cf. *supra*, p. 295-298.

<sup>56</sup> Cf. *supra*, p. 321-325 et, pour la terminologie et la diplomatique, *infra*, p. 468-470 et 490-492.

<sup>57</sup> Tous trois très fragmentaires : K399 (il n'est pas sûr que ce texte faisait partie d'une copie de lettres ou de circulaires, mais il est introduit par une ligne de grec, que l'on pourrait restituer très hypothétiquement : ἀντίγραφον τῆς ἰ [ἐπιτολῆς]); *O.Krok.* 45 (à la suite d'une missive en grec et introduit par une adresse en grec (κο]υράτορι πρα(ι)κιδίω(ν) ὁδοῦ Μ[υσορμιτικῆς ἰ ἀπὸ π]ρα(ι)κιδίου εἰς πρα(ι)κιδίου [ ]); K543 (fragment de 3 lignes sur une céramique blanche du type de celle utilisée pour le recueil des *diplômata*).

<sup>58</sup> *O.Krok.* 51.

qui ont copié ces registres trahissent souvent une influence latine<sup>59</sup>. Le fait qu'un de ces *diplômata* latins se retrouve dans une série d'autres rédigés en grec<sup>60</sup> montre bien qu'il n'en allait pas ainsi, de même que la formule de conclusion épistolaire *bene valete* ne se comprendrait plus dans le cas d'une traduction de la lettre (alors que nous avons un exemple de lettre, privée, écrite en grec avec un salut latin<sup>61</sup>). Si traduction il y avait, c'était alors en amont, dans les *officia* du préfet de Bérénice<sup>62</sup>: le grec était donc sciemment considéré comme langue, sinon officielle, du moins usuelle.

Cette quasi-exclusivité du grec contraste avec la doctrine selon laquelle le latin est la langue de l'armée<sup>63</sup>, jusqu'ici confortée par la très forte représentation de cette langue dans le corpus des documents militaires rassemblés par R.O. Fink (*RMRP*)<sup>64</sup>: tous les textes officiels y sont en latin, le grec se limitant aux documents privés. On peut même faire des rapprochements plus précis avec notre documentation, en comparant nos registres de missives avec le *P.Dura* 66, registre de la correspondance officielle du tribun Postumius Aurelianus<sup>65</sup>: si nos documents sont presque tous en grec, c'est le contraire dans le *P.Dura* (15 sur 57), et l'emploi du grec dans ces lettres, dont l'état fragmentaire ne permet pas de déterminer l'expéditeur, y est toujours caractérisé comme civil par les éditeurs<sup>66</sup>.

Notre documentation réévalue donc la place du grec dans l'armée romaine d'Égypte puisque c'est presque exclusivement dans cette langue qu'informations et ordres officiels parvenaient à nos *praesidia* et circulaient de l'un à l'autre. Elle montre combien l'usage

<sup>59</sup> Par exemple, la main du curateur Capito (cf. fig. 229, p. 499) ou celle qui a écrit *O.Krok.* 87 et 91, ainsi que K75, K376 et K789.

<sup>60</sup> *O.Krok.* 45.

<sup>61</sup> K781. Cf. *infra*, p. 440.

<sup>62</sup> Un indice de ce que ces missives étaient traduites au départ et non à l'arrivée nous est fourni par la lettre grecque conclue par *bene valete* (*O.Krok.* 51). Les parallèles offerts par les lettres originales (cf. *infra*, p. 440) invitent à voir dans cette conclusion latine un ajout autographe de l'auteur de la lettre copiée par quelqu'un d'autre. Cette pratique, bien connue, s'explique par l'usage de la dictée à un *amanuensis* ou par l'incapacité de l'expéditeur à écrire dans la langue employée pour rédiger la lettre. C'est évidemment la première raison qui est à considérer pour *O.Krok.* 51. L'officier aura dicté en latin une missive immédiatement traduite et copiée en grec et l'aura « signée » dans la langue d'origine. Il n'est pas non plus exclu que ces « signatures » latines aient eu pour finalité, principale ou secondaire, de conférer au document un vernis officiel (cf. KRAMER 1984, p. 1382-1383) ou qu'elles soient à expliquer par une certaine fierté d'être soldat (KAIMIO 1979, p. 161).

<sup>63</sup> Pour ne citer que la publication la plus récente, cf. ROCHETTE 1997, p. 147: « Comme le montrent les éléments dont on dispose pour déterminer l'utilisation des langues dans le domaine militaire (...), la langue officielle de l'armée romaine (sc. dans les provinces hellénophones) était le latin », et p. 149: « (...) la langue officielle des documents émanant de l'armée est le latin ». – L'analyse

de KAIMIO 1979, p. 153-162, à ma connaissance la plus détaillée sur la place du latin dans l'armée romaine, est plus nuancée, mais donne le latin comme langue usuelle dans les documents de même nature que les nôtres. Sa conclusion mérite d'être citée: « When we refer to the language use of the army in the East as practical, what is meant is that, firstly, if a document can be assumed to have reached the higher echelons of army administration, and thus by-passed the unit itself, Latin was chosen; equally, when the document concerned the whole unit, and not only individual soldiers, it was also Latin; but as soon as it was a question of two individual, perhaps both Greek-speaking, the use of Greek became not only possible but also natural. All rosters, acts and documents of discharge are in Latin, but most receipts from soldiers for money or matériel are in Greek. » (p. 161).

<sup>64</sup> Cf. aussi la mise à jour de R. CAVENAILE, « Papyrus latins 1991: bilan et perspectives », *Serta Leodiensia Secunda*, Liège 1992, p. 55-57. – Les *RMRP* sont analysés sous l'angle linguistique qui nous intéresse par KAIMIO 1979, p. 155-162.

<sup>65</sup> *RMRP* 89, 216 apr. J.-C.

<sup>66</sup> Ainsi « most of [the letters in Greek] probably came from members of the civil administration, Imperial freedmen, and the like, to whom a few soldiers had been assigned » (Gilliam cité dans *RMRP*, p. 357) ou « the use of Greek (...) implies that the letter was written by a civilian » (*RMRP*, p. 368). Cf. aussi, *ibid.*, p. 350, n. 15, p. 358, etc.

que fait l'armée du latin dépend fondamentalement du degré d'hellénisation de la province qu'elle occupe<sup>67</sup> et combien l'institution militaire a su adapter sa pratique administrative à la composition de ses troupes, en l'occurrence des auxiliaires où l'élément hellénophone était prépondérant, surtout à une époque où le recrutement des *auxilia* stationnés en Égypte tendait à devenir de plus en plus local<sup>68</sup>.

#### D. LE LATIN FACE AUX AUTRES LANGUES : INTERACTIONS DU LATIN ET DU GREC

Qu'il soit formel, institutionnel ou pratiqué au quotidien par la communauté latinophone, le latin ne baigne pas en milieu majoritairement grec sans que s'opèrent des « phénomènes d'interférence<sup>69</sup> », de mutuelles influences entre les deux langues et entre les deux groupes linguistiques.

L'ascendant exercé par le latin sur le grec des milieux militaires est un fait connu depuis longtemps<sup>70</sup>, que nos ostraca illustrent constamment. La langue familière de la correspondance privée est la première touchée par la pénétration de mots latins, emprunts adaptés au grec ou parfois seulement translittérés, au point qu'on a pu parler de « pidgin military Greek<sup>71</sup> ». Plus le niveau linguistique est bas, plus nombreux en effet sont les emprunts lexicaux, la correspondance officielle tendant à les éviter, à l'exception, bien sûr, des termes militaires techniques<sup>72</sup>. On observe aussi quelques curieux latinismes dans un tableau de service, qui sont des translittérations plutôt que de véritables emprunts<sup>73</sup>.

Plus intéressant est que les *O.Krok.* et les *O.Max.* nous apportent de nombreux renseignements sur les modalités d'adaptation linguistique – essentiellement écrite du fait de la nature de la documentation – tentée aussi bien par un latinophone qui s'essaie au grec que par un hellénophone qui se met au latin.

Les latinophones, immergés dans un milieu grec dominant, avaient à leur disposition trois moyens pour communiquer par écrit avec des membres de la communauté hellénophone :

1. Le premier, degré-zéro de l'adaptation, consistait à utiliser les bons offices d'un hellénophone qui joue les rôles de traducteur et scripteur. Il est évidemment difficile de repérer les textes qui entrent dans cette catégorie. C'est peut-être néanmoins le cas des lettres,

<sup>67</sup> Cf. KAIMIO 1979, p. 129 et 320 sur la plus forte présence du latin dans les provinces orientales moins hellénisées (comme la Syrie).

<sup>68</sup> Cf., entre autres, LESQUIER 1918, p. 224.

<sup>69</sup> L'expression est de U. WEINREICH, *Languages in Contact*, La Haye, 1953, p. 1.

<sup>70</sup> Pour s'en tenir à la bibliographie récente : P.J. SIJPESTEIJN, « De invloed van het Latijn op het Grieks », *Lampas* 15, 1982, p. 318-330 ; S. DARIS, « Latino ed Egitto romano » dans *Il Bilinguismo degli antichi*, XVIII Giornate Filologiche Genovesi, Gênes, 1991, p. 47-81 ; *id.*, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, 2<sup>e</sup> éd., Barcelone, 1991 ; E. GHIRETTI, « Note sul bilinguismo greco-latino dell'Egitto

Romano », *Aevum (ant.)* 9, 1996, p. 275-298. ROCHETTE 1997, p. 148, ne fait curieusement qu'effleurer le sujet.

<sup>71</sup> J. KAIMIO, « Latin in Roman Egypt », *Actes du XV<sup>e</sup> congrès international de papyrologie*, III, Bruxelles, 1979, p. 28.

<sup>72</sup> E. GHIRETTI, « Note sul bilinguismo greco-latino dell'Egitto romano », *Aevum (ant.)* 9, 1996, p. 281.

<sup>73</sup> M730, 783, 1135. Les affectations des soldats sont rangées, entre autres, sous les rubriques ατ πορτα (= ad portam), κοξα (coxa « angle ») πραιτοριο (praetorium) ou βαλνιο (balineum). On remarquera que les deux derniers mots sont imparfaitement hellénisés.

écrites en grec, qui se terminent par une « signature » en latin : M1274, qui finit sur Longinus Apollin(aris), incisé par une autre main, et K781, où la traditionnelle formule de conclusion est ajoutée en latin (vale, frater, karissime) <sup>74</sup>.

2. La deuxième tactique, plus curieuse, consiste à écrire un texte grec en caractères latins. Notre corpus contient trois documents et un (para)littéraire en langue grecque, translittérés en latin <sup>75</sup>. Voici, comme illustration, les trois documents <sup>76</sup>:

## M1234

fig. 227 (p. 498)

B4 - pièce 51, US 2

7,5 × 9 cm

vers 150-175 (strat.)

Vi]ctori  
 ] ceren  
 ] Persu o Teren-  
 ar]taba crites  
 5 ]mes peṃ-  
 ] adelpe  
 ] .

Οὐί]κτορι  
 ] χ αίρειν  
 ] Πέρσου ὁ Τερέν-  
 τιος ?- - - ἀρ]τάβα(ς) κριθῆς  
 ]μης πέμ-  
 ψον - - -], ἄδελφε,  
 ] .

## M736

fig. 228 (p. 498)

B2a &amp; b - US 59 &amp; 64

7 × 7,7 cm

second quart du II<sup>e</sup> s. (strat.)

1 Iulius Crisp[inus  
 exsun • elabes [  
 ce dyon obulu[n  
 vacat  
 Ammonis obule • I..[

Ἰούλιος Κρισπ[ίνος  
 ἐξ ὧν ἔλαβες [  
 καὶ <sup>77</sup> δυῶν ὀβολῶ[v <sup>78</sup>  
 Ἀμμώνιος ὀβολοί I..[

<sup>74</sup> Je mets à part *O.Krok.* 51, 14-19, copie d'un *diploma* grec conclu par bene valet. J'ai émis plus haut (p. 438, n. 62) l'hypothèse que, dans le document original, ces deux mots latins avaient été la « signature » autographe apposée par l'expéditeur à la fin d'une lettre dictée à un secrétaire et peut-être simultanément traduite par celui-ci. Il est vrai aussi que cette « apostille » latine pouvait conférer un caractère plus officiel à la missive ou, en tout cas, qu'elle pouvait être conditionnée par des habitudes propres au milieu militaire. L'explication de la « signature » latine de K781 est en revanche à chercher dans l'incapacité de l'expéditeur à écrire en grec combinée à son désir de laisser une trace écrite de sa participation à la rédaction (selon un usage fréquent dans l'épistolographie grecque, cf. ZIEMANN 1911, p. 362-364). On a un bon parallèle avec le *P.Ryl.* II 145, lettre grecque d'Apa Iōhannēs : ce dernier, incapable

d'écrire le grec, l'a dictée soit en grec, s'il connaissait cette langue, soit en copte, afin qu'elle soit traduite en grec, et il a ajouté de sa main une formule de salutation dans sa langue natale, le copte (pour cette interprétation, différente des éditeurs, cf. *W.Chr.* 53 et C. ZUCKERMAN, «The Hapless Recruit Psois and the Mighty Anachorite, Apa John», *BASP* 32, 1995, p. 189-190). Voir aussi, bien que la nature du document ne soit pas tout à fait la même, le *P.Oxy.* II 244, lettre adressée au stratège par un esclave du nom de Kērinthos, qui, incapable d'écrire en grec, signe en latin en employant même un mot grec (epid[e]doca).

<sup>75</sup> Documents : M736, 1234 et K616 ; littéraire : M148.

<sup>76</sup> Du troisième, une longue lettre très endommagée, je ne donne, à titre d'exemple, que la fin.

<sup>77</sup> Ou terminaison d'un verbe (e.g. ἔδω]κε).

<sup>78</sup> Ou δύων ὀβολού]c d'après *O.Bodl.* II 1643, 4 et 1648, 3.



K616 (l. 30-35)

B1 – US 26

16 × 31 cm

Trajan

30	aspase • me [•] Galloniam • cae • Ammōna • ca<e> • Nemoni ca<e> • Iscura [• c]ae Istrium [• cae] Castr[ <sup>79</sup>	ἄπασαι μοι Γαλλωνίαν καὶ Ἀμμωνᾶ(ν) καὶ Νεμωνι(ανὸν) καὶ Ἴσχυρᾶ(ν) καὶ Ἴστριον [καὶ] Καστρ[
35	p[.]raf	π[.]ρα[

Ces hybrides sont rarissimes. Jusqu'ici, les papyrologies littéraire et documentaire n'en connaissent chacune qu'un exemple *stricto sensu*<sup>80</sup>. Leur étude a amené J. Kramer à conclure qu'ils sont le fait de latinophones ayant appris le grec oralement sans être capable de l'écrire et qu'en conséquence, « ils résultent d'un bilinguisme imparfait, à savoir d'un bilinguisme acquis, non à l'école, mais au contact quotidien et prolongé avec la population parlant l'autre langue<sup>81</sup> ». Cette conclusion s'accorde parfaitement avec le contexte de nos ostraca : nos soldats latinophones, entourés d'hellénophones, ne pouvaient faire le plus souvent l'apprentissage du grec qu'à l'oreille et, dans les rares cas où ils souhaitaient ou devaient communiquer par écrit dans cette langue, ils étaient alors contraints de le faire avec leur alphabet<sup>82</sup>. Cette méthode n'était pas sans inconvénient pour le destinataire : évidemment non latiniste, il était incapable de déchiffrer le texte et devait vraisemblablement avoir recours aux services d'un latinophone<sup>83</sup>. Aussi, dernier maillon d'une chaîne où les déformations orales devaient le disputer aux inévitables erreurs de translittération, pouvait-il s'estimer heureux de comprendre la lettre qu'il recevait !

<sup>79</sup> D'après le dossier, on peut hésiter entre deux noms : Καστρίκιος (M341) ou Καστρήκιος (M235, etc.).

<sup>80</sup> Document : *P.Oxy.* XXXVI 2772 (10/11), lettre (je ne compte pas le *BGU* XI 2116 et *P.Oxy.* II 244, où l'on ne trouve que deux ou trois lignes de grec translittérées en latin par une seconde main dans un document entièrement rédigé en grec). – Littéraire : *PSI* VII 743 (I/II<sup>e</sup> s.), dialogue entre Alexandre et des gymnosophistes indiens (=PACK<sup>2</sup> 2100, cf. G. VITELLI, *Aegyptus* 4, 1923, p. 314-315 et, en dernier lieu, *Scrivere libri e documenti nel mondo antico*, Firenze, 1998 (Pap. Flor. 30), n° 84, tav. LXXIII). On peut y ajouter, bien qu'il ne s'agisse pas d'un texte suivi, le *P.Paris* 4 bis, glossaire gréco-latin entièrement écrit en caractères latins (= J. KRAMER, *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta*, Bonn, 1983, Pap. Texte Abh. 30, n° 14, env. 600 apr. J.-C.). – L'épigraphie extra-égyptienne a livré plusieurs témoignages de textes grecs en caractères latins, qui, du fait de leur nature et de leur provenance, ne peuvent être comparés aux nôtres : cf. M. DONDERER, « Merkwürdigkeiten im Umgang mit

griechischer und lateinischer Schrift in der Antike », *Gymnasium* 102, 1995, p. 97-122.

<sup>81</sup> KRAMER 1984, p. 1384. La dissociation langue/écriture peut nous paraître étrange et antipédagogique, mais elle était courante dans l'Antiquité, même à l'école : ainsi Caton savait le grec depuis toujours comme la plupart des Romains, mais n'a appris les caractères grecs que dans sa vieillesse (M. DUBUISSON, *Le Latin de Polybe*, p. 263, renvoyant à A.E. ASTIN, *Cato the Censor*, Oxford 1978, p. 159-160). Inversement, CRIBIORE 1996, p. 139-152, a récemment montré que les écoliers apprenaient d'abord à écrire avant d'apprendre à comprendre ce qu'ils écrivaient.

<sup>82</sup> A. Bülow-Jacobsen propose une autre interprétation de ces ostraca grecs en caractères latins : l'emploi de l'alphabet latin serait une façon de crypter ces lettres en sorte qu'elles ne puissent être lues par le transporteur.

<sup>83</sup> Cet inconvénient n'est pas envisagé par KRAMER 1984. Il est pourtant assez rédhibitoire et explique la rareté des textes ainsi écrits.

3. Enfin, dans la plupart des cas, le latinophone fait l'effort d'apprendre et la langue et l'écriture. Contrairement à la situation inverse, notre documentation n'a pas livré de témoignage de cet apprentissage, à l'exception peut-être du texte littéraire grec en caractères latins, déjà mentionné <sup>84</sup>. Il arrive que ce bilinguisme primaire <sup>85</sup>, en tout cas au niveau écrit, se signale à notre attention. Le latinophone, lorsqu'il écrit en grec, peut être en effet trahi non seulement par la phonétique, mais aussi par les habitudes d'écriture de sa langue – d'autant que le latin, outre le ductus de ses lettres, comporte des spécificités paléographiques étrangères à l'écriture grecque.

L'erreur la plus flagrante est l'emploi intempestif de lettres latines : par exemple, Πρόκλο(υ) (M653), Οὐίκτωρ (M981), Ἀρβήσις (M701), αὐτο (*O.Krok.* 16, cf. fig. 229, p. 499) et peut-être ἐπερχομένου (M600) <sup>86</sup>.

On verra aussi proliférer les interponctions, dont le latin a l'habitude <sup>87</sup>, mais qui sont inconnues du grec. Ainsi, pour choisir un exemple extrême, où l'interponction scande les syllabes :

M692

HS

5,7 × 3,6 cm

fin 1<sup>er</sup>-1<sup>er</sup> quart II<sup>e</sup> s. (prosop.)

Καίηνοις [   
 τῆ•κυ•ρί•αι [   
 πλῆς•τα•χα(ίρειν) [   
 — — — — —

I 1. Καίηνος || 3 1. πλεῖστα

L'auteur de cette lettre, Caienus, a aussi écrit une lettre latine, M80 ; il est encore mentionné en M254, 11, autre lettre latine <sup>88</sup>.

Ailleurs, l'interponction est utilisée, plus parcimonieusement, entre les mots <sup>89</sup>.

C'est surtout par le ductus de certaines de ses lettres que le latiniste se trahit. Un des intérêts des *O.Krok.* et des *O.Max.* grecs est en effet de laisser très souvent transparaître une

<sup>84</sup> M148. Sa fonction autant que son contenu restent cependant délicats.

<sup>85</sup> Pour reprendre la terminologie d'H. BEATENS BEARDSMORE, *Bilingualism : Basic Principles*, Cleveland 1982, p. 8 : est un bilinguisme primaire celui qui parle une seconde langue par nécessité (raisons professionnelles comme nos soldats) et sans l'avoir formellement apprise par opposition au bilinguisme secondaire, qui a fait un apprentissage scolaire de cette seconde langue.

<sup>86</sup> Le phénomène est attesté en contexte militaire, dans le recueil de reçus de soldats de l'*ala veterana Gallica*, *P.Hamb.* I 39 (= *RMRP* 76), col. XVI, 1 Ἡερμῖδς Ἡεβερι; 5 μεχειϛ; dans un reçu pour des vêtements militaires écrit

par un *optio* à l'écriture très latine (*P.Oxy.* LXIV 4434, 154 apr. J.-C.) : Ὀχυρυχειτου; ou même dans une inscription des carrières du Jabal Tingar : Δίδυμος (éd. J.-L. FOURNET, « Inscriptions grecques inédites de la rive ouest d'Assouan », *BIFAO* 96, 1996, p. 154 et fig. 26).

<sup>87</sup> R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1898, p. 28-29 ; E. OTHA WINGO, *Latin Punctuation in the Classical Age*, La Haye-Paris 1972 (*non vidi*).

<sup>88</sup> Publiée dans BÜLOW-JACOBSEN *et al.* 1994, n° 4, p. 34.

<sup>89</sup> Exemples de textes interponctuels : K165, *O.Krok.* 19 et 72, M86, 232, 267, 272, 588, 639, 675, 683, 692, 762.

incontestable influence de l'écriture latine (fig. 229-232, p. 499-500)<sup>90</sup>, qui se réalise selon quatre modalités<sup>91</sup>:

1. Les lettres grecques sont influencées par les lettres latines phonétiquement équivalentes et de ductus approchant :

β β̄ < b; ε ε̄ < e; μ μ̄ < m; ν ν̄ < n; τ τ̄ < t; υ ῡ < u

2. Les lettres grecques sont influencées par les lettres latines phonétiquement équivalentes même quand le ductus ne s'y prête pas vraiment :

α λ < a

3. Les lettres grecques sont influencées par les lettres latines de valeur phonétique différente, mais de ductus approchant :

γ ς < s; Ϸ ϸ < c; ϱ ϲ < p

4. Les lettres grecques sont influencées par les lettres latines de valeur phonétique et de ductus différents :

α ϰ < q; ε β̄ < b; ϱ ϲ̄ < f; Ϸ ϸ̄ < p

Dans bien des cas, ces faits s'accordent avec ce que nous savons du scripteur. Ainsi, deux ensembles bien typés se dessinent plus particulièrement : le premier est de la main du curateur de Krokodilô Capito ou de son secrétaire et contient majoritairement des textes officiels ou relevant du fonctionnement de l'armée<sup>92</sup> ; le second est constitué de copies de *diplômata*<sup>93</sup>.

<sup>90</sup> Sur l'influence du système graphique latin sur le grec, cf. M. NORSI, « Analogie e coincidenze tra scrittura greca e latina nei papiri », *Miscellanea Giovanni Mercati*, Studi e Testi 126, VI, p. 105-122 ; R. MARICHAL, « L'écriture latine et l'écriture grecque du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle », *AntClass* 19, 1950, p. 113-144 (surtout l'influence de l'écriture grecque sur la latine) ; G. CAVALLO, « La KOINH scrittoria greco-romana nella prassi documentali di età bizantina », *JÖB* 19, 1970, p. 1-31 (pour une période postérieure à la nôtre) ; A. PETRUCCI, « Paleografia greca e paleografia latina : significato e limiti di un confronto », dans : G. PRATO (éd.), *Paleografia e codicologia greca*, Alessandria, 1989, p. 463-484 (réévaluant à la baisse les rapports entre les deux écritures) ; ROCHETTE 1997, p. 204-206.

<sup>91</sup> En attendant une étude paléographique approfondie et systématique de l'ensemble du dossier, signalons les exemples suivants, qui me paraissent particulièrement significatifs : main de Capito (*O.Krok.* 5-17, 22-23, K540,

541, 606), main « *diplômata* » (*O.Krok.* 87-91, K75, 220, 376, 789), *O.Krok.* 75, K46, 230, 277, 338, 491, 593, 667, 751, M89, 232, 267, 333, 464, 685, 692, 701, 1064, 1126, 1157, 1233, 1237, 1271.

<sup>92</sup> Copie de lettres officielles adressées par Capito au préfet de Bérénice (*O.Krok.* 10 et 14) ; copies de *diplômata* et éphémérides (*O.Krok.* 5-12, K540, 541, 606) ; un compte (K475) ; une lettre (très probablement privée) inachevée de Capito (K727) ; et des indéterminés (K73, 542, 627 : lettres ?). La présence, dans ce dossier, d'au moins une lettre privée m'incite à penser qu'il s'agit bien de la main même de Capito. Si c'est le cas, cela impliquerait que l'archivage des informations et des missives circulant sur la route Koptos-Myos Hormos était directement réalisé par le curateur de chacun des *praesidia*. La faible population de ces derniers, impliquant la réduction au strict minimum de l'appareil administratif, irait dans ce sens.

<sup>93</sup> *O.Krok.* 87-91, K75, 220, 789.

Tous deux sont donc en rapport direct avec la chose militaire et leurs scripteurs, de par leurs fonctions (curateur ou secrétaire de son *officium*), doivent être des latinophones, habitués à lire et à écrire du latin. Pour le premier, on se reportera à la fig. 229 (p. 499), *O.Krok.* 16 que j'accompagne, ci-dessous, de sa transcription. On notera tout particulièrement le ductus des  $\alpha$ ,  $\mu$ ,  $\rho$  et  $\tau$  ainsi que, l. 13, le  $\alpha$  en forme de a latin :

-----

ιμα ..[  
 βευς[  
 γου ερηνων  
 ἔλαβαν ζεύγη  
 5 τέσσαρα μεγ-  
 ἄλων ζεῦγοῖ δὲ  
 καὶ ὁμοίως  
 ἄλ(λ)ων μεγάλω-  
 ν ζεύγη β καὶ  
 10 ἕτερον ἐν ὑπ-  
 ὄλυε ἕτερον  
 ἄκακτον ζεῦγο  
 το αὐτο.  
 Φαμενω(θ) η̄ι

Dans d'autres cas, il est difficile de se prononcer, l'onomastique n'étant pas un critère déterminant. En outre, la notion d'influence paléographique du latin doit être maniée avec prudence sans être systématiquement mise sur le compte de la latinité du scripteur. Dans un milieu où il côtoie sans cesse des latinophones, où la romanisation, sans être latinisation, le met néanmoins plus qu'ailleurs en contact avec le latin, un scripteur hellénophone peut prendre par mimétisme certaines habitudes touchant à l'écriture, surtout si sa *literacy* manque de fermeté.

Le processus d'acculturation linguistique inverse s'observe aussi dans notre corpus : confrontés au latin, parlé par certains de leurs camarades et surtout par une partie des cadres de l'armée – malgré toutes les nuances que j'ai apportées plus haut –, les hellénophones ont pu être tentés d'apprendre cette langue ou simplement d'essayer de l'écrire. Selon le même processus qui a poussé une partie des Égyptiens à apprendre le grec après la conquête macédonienne, les soldats hellénophones (déjà eux-mêmes pour la plupart des Égyptiens ou, plus largement, des provinciaux hellénisés) ont pu vouloir accéder à une romanisation qui soit aussi linguistique, sans nul doute encouragés par l'institution militaire. Quelles que soient leurs intentions, on devine dans certains de nos textes latins des mains avant tout formées au grec, au point que dans certains, on voit se glisser des lettres grecques <sup>94</sup> : Γαίους <sup>95</sup>, Κλαυδίου <sup>96</sup>.

<sup>94</sup> On trouvera des parallèles épigraphiques à ce phénomène dans G.H.R. HORSLEY, *New Documents Illustrating Early Christianity* 5, p. 16 et LEIWO 1995, qui conclut : « It does seem to show that some kind of lapse of memory or concentration was possible when writing in a community where languages were in contact. Or it could mean that the

community in question used pidgin, and the characters were not important. » (p. 300).

<sup>95</sup> K489. L'*alpha* en vient à ressembler au *d* latin.

<sup>96</sup> M307. Dans cette même liste, cinq lignes plus bas, le scripteur a corrigé un *a*, qu'il avait fait à la grecque, en lui donnant une forme un peu plus latine (semblable à un *lambda*).

Les *O.Krok.* et les *O.Max.* nous ont conservé quelques témoignages de cet apprentissage du latin par des hellénophones<sup>97</sup>. Le premier est un alphabet latin :

M356

B1b – US 32

20,5 × 20,5 cm

fin I<sup>er</sup>-1<sup>er</sup> quart du II<sup>e</sup> s. (strat.)

] γη ι κ α ι λ • μ εν ω π η κ ο υ ρ ε ς τ η ο υ ξ η  
 ] G • H I K L • M • N • O • P • Q • R • S • T • U • X Y Z

Le fait que le nom des lettres latines soit écrit en grec montre bien que cet abécédaire était destiné à un hellénophone apprenant le latin<sup>98</sup>.

Les deux autres sont des exercices d'écriture :

K688

B3 – US 72

14 × 8 cm

Trajan/début Hadrien

Becij  
 BECIS

M512

B2a & B4c – US 61 & 114

11 × 11 cm

II<sup>e</sup> s.

A<G>RIPPAS A<G>R̄IPPAS  
 Agrip<p>as

Dans les deux cas, c'est leur nom que nos apprentis latinistes ont essayé d'écrire – souvent la première étape dans l'apprentissage d'une écriture<sup>99</sup> – et peut-être ne sont-ils pas allés plus loin. Le premier, à l'onomastique clairement égyptienne, a d'abord écrit son nom en cursive, mais a raté son s final, qui ressemble à un i ; il l'a ensuite écrit en capitales. Même exercice pour le second, mais à l'envers : cette fois-ci, plusieurs lettres manquent.

<sup>97</sup> Sur l'enseignement du latin en Égypte, cf. M. HAMDY IBRAHIM, « Education of Latin in Roman Egypt in the Light of Papyri », *Roma e l'Egitto nell'antichità classica*, Atti del I Congresso Internazionale Italo-Egiziano, Rome, 1992, p. 219-226, CRIBIORE 1996, p. 29-30 et ROCHETTE 1997, p. 165-210 et surtout p. 177-206, consacrées à l'enseignement « élémentaire » avant tout documenté par les papyrus. – Outre les documents qui vont être brièvement présentés ici, les quelques ostraca littéraires latins trouvés à Maximianon pourraient bien aussi témoigner de cet apprentissage. Mais rien ne dit qu'ils ne sont pas le fait de latinophones trompant leur ennui ou désireux d'améliorer

leur alphabétisation. Il est donc difficile d'exploiter cet ensemble dans le cadre de notre sujet.

<sup>98</sup> Un autre exemple, plus récent (bien que non daté par l'éditeur), d'alphabet latin avec le nom des lettres transcrit en grec est publié par H.J.M. MILNE, *Greek Shorthand Manuals*, Londres, 1934, p. 70 (Antinoë Papyrus I, fr. I = PACK<sup>2</sup> 3012, *C.Pap.Lat.* 58, commenté par H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, 1965, p. 387). Cf. aussi *P.Oxy.* X 1315 descr. = PACK<sup>2</sup> 3013, *C.Pap.Lat.* 59 (V<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> s.), alphabet en capitales puis en minuscules avec l'équivalent grec de certaines lettres.

<sup>99</sup> CRIBIORE 1996, p. 146-147.

Étant donné la plus grande rareté de ce type de textes ou de ceux trahissant une plus grande familiarité avec le grec, il est probable que les hellénophones étaient moins nombreux à apprendre le latin que les latinophones le grec, ce qui n'est pas étonnant. Cette situation, bien éloignée de celle qu'illustre la documentation de Vindolanda<sup>100</sup>, reflète évidemment les conditions linguistiques des provinces orientales, où la romanisation n'a pas été synonyme de latinisation – même, on le voit, à l'intérieur de l'armée.

J'aimerais terminer ces quelques pages sur le latin face aux autres langues par une pièce tout à fait exceptionnelle dans la documentation papyrologique, bien qu'elle n'ait rien d'inattendu, et qui témoigne mieux qu'aucune autre de la situation de ces hommes confrontés à des langues inconnues et des moyens mis en œuvre pour s'en accommoder. Il s'agit, à ma connaissance, du premier texte latino-égyptien attesté. Il a été trouvé dans le comblement du *praetorium* de Maximianon.

### M1227

B4 – pièce 51, US 5 & 6

15,4 x 9,8 cm

vers 150-175 (strat.)

[- - - • I • sina]u • II • sont • III • ftou • IIII ṭiu • V  
 [sau • VI • se]sf̣ • VII • smunt • VIII • psiṭ • VIII  
 [mit • X • mit]... • XI • mitsinau • XII • mit-  
 [sont • ] XIII • mitftou • XIII  
 5 [mit(t)iu • XV • ] mitsau • XVI • mitsesf̣ • XVII •  
 [mitsmun]ṭ • XVIII • mitpsiṭ • XIX  
 [       ]

1 [oua ou oue || 3 mit]oua ou mit]oue ? || 7 peut-être le nombre 20 ?

On a là une liste des nombres égyptiens de 1 à 19 (ou 20 ?) translittérés en latin avec leur traduction en chiffres romains. Cet hybride est un bon exemple de la façon dont les rudiments d'une langue pouvaient être acquis sur le tas. L'étranger, en situation d'urgence, cherche à assimiler vite ce dont il a le plus besoin dans la vie de tous les jours (les chiffres en font partie) et il ne s'embarrasse souvent pas des laborieux préliminaires qu'implique l'apprentissage de l'écrit – c'était ici d'autant moins nécessaire que l'écriture démotique n'était plus couramment utilisée. Ce vade-mecum n'est après tout pas si différent des listes de vocabulaire fournies par nos guides touristiques modernes, qui, dans le cas de langues à alphabet non latin, ne donnent que des translittérations et qui commencent inmanquablement par la numération.

## 4. GREC

La quasi-totalité de notre corpus étant en grec, cette langue doit nous retenir plus longtemps : elle va faire l'objet d'une section à part consacrée à la *literacy* des occupants des *praesidia*.

<sup>100</sup> BOWMAN 1994, p. 96-98 au sujet de la latinisation des provinciaux enrôlés, en particulier des Gaulois et des Bataves.

## II. LIRE ET ÉCRIRE DANS LES PRAESIDIA

Les lettres constituent la grande masse de notre documentation ; elles sont presque toutes privées et écrites surtout en grec.

<i>O.Krok.</i> : 711 ostraca <sup>102</sup>	$\left\{ \begin{array}{l} \text{lettres 520}^{101} \\ \text{autres 191} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{lettres privées 506} \\ \text{lettres officielles 14} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{grecques 487} \\ \text{latines 16} \\ \text{autres 3} \end{array} \right.$
<i>O.Max.</i> : 1121 ostraca	$\left\{ \begin{array}{l} \text{lettres 747} \\ \text{autres 374} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{lettres privées 739} \\ \text{lettres officielles 8} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{grecques 705} \\ \text{latines 32} \\ \text{autres 2} \end{array} \right.$

La correspondance semble avoir tenu une place importante dans la vie de nos *praesidia*. Combiné aux quelques textes (para)littéraires, cet ensemble de lettres, outre les aspects générique et diplomatique que je réserve pour une troisième partie, offre matière à une étude de la *literacy* grecque des milieux militaires du II<sup>e</sup> s. Il faut néanmoins tout de suite introduire deux nuances, qui ont des implications sur les acteurs de cette *literacy* :

1. Notre corpus n'est révélateur que des échanges écrits qui se faisaient sur ostracon, les textes sur papyrus n'ayant pas survécu <sup>103</sup>. Or les pertes ne sont pas seulement quantitatives, mais aussi et surtout qualitatives : la correspondance officielle, qui devait tenir un rôle important dans la vie et l'organisation de ces fortins, a disparu et, avec elle, tout un aspect de l'échange écrit qui, d'un point de vue à la fois paléographique, diplomatique et linguistique, devait se différencier fortement de celui que reflète la correspondance privée <sup>104</sup>. De même, la correspondance privée de la hiérarchie devait recourir, au moins partiellement, au papyrus. Aussi notre documentation, tout en excluant la partie analphabète de la population, n'est-elle pas entièrement révélatrice de la pratique épistolaire de ceux qui ont les plus grandes chances d'avoir reçu la meilleure formation. De ce point de vue, la situation est inverse de celle de Vindolanda, dont la documentation écrite est principalement le fait de l'« establishment » militaire : la tablette de bois y jouait là-bas le rôle du papyrus ici.

<sup>101</sup> Je ne compte pas les copies de lettres-circulaires ni les éphémérides qui contiennent aussi des lettres-circulaires.

<sup>102</sup> Les chiffres ici donnés correspondent à notre inventaire et sont à prendre comme des approximations : certains textes, en morceaux, sont répartis sous plusieurs numéros d'inventaire (par exemple, des listes de gardes ou des copies de *diplômata*) ; en outre, l'édition suscitera inmanquablement de nouveaux raccords et permettra de déterminer avec plus de certitude la nature de certains des textes. Ils donnent cependant une image à peu près juste des grandes

masses de notre corpus. — J'ai soustrait les *dipinti* qui ne sont pas à proprement parler des ostraca.

<sup>103</sup> Cf. *supra*, p. 265-267, « Une culture de l'ostracon ? ».

<sup>104</sup> De cette correspondance nous sont conservées seulement quelques copies d'archivage. Tout en ayant bien à l'esprit qu'il s'agit là de copies (ce qui implique nécessairement des déformations), je n'hésiterai pas à la confronter à la correspondance privée. Elle fera du reste l'objet d'une étude dans le chapitre consacré à la lettre d'un point de vue générique et diplomatique (*infra*, p. 468-470 et 490-492).

2. Les lettres de notre corpus n'ont pas été écrites seulement par des militaires, tant s'en faut. Elles émanent aussi des civils qui gravitent autour des *praesidia* soit qu'ils participent directement à la vie de ces contingents soit qu'ils fassent partie de la famille des soldats auxquels ils écrivent (ou les deux à la fois). Aussi notre documentation n'est-elle pas *stricto sensu* exclusivement militaire et son étude outrepassé quelque peu les limites de la simple « *literacy* de caserne ». Il n'est pas moins vrai que ces civils devaient avoir souvent le même profil socioculturel que nos soldats et que, d'une certaine façon, ils font partie du paysage de ces *praesidia*, dans la vie desquels ils jouent un rôle important <sup>105</sup>.

## 1. PALÉOGRAPHIE

### A. PARAMÈTRES AFFECTANT LA PALÉOGRAPHIE

La paléographie, reflet immédiat de la *literacy*, varie selon quatre paramètres fondamentaux.

Le premier est le degré d'alphabétisation du scripteur. C'est le paramètre le plus évident. La maladresse de l'écriture est le signe d'une *literacy* déficiente, en tout cas dans la langue écrite. Nombreuses sont les lettres dont l'écriture est mal formée, hésitante, sans ligatures, allant toujours de pair avec une méconnaissance du grec. Mais ce critère n'est pas suffisant : nombreux aussi sont les ostraca qui offrent une écriture, sinon experte, du moins d'un niveau standard, malgré une langue très fautive. Ce décalage combine plusieurs causes : le scripteur doit être dans la plupart des cas un Égyptien pour qui le grec n'est pas la langue natale tout en étant la seule langue d'expression écrite <sup>106</sup> et la langue de référence. En outre, cette dichotomie est peut-être accentuée par les méthodes pédagogiques d'alors, qui n'hésitaient pas à dissocier écriture et langue <sup>107</sup>. Enfin, il y va peut-être du génie de l'écriture grecque que d'être facilement assimilable – au point d'ailleurs que c'est elle qui sera bientôt adoptée comme vecteur écrit du copte. L'aptitude à écrire n'était pas nécessairement corrélée à une maîtrise de la langue <sup>108</sup>.

Le second paramètre tient aux origines linguistiques du scripteur. On a vu plus haut les incidences paléographiques que pouvait avoir l'emploi du grec par certains latinophones <sup>109</sup> ; je n'y reviens pas. Cette fréquente latinisation de l'écriture est d'ailleurs un des intérêts de notre corpus.

Le troisième est d'ordre générique. L'adéquation écriture/genre documentaire est un fait bien connu de la papyrologie. Ainsi les mains de nos lettres sont dans l'ensemble caractéristiques de l'écriture des lettres privées : rareté des abréviations (voir le point suivant), ligatures

<sup>105</sup> Cf. H. CUVIGNY, *supra*, p. 361-395.

<sup>106</sup> Cf. *supra*, p. 430.

<sup>107</sup> C'est un des grands acquis du livre de CRIBIORE 1996, p. 139-152, que d'avoir montré que l'élève des écoles d'Égypte commençait d'abord à apprendre à écrire, en s'exerçant à recopier des textes qu'il ne comprenait pas,

avant de faire l'apprentissage progressif de la lecture et par conséquent de la grammaire.

<sup>108</sup> Cf. aussi BAGNALL 1993, p. 258-259, qui insiste sur des raisons économiques et sociales.

<sup>109</sup> Cf. *supra*, p. 442-443.



qui ne mettent pas en péril la lisibilité, absence de *Verschleifung*. Ce critère n'est pas en soi toujours déterminant : certaines des lettres présentent des caractéristiques contraires (comme les abréviations), mais il s'agit de copies destinées à l'archivage. Intervient alors le paramètre suivant.

Le quatrième, enfin, est la nature et la fonction du texte. La paléographie des registres de *diplômata* et des éphémérides se démarque nettement de celle des lettres. Les premiers sont des copies de lettres reproduites fidèlement ou drastiquement condensées, les secondes sont des originaux, qui ont physiquement rempli leur fonction épistolaire<sup>110</sup>. La différence paléographique n'est pas toujours une question d'allure de l'écriture, mais d'usage des abréviations et des signes diacritiques.

## B. LES ABRÉVIATIONS

Elles sont rares dans les lettres à l'exception des éléments structuraux (χαίρειν, ἔρρωσο ou ἔρρωσθαί σε εὐχομαι<sup>111</sup>) et des sigles, principalement monétaires. À l'inverse, les registres de *diplômata* et les éphémérides en font un grand usage. Un exemple de chacun suffira, donné en transcription semi-diplomatique afin de mieux visualiser les abréviations :

*O.Krok.* 42 (l. 9-14)

A3 – US 15

11 × 8,5 cm

108/109

10 [Αρτ]ωρικ Πρικκιλλ<sup>ο</sup> κουρα<sup>τ</sup> πραισι<sup>δ</sup> οδου Μυς[ορ<sup>μ</sup> χαίρ<sup>̄</sup> <sup>112</sup>  
 [ον]ους υπο κρι<sup>θ</sup> και αχυρων πορευομ[ενους]  
 ει[ς] Μυς Ορ<sup>μ</sup> απο πραισι<sup>δ</sup> εις πραισιδι<sup>ο</sup> κ[ατα-]  
 στη[ς]ατε και επερχομεν<sup>ο</sup> αυτους μ[εχρι]  
 Κο[πτ]ου. ελασσον ιππεις προς εμ[ε αγε-]  
 [τωσα]ν. ερρωσθαι υμας θελω.

*O.Krok.* 1 (l. 17)

B1 – US 24

haut. max. 40,5 cm

vers 108/109

17 α κ<sup>λ</sup> λ̄ επιτολαι `απο Μυς Ορμου' [η]νεκ<sup>θ</sup> απο Περου δια Δο<sup>μ</sup>  
 ιππ<sup>ε</sup> οραν γ̄ η<sup>μ</sup> ις Φοῑ Καιγιζα.

<sup>110</sup> À l'exception, bien sûr, des lettres non envoyées (mais écrites dans l'intention de l'être) ou des brouillons (mais rédigés en conformité avec les normes graphiques du texte définitif).

<sup>111</sup> Il arrive aussi (rarement) que le manque de place oblige le scripteur à faire sauter des désinences (par exemple, K227 : Τιβηρια<sup>ς</sup>, M716-717 : αςπα<sup>ς</sup>).

<sup>112</sup> Ces deux abréviations sont déduites d'*O.Krok.* 41, l. 41, qui donne une autre copie de la même missive. Ce parallèle n'est toutefois pas contraignant : *O.Krok.* 41 offre moins d'abréviations qu'*O.Krok.* 42 et un texte parfois légèrement différent (αχυρου και κρι<sup>θ</sup> à la place de κρι<sup>θ</sup> και αχυρων).

<sup>113</sup> M379.

Cette différence a plusieurs explications: l'épistolographie répugne à l'abréviation, car elle peut être source d'ambiguïté et nuire donc à la fonction première de la lettre, la bonne transmission d'un message, et seul ce qui est formulaire est susceptible d'être abrégé (les éléments de la diplomatie épistolaire). De plus – ce qui est corollaire de la raison précédente –, les abréviations impliquent un niveau de maîtrise de l'écriture et de la langue que l'on trouve avant tout chez les professionnels de l'écrit, et moins souvent chez les rédacteurs de lettres privées. Enfin, l'abréviation implique la notion de répétition: or les *diplômata* sont des textes très répétitifs et leur archivage souligne cette répétitivité (surtout dans l'adresse), compensée par l'usage des abréviations; l'amphibolie est ainsi neutralisée par la mise en série en même temps que le copiste réalise un gain de place, vertu cardinale de l'archivage.

De ce point de vue, la *literacy* de ces milieux militaires se conforme aux conventions d'alors.

### C. LES SIGNES DIACRITIQUES

Contrairement à ce qu'on observe pour les abréviations, les lettres de notre corpus ont recours aux signes diacritiques, alors que les copies administratives les ignorent. Ils ne sont pas nombreux, ce qui n'est pas étonnant au II<sup>e</sup> s., mais leur emploi présente quelques particularités sur lesquelles il y a lieu de s'attarder.

– Accents et esprits: on ne les trouve que dans un texte (para)littéraire<sup>113</sup>. Leur absence dans des textes documentaires n'est de toute façon pas surprenante au Haut-Empire et dans le milieu où ces lettres ont été écrites<sup>114</sup>.

– Apostrophe diastolique: κρᾶβατ'τον (M183). Cette occurrence a beau être isolée<sup>115</sup>, elle n'en constitue pas moins un des plus anciens exemples de cet usage de l'apostrophe, qui ne s'observe vraiment qu'à partir du début du III<sup>e</sup> s.<sup>116</sup>.

– Surlignement: fréquent pour les chiffres, il est curieusement employé dans χαίρειν (*O.Krok.* 72)<sup>117</sup>.

– Doubles points: ils se retrouvent tous dans un même ostracon et leur fonction n'est pas claire<sup>118</sup>.

<sup>114</sup> Cf. FOURNET 1994, où il est montré que l'usage documentaire des accents et esprits est typique des milieux lettrés du Bas-Empire.

<sup>115</sup> On peut lui ajouter αμ-μων dans une liste de mots à finalité scolaire (M141), où le point sépare deux consonnes géminées. Je crois cependant que ce signe n'est pas de même nature que celui qui sépare les deux τ: dans ce dernier cas, l'apostrophe, au moins à l'origine, empêche la confusion entre deux consonnes que la ligature peut faire ressembler à une autre lettre (ττ et γγ pouvant se confondre avec π, λλ avec μ); dans le premier, le point a avant tout une fonction phonétique, celle de visualiser la coupe des syllabes (sa présence dans un exercice scolaire se comprend d'autant mieux). Sur ces deux fonctions, qui se sont ensuite entremêlées, cf. FOURNET 1994, p. 419, n. 6.

<sup>116</sup> Cf. TURNER 1987, p. 11, n. 50, qui ne connaît que deux exemples antérieurs (*BGU* III 715, 101 apr. J.-C. et *P.Petaus* 86, 184/185). D'après la stratigraphie (état B1A), M183 date du premier quart du II<sup>e</sup> s. – L'éditeur de *O.Claud.* I 165 (c. 100-120) pense en relever un exemple dans la séquence ἄλ·λωσ (« the dot may be meant as an apostrophe »), mais en fait le point s'explique par l'emploi fait dans ce texte de l'interpunctio à la latine, qui pouvait être intersyllabique (cf. *supra*, p. 442).

<sup>117</sup> Peut-être ce surlignement a-t-il pour fonction de mettre en valeur les éléments diplomatiques, donc structuraux, à moins qu'il ne s'explique par l'habitude, bien attestée, d'abrégé χαίρειν avec un trait en hauteur.

<sup>118</sup> M683: l. 3 υ:γίαινιν, l. 5 παρα:Αθηνιωνες, l. 7 την:η[. Si, dans les deux derniers cas, le double point semble bien démarquer deux mots, il n'en va pas de même du premier. Pour l'usage littéraire de ce signe, cf. *P.Oxy.* XLVII 3326, intr.

– Points : comme on l’a vu plus haut, ils semblent bien être influencés par l’interponction latine <sup>119</sup>.

– Trémas sur consonnes : ils sont rares et dans des contextes lacunaires qui ne permettent pas de dégager clairement leur fonction <sup>120</sup>.

– Trémas sur voyelles : c’est, comme on s’y attend, le signe diacritique le plus employé. Il a toujours la forme traditionnelle (¨) sauf à trois reprises où il se réduit à un point ou un trait (·, ¨) <sup>121</sup>. À côté de l’usage normal (sur *iota* et *upsilon*), le plus fréquent, on relève un emploi aberrant (sur les autres voyelles) :

• emploi normal :

sur *iota* dans 63 ostraca (= 113 occ.) <sup>122</sup> :

– en position intérieure dans 13 ostr. (=18 occ.), dont 10 (= 11 occ.) pour marquer la diérèse <sup>123</sup> ;

– en position initiale dans 51 ostr. (= 95 occ.) <sup>124</sup> ;

sur *upsilon* dans 16 (= 16 occ.) toujours en position initiale <sup>125</sup> ;

• emploi aberrant :

sur *omega* initial dans 6 ostr. (= 6 occ.) <sup>126</sup> ;

sur *omicron* initial dans 3 ostr. (= 3 occ.) <sup>127</sup> ;

sur *epsilon* initial dans 3 ostr. (= 3 occ.) <sup>128</sup> ;

sur *eta* initial dans 3 ostr. (= 3 occ.) <sup>129</sup> ;

sur *alpha* initial dans 1 ostr. (= 1 occ.) <sup>130</sup>.

L’analyse de ce relevé n’est pas sans intérêt. Signalons tout d’abord que nos ostraca reflètent l’emploi documentaire du tréma dans sa première phase <sup>131</sup>. Il n’était pas encore très courant, ce qui explique sa relative rareté dans nos lettres :

	Krokodilô	Maximianon
ï dans	4,7% des lettres	5% des lettres
ü dans	1,2% des lettres	1,4% des lettres

<sup>119</sup> Cf. *supra*, p. 442.

<sup>120</sup> K339 (·λ·), K239 (·v̄). Pour ce dernier, voir peut-être *P.Berl.Sarisch.* 8, p. 76-77. Il est possible que ces points athétisent les lettres sur lesquelles ils sont placés.

<sup>121</sup> K281, M190, 274. Ces formes marginales du tréma sont toutes deux bien connues. Notons que le simple point n’apparaît que sur l’*upsilon*. Aurait-on là une différenciation entre le tréma sur *iota* et celui sur *upsilon*, que systématiser, par exemple, *O. Claud.* II 303 (milieu du II<sup>e</sup> s.) ?

<sup>122</sup> Sans compter 5 littéraires (M13, 186, 324, 785, 1283).

<sup>123</sup> L’« organic use » de la terminologie de TURNER 1987, p. 10. Il ne se trouve que dans des noms propres : Αγλαϊδι (M798), Γαῖος (M175 et 479, *dipinto*), Δαῖδουρ[ (M283), Εμαῖτος (M283), Μαννηῖω (K182, 195, 215, 218, 225, 375). On ne peut rien dire de [- -]βαῖου (M958). Les autres sont εἶκε (K324), Κορηλιῖς (M798), λευδερῖς (M798), μεῖνω (M54), οἶ (M798), τοῖς (M798). Dans ces cinq dernières occurrences, le tréma n’a aucune raison d’être et il anticipe sur une tendance que l’on trouvera chez des *bradeôs graphontes* à systématiser le tréma sur tous les *iotas*, même intérieurs.

<sup>124</sup> L’« unorganic use » de TURNER 1987, p. 10. K195, 218, 224, 227, 229, 509, 524, 530, 587, 603, 611, 622, 625, 626, 653, 655, M40, 65, 66, 87, 98, 126, 137, 147, 155, 166, 206, 232, 246, 390, 453, 526, 531, 532, 547, 696, 725, 730 (tableau de service), 859, 899, 920 (liste), 935, 1030, 1065, 1139, 1154, 1279, 1300, 1310, 1363, 1376.

<sup>125</sup> *O. Krok.* 71-72, K185, 281, 356, 594, 650, M5, 190, 232, 235, 274, 332, 910, 967, 1217, sans compter 2 littéraires (M186, 1289). – Je ne prends pas en compte QAB142 (δύνομε) avec lequel on comparera, par exemple, *P. Dub.* 24, 4 (μεταξὺ), 6 (κὺν), 7 (δὺο), 8 (εκρὺσα).

<sup>126</sup> K96 (ῶ = ὁ), 211 (ῶνηλατην = ὀνηλάτην), 215 (ῶνωφ(ρ)ιος = ὀνωφριος), 225 (ῶ = ὁ), 237 (*id.*), 375 (*id.*).

<sup>127</sup> QAB130 (ῶτι), K162 (ῶνων), M128 (ῶ = ὄ).

<sup>128</sup> K231a (]α·ε·ιδι[), M153 (του ανῶξ[), 1191 (ῆαν). Cf. aussi en latin M326 (·ei).

<sup>129</sup> K218 (ῆμικου), 569 (ῆδη [), 655 (ῆμικου).

<sup>130</sup> M1191 (ἄβρωας).

<sup>131</sup> Cf. TURNER 1987, p. 10, n. 46, qui cite quelques rares exemples avant le début du II<sup>e</sup> s.

Les chiffres sont assez constants d'un ensemble à l'autre, ce qui tend à montrer qu'ils ne sont pas arbitraires. Peut-être faut-il noter une très légère hausse dans les ostraca de Maximianon, qui sont globalement un peu plus récents : cela traduirait-il une progression dans l'emploi de ce signe, qui, de fait, ne cessera de s'affirmer, devenant de plus en plus fréquent et systématique à partir du III<sup>e</sup> s. ?

En outre, on y constate une tendance beaucoup plus forte à utiliser le tréma sur l'*iota* (80%) que sur l'*upsilon* (20%). Ce déséquilibre, que l'on devrait retrouver dans les papyrus documentaires de la même époque, n'a pas été, à ma connaissance, analysé. La similitude des chiffres de Krokodilô et de Maximianon montre qu'il n'est pas dû au hasard, et le fait que le grec a deux fois plus de mots commençant par *v-* que par *ι-* ne fait que le renforcer. J'avancerai une explication : l'invention du tréma avait à l'origine pour fonction de visualiser la diérèse<sup>132</sup> ; or la diérèse interne sur *upsilon*, déjà rarissime en poésie, est inconnue de la prose. En revanche, celle sur *iota* n'était pas rare dans les noms propres, et c'est d'ailleurs dans ces derniers que nos ostraca nous en donnent les seuls exemples. La forte proportion, en milieu militaire, d'anthroponymes latins, où ce phénomène peut s'observer, combinée peut-être à la nécessité d'écrire correctement le nom de l'empereur d'alors, Τραϊανός, a dû activer l'usage du tréma sur l'*iota*, beaucoup plus utile que sur l'*upsilon*, influençant ainsi l'emploi secondaire, « non fonctionnel », du tréma sur n'importe quel *iota* initial.

Enfin, on peut être surpris *a priori* de l'utilisation qui est faite du tréma sur les voyelles initiales autres qu'*iota* et *upsilon*, principalement sur l'*omicron* et l'*ômega*. Rien ne peut en effet la justifier, si ce n'est l'analogie<sup>133</sup>. Bien que rare, elle n'est cependant pas totalement inconnue des papyrus<sup>134</sup>. Il est à constater que cet usage aberrant s'observe avant tout dans les *O.Krok.* (11 contre 3 à Maximianon). Ces derniers étant dans leur ensemble un peu antérieurs aux *O.Max.*, faudrait-il mettre cet emploi intempestif du tréma sur le compte de la relative nouveauté de l'usage de ce signe diacritique, encore mal établi dans certains milieux ? Il faut dire que ces trémas aberrants sont principalement le fait d'un individu, qui est d'ailleurs responsable de la plupart des trémas des *O.Krok.*

Cela nous amène à nous demander qui emploie de préférence ces signes diacritiques et s'il y a un rapport entre leur usage et le profil de celui qui y a recours. Pour se limiter à Krokodilô, voici les occurrences de trémas classées par mains identifiées<sup>135</sup> :

<sup>132</sup> Je fais bien la différence entre la diérèse, phénomène phonétique, et le tréma, signe graphique.

<sup>133</sup> Je rappelle que le tréma, même dans son emploi « non fonctionnel », n'a de raison d'être que sur *iota* et *upsilon* dans la mesure où ces lettres sont seules susceptibles de constituer le second élément d'une diphtongue, ce qui peut impliquer la nécessité de signaler la non-diphtongaison, c'est-à-dire la diérèse.

<sup>134</sup> On en trouvera un exemple illustré dans TURNER 1987, n° 48 (= *P.Fay.* 87, 155 apr. J.-C., trémas sur *o*). Voir aussi, récemment édité et provenant d'un milieu semblable à celui de nos ostraca, *O.Claud.* II 271 (milieu du II<sup>e</sup> s., trémas sur *α* et *ε*). Ces exemples sont contemporains des nôtres.

<sup>135</sup> « Autres » regroupent toutes les occurrences isolées, c'est-à-dire qui n'apparaissent pas dans au moins deux ostraca de la même main. L'astérisque signale un emploi aberrant ; son absence un emploi normal ; quand il est précédé de +, c'est que les deux emplois coexistent.

Apollôs: 96\*, 195, 211\*, 215\*, 218\*\*, 225\*\*, 227, 229, 237\*, 239\*, 375\*\*, 587\*\*, 622, 655 ;  
 Ischyras: 324, 530, 569\*, 594, 626, 653 ;  
 autres: *O.Krok.* 71-73, *O.Krok.* 97\*, K130\*, 182, 231\*, 281, 339\*, 356, 509, 524, 603, 611, 625, 650.

Parmi les nombreux expéditeurs de lettres, deux se distinguent très nettement sous ce rapport, Apollôs et Ischyras. Or ces deux personnages sont deux figures prééminentes des *O.Krok.* : ce sont les mains les plus représentées dans ce corpus<sup>136</sup>. Si leur grec laisse souvent à désirer, ils n'en devaient pas moins passer aux yeux de leur communauté pour des *περαιδευμένοι*, à l'aise dans la rédaction de lettres, comme le montre le nombre de celles qu'ils rédigent pour d'autres<sup>137</sup>. Cela légitime-t-il un rapport de cause à effet entre *literacy* et signes diacritiques ? Il est difficile de l'affirmer. En tout cas, le tréma pouvait être ressenti comme un marqueur de *literacy*, ce qui pourrait expliquer sa prolifération dans les lettres d'Apollôs et Ischyras, qui jouaient le rôle social d'« écrivains publics », en même temps que son mauvais usage dû aux limites de cette même *literacy* et à la relative nouveauté de l'emploi de ces signes.

Enfin, pour revenir à notre point de départ, ce que souligne l'emploi des signes diacritiques dans les *O.Krok.* et les *O.Max.*, c'est une différence d'ordre paléographique entre copies administratives et lettres privées. Force est de constater que le tréma n'apparaît ni dans les copies de circulaires ni dans les éphémérides, bref dans aucun des textes relevant de l'administration militaire. Cela pourrait être dû au hasard. Je m'aventurerais toutefois à émettre une hypothèse : encore trop peu répandu à l'époque où nous sommes, le tréma (surtout non fonctionnel) a peut-être mis plus de temps pour entrer dans la pratique administrative, toujours plus traditionaliste et conservatrice, que pour s'imposer dans la pratique privée, où il avait pour lui l'avantage d'apporter un plus grand confort dans la lecture. Une enquête à plus grande échelle pourra seule infirmer ou confirmer ce qui n'est pour l'instant qu'une supposition indémontrable.

<sup>136</sup> Apollôs est l'auteur de quarante lettres, Ischyras de cinquante-cinq. <sup>137</sup> Cf. *infra*, p. 462.

## 2. LANGUE

Nos ostraca offrent un très large éventail de niveaux de maîtrise linguistique, où le meilleur côtoie le pire. Il faut faire là encore une différence entre la correspondance officielle connue par les registres de *diplômata* et la correspondance privée : le niveau de la première est dans l'ensemble correct, seulement déparé par des phonétismes et des fautes d'orthographe – à mettre sur le compte des copistes écrivant sous la dictée<sup>138</sup> – ; celui de la seconde est globalement très bas. Rares sont les lettres privées qui échappent à ce constat. On en citera une :

M717

B2a – US 59

12 × 8 cm

II<sup>e</sup> s. 139

Ἰσίδωρος Ἀπολλιναρίῳ τῶι  
 τειμιωτ(άτω) χα(ίρειν). πολλάτις σε ἠρώτη-  
 ца τοιαῦτά μοι μὴ γράφειν · τοῦτο δὲ  
 γίνωσκε ὅτι ληστῆς παρὰ φιλό-  
 5 κοφον οὐ καταλύει · εἰ δέ μοι σὺ  
 ἀποτάσῃ τῇ φιλίᾳ, ἐμὲ ἀνάγ-  
 κη σοι ὑπηρετεῖν. δέ(ς)μην μοι  
 σεύτλου, ἐάν σοι ᾦν ἀβαρές,  
 καταχρῆσαι. ἄσπασ(αι)  
 10 Ἐπίμαχον.

2 τειμιω<sup>τ</sup> 1. τιμιωτ(άτω), χα<sup>α</sup>, 1. πολλάκις || 4 1. γίνωσκε || 8 1. ᾦ

*Isidōros à son très cher Apollinarios, salut. Je t'ai souvent demandé de ne pas m'écrire ce genre de choses. Sache bien ceci, qu'un brigand ne descend pas chez un philosophe. Et si tu renonces à mon amitié<sup>140</sup>, je me vois dans l'obligation de t'obéir. Procure-moi une botte de bettes, si cela ne te pose pas de problèmes. Salue Epimachos.*

On sera sensible au peu de fautes : deux *lapsus calami* (πολλάτις<sup>141</sup> et δέ(ς)μην), deux iotacismes bénins, dont le premier est la transcription graphique du  $\bar{i}$ . Même ᾦν

<sup>138</sup> On constate en effet des particularités orthographiques qui changent d'une main à l'autre. Pour ne prendre qu'un exemple, le copiste d'*O.Krok.* 87 (l'« amphore des barbares ») commet de nombreux iotacismes (dont témoigne une lettre privée de sa main, K376), en particulier sur le mot ἐπήρεια qu'il orthographie toujours ἐπίρεια alors que le copiste d'*O.Krok.* 51, qui lui aussi confond ι et ει, écrit correctement ἐπήρεια. Les fautes que l'on rencontre dans ces registres (principalement les iotacismes et la confusion entre sourdes et aspirées) sont très aisément explica-

bles par une écriture faite sous la dictée, par ailleurs mode habituel de copie dans l'antiquité.

<sup>139</sup> Les deux autres ostraca de ce dossier proviennent des phases B1 et B4 du dépotoir de Maximianon.

<sup>140</sup> Plutôt qu'un μοι éthique, on pourrait proposer de lire μή. Les sous-entendus ne permettent pas de trancher.

<sup>141</sup> On pourrait aussi lui donner une interprétation phonétique (cf. W. BRASHEAR, *ZPE* 59, 1985, p. 104, n. 6), mais j'en doute étant donné la rareté d'un tel phénomène (non répertorié par GIGNAC, *Grammar*).

n'est pas à proprement parler une faute : c'est en effet une tendance de la langue parlée dès l'époque hellénistique que d'employer cette forme pour le subjonctif<sup>142</sup>. L'emploi remarquable d'une expression proverbiale (l. 4-5)<sup>143</sup> donne à cette lettre un style et un ton qui manquent presque toujours à nos ostraca. On y sent une pensée, qui ne se limite pas à une demande d'envoi de légumes et que la forme est pour une fois capable d'exprimer.

Une autre lettre contient un proverbe<sup>144</sup>, indice d'une bonne *literacy*, puisque la citation de proverbes est une figure recommandée par les théoriciens de l'épistolographie<sup>145</sup>. Plus révélateur du niveau littéraire du scripteur, se lit dans une lettre de condoléances un trimètre iambique attribué à Ménandre<sup>146</sup> – encore qu'il ait pu devenir une expression toute faite<sup>147</sup>. Dans un cas même, l'épistolier se permet de filer une métaphore, qui plus est empreinte d'humour – double procédé qui suppose un bon niveau de langue<sup>148</sup>.

<sup>142</sup> Cf. GIGNAC, *Grammar* II, p. 405 et MANDILARAS, *Verb*, § 115, p. 79 et § 539, p. 245.

<sup>143</sup> Ou peut-être simplement d'une métaphore inventée par Isidōros, car je ne l'ai pas trouvée ailleurs. Il se peut toutefois qu'on ait là l'unique attestation d'un proverbe que la littérature n'a pas conservé.

<sup>144</sup> M172: πρὸς τὰ κέντρα [... ] δ... | ται λακτίζ[ε]ιν. Le proverbe πρὸς τὰ κέντρα λακτίζειν «regimber contre l'aiguillon» est employé par PINDARE, *Pyth.* II 95, ESCHYLE, *Ag.* 1624, EURIPIDE, *Bacch.* 795, dans les *Actes des Apôtres*, 26, 14, dans l'*Anthologia Lyrica Graeca*, éd. E. DIEHL, *fragmenta iambica adespota*, 13, et dans une inscription d'Asie Mineure (*JHS* 8, 1887, p. 261). Cf. A. OTTO, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig 1890, p. 331. Je n'en ai pas trouvé d'autres exemples dans les papyrus documentaires.

<sup>145</sup> DÉMÉTRIUS, *Περὶ Ἑρμηνείας*, 232: κάλλος μέντοι αὐτῆς (sc. ἐπιστολῆς) αἶ τε φιλικαὶ φιλοφρονήσεις καὶ πυκναὶ παροιμίαι ἐνοῦσαι· καὶ τοῦτο γὰρ μόνον ἐνέκτω αὐτῇ σοφόν, διότι δημοτικόν τί ἐστὶν ἢ παροιμία καὶ κοινόν, «La beauté [de la lettre] tient à la fois aux marques d'amitié et aux nombreux proverbes qu'on y met : c'est là toute la philosophie qu'elle doit contenir, car le proverbe est chose populaire et commune» (trad. P. Chiron, CUF). Cf. aussi le PSEUDO-LIBANIOS, *Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτήρες*, p. 21, 1-4 éd. Weichert (Teubner 1910), et la liste dressée par Weichert des proverbes utilisés dans les modèles de ce dernier traité (p. XXXII-XXXIII).

<sup>146</sup> M128 (citée *infra*, p. 493), 7: [- - -] | τὰ προσπίπτοντα γενναίως φέριν. Cf. MÉNANDRE, *Sententiae*, 15 éd. Jaekel, Teubner 1964: ἀνδρὸς τὰ προσπίπτοντα γενναίως φέρειν (= Fr. 771 des *Comicorum Atticorum Fragmenta*

de T. KOCK). Il est probable que, dans la lacune de notre ostracon, il faille restituer ἀνδρὸς, génitif dont dépend l'infinitif φέρ(ε)ιν, bien que ce dernier puisse se suffire à lui-même comme infinitif jussif (cf. MANDILARAS, *Verb*, § 756-769).

<sup>147</sup> Ainsi STOBÉE l'emploie-t-il comme titre d'un chapitre de son *Anthologie* (IV 44: ὅτι δεῖ τὰ προσπίπτοντα γενναίως φέρειν ὄντας ἀνθρώπους καὶ κατ' ἀρετὴν ζῆν ὀφείλοντας) et dans deux autres passages, avec un ordre modifié (γενναίως φέρειν τὰ προσπίπτοντα, III 1, 103, IV 44, 81). L'expression stéréotypée γενναίως φέρειν τὰ προσπίπτοντα est fréquemment employée par les auteurs: VETTIUS VALENS, *Anth.*, éd. W. Kroll, p. 166, 6 (τ. μὲν πρ. γ. οἴσει), JEAN CHRYSOSTOME, *PG* LI 50, 19 (μὴ πάντα γ. ἐνεγκεῖν τ. πρ. δεινά), 164, 38 (φέρωμεν γ. τ. πρ. λυπηρά), THÉODORE, *Ep.* 78, 52 (ἐνέγκωμεν τοῖνυν γ. τ. πρ. λυπηρά), *PG* LXXX 1185, 42 (γ. ἐνεγκεῖν τ. πρ.), *PG* LXXX 1933, 29; LXXXII 400, 13; 529, 21; 545, 17; 629, 46; 837, 12. On remarquera toutefois qu'à la suite d'un changement dans l'ordre des mots ou dans le mode du verbe, nous n'avons plus un trimètre, contrairement à la citation de notre ostracon.

<sup>148</sup> K193, 10-13: Καλῶς οὖν ποιήσαντες πέμψατε ἡμῖν αὐτὴν ἐπειδὴ ὁ κάπρος τῶν χοιριδίων ἐπιζητεῖ αὐτὴν ἵς τὴν ἀγέλην καὶ ὁ ἐρατῆς ἀ[ύ]της ἐνθάδε ἐστὶν κτλ., «Tu feras bien de nous envoyer [Kotous] parce que le sanglier la cherche pour son troupeau de petites truies et que son amoureux est là, etc.» Tout un réseau métaphorique se rapportant à la prostitution est développé ici et dans les lignes suivantes, qui sera analysé dans l'édition du texte.

Ce sont là des exceptions. En général, nous avons plutôt ceci :

M66

B5d – US 123

13 × 8 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être déb. III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

	Texte	Texte normalisé
	Ποσιδωνι Κραπουνιω τω αδελφω χαιρειν προ μεν παντες ευχωμε σε υγιενιν και τω προσκυνημα 5 σου ποιω παρα τοι ενθαδε θε- οις γινωσκιν σε θελω αδε- λφε τια τω μη εχιν με εις δαπανην ουχ ηκα παρα 10 σεν ελευσωμε επ ευκαι- ρω επιθυμω γαρ σε ιδιν μη ωκνη μοι γραφιν υπερ της σωτηριας σου ασπαζωμε 15 τους φιλουτες σε παντες ερρωσθε	Ποσιδώνιος Καλπουρνίω τῷ ἀδελφῷ χαίρειν. πρὸ μὲν παντὸς εὐχομαί σε ὑγιαίνειν καὶ τὸ προσκύνημά σου ποιῶ παρὰ τοῖς ἐνθάδε θε- οῖς. γινώσκειν σε θέλω, ἀδε- λφε, ὅτι διὰ τὸ μηδὲν ἔχειν με εἰς δαπάνην, οὐχ ἦκα παρὰ σέ. ἐλεύσομαι ἐπ' εὐκαί- ρω· ἐπιθυμῶ γάρ σε ἰδεῖν. μὴ ὄκνει μοι γράφειν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας σου. ἀσπάζομαι τοὺς φιλοῦντάς σε πάντα. ἐρρῶσθαι.

Et encore, le contenu, parce qu'entièrement formulaire, se laisse aisément comprendre, ce qui est loin d'être toujours le cas.

Il n'est pas question de dresser ici une grammaire de nos ostraca qui, à l'exception des faits morphologiques et syntaxiques d'époque impériale, serait un long catalogue d'erreurs explicables par des *lapsus calami*, par la phonétique de la langue d'origine et par la méconnaissance des règles grammaticales de la langue d'emprunt. Celle-ci devra attendre l'édition définitive de notre corpus <sup>149</sup>.

La question que l'on se pose en lisant ces lettres est de savoir si elles étaient toujours comprises et si elles parvenaient à remplir vraiment leur rôle de communication. Au mauvais niveau de langue s'ajoutent aussi, comme on va le voir, les intermédiaires, celui qui écrit ou lit pour l'analphabète qui envoie ou reçoit la lettre, autant de prismes potentiellement déformants qui peuvent aboutir au brouillage partiel, voire total du message. Et il devait arriver qu'une lettre soit envoyée par un analphabète à un autre analphabète, écrite et lue par des personnes qui pouvaient ne pas maîtriser totalement le grec. Ce n'est pas un des moindres mérites de cette société que d'avoir su faire face à ces inconvénients, développant toute une série de correcteurs et de palliatifs à l'analphabétisme.

<sup>149</sup> Voir déjà, pour l'aspect phonétique, A. BÜLOW-JACOBSEN, « The Pronunciation of Greek in the Ostraca from the Eas-

tern Desert », *Atti del XXII Congresso Int. di Pap.*, Florence, 2001, p. 157-162.



## 3. DEGRÉ D'ALPHABÉTISATION

Cette mauvaise maîtrise de la langue grecque que reflètent beaucoup de nos lettres et l'inexpérience d'un certain nombre de mains correspondent pour une large part aux conditions générales de l'alphabétisation dans le monde antique. Elles sont le fait des catégories qui sont sous ce rapport les plus défavorisées. Tout d'abord, les autochtones non ou mal hellénisés, très fortement représentés dans notre population du désert Oriental<sup>150</sup> : outre une situation sociale peu propice à l'alphabétisation, ils cumulent l'inconvénient d'être contraints à un bilinguisme dont on sait qu'il peut générer une forme d'analphabétisation<sup>151</sup> ; une bonne alphabétisation dans leur langue d'origine leur était en outre impossible puisque, nous l'avons vu<sup>152</sup>, l'écriture démotique n'était guère plus usitée dans les milieux laïques. Viennent ensuite les femmes, traditionnellement victimes d'analphabétisme ou dotées, dans le meilleur des cas, d'une formation très superficielle. Nos ostraca, qui leur donnent une place importante<sup>153</sup>, ne font que souligner ces déficiences, comme en convaincra un bref passage en revue des plus fréquentes figures féminines des *O.Krok.* classées selon les quatre principaux « rôles » épistolaires (expéditrice, destinataire et, dans les salutations, celle que le destinataire doit saluer et celle dont l'expéditeur transmet le salut).

femme	envoi	reçoit	est saluée	salue
Didymè	K438	K28, 175, 260, 394, 548, 597, 611, 648, 723, 737, 811 (toutes avec Kapparis sauf 260)	K16, 153, 310, 790	
Hègemonis	K811 (avec Philoklès et Sknips)		K30, 65, 100, 250, 260, 284, 301, 376, 503, 532, 575, 611, 778	K54 ?, 282, 417, 597, 811
Sknips	K186, 371, 503, 811 (avec Philoklès et Hègemonis)	K54, 103, 289, 427, 679, <i>O.Faw.</i> 35	K229, 301, 611, 778	K417
Tiberia	K46, 55, 233, 686	K446	K16, 54, 65, 227, 229	K19
Zôsimè	K423 ?, 532, 603, 628 (avec Ischyras), 703	K335, 563, 566 (avec Ischyras), 579, (avec Parabolos), 585, 594, (avec Parabolos), 585, 594, (avec Parabolos), 595, 596, (avec Ischyras), 623, 651, 680, (avec Ischyras), 768, 778, <i>O.Faw.</i> 26, 27	K572	K531, 551, 555, 584, 626

<sup>150</sup> Le niveau d'alphabétisation dont témoignent globalement nos ostraca confirme bien qu'au II<sup>e</sup> s., les auxiliaires d'Égypte n'étaient plus seulement recrutés dans les couches privilégiées (donc hellénisées) des métropoles de nomes (opinion de Lesquier). Cf. déjà MARICHAL 1945, p. 27, qui donne des exemples de non métropolitains (*RMRP* 39 et 70).

<sup>151</sup> Cf. J.F. HAMERS, M.H.A. BLANC, *Bilingualism and Bilingualism*, Cambridge–New York, 1989, p. 31-59, cité par

A.E. HANSON, « Ancient Illiteracy », dans : J.H. HUMPHREY (éd.), *Literacy in the Roman World*, Ann Arbor, 1991 (*JRA* Suppl. 3), p. 159, n. 3.

<sup>152</sup> Cf. *supra*, p. 430.

<sup>153</sup> Cf. « Les femmes et la prostitution », *supra*, p. 374-394. Il est vrai que le rôle que beaucoup d'entre elles tiennent dans nos *praesidia* s'accommode mal avec une formation scolaire.

Les femmes ne sont pas souvent partie prenante dans la correspondance, surtout en tant qu'expéditrices : nombreuses sont celles qui apparaissent dans les salutations, sans pour autant écrire ou recevoir de lettres <sup>154</sup>. Ainsi constate-t-on la disproportion entre l'unique lettre de Hègemonis (qui plus est associée à deux autres personnes, dont celui qui écrit) et les nombreuses lettres où elle est objet ou sujet de salutations. Quand les femmes sont un maillon de la chaîne épistolaire, c'est surtout en position passive, c'est-à-dire comme destinataires. Qu'elles soient destinataires ou expéditrices, elles sont en tout cas souvent associées dans ces rôles à d'autres personnes, principalement des hommes, qui, d'un côté, rédigent la lettre et, de l'autre, doivent probablement en faire la lecture : citons comme exemples extrêmes K723, lettre de Menandros et Gallonia à Kapparis et Didymè, ou K611, lettre de Menandros et Dèmètrous à Didymè et Kapparis. Quand elles écrivent en leur propre nom, on reconnaît bien souvent la main d'une tierce personne, signe indubitable d'analphabétisme : ainsi Tiberia fait écrire K55 à Philoklès et K233 à Apollôs ; Zôsime a recours pour K532 et K703 à Ischyras ; quant aux lettres de Sknips, elles sont de la main de Philoklès.

Femmes et Égyptiens, voilà caractérisées – sans surprise – les deux catégories où l'alphabétisation est la plus déficiente. Mais peut-on essayer d'évaluer la proportion des personnes alphabétisées (même médiocrement) ? Disons d'emblée que notre documentation ne se prête pas à des statistiques, d'autant que nous sommes loin d'avoir tous les ostraca que contenait le dépotoir dans son état final et que les ostraca ne devaient eux-mêmes représenter qu'une partie des échanges écrits. Si la masse des textes (couvrant une période assez courte, surtout à Krokodilô) nous donne l'impression d'une alphabétisation assez répandue, cela n'est qu'une impression, impossible à quantifier. La seule méthode viable serait de s'appuyer sur un instantané de la population militaire. C'est justement ce que nous offre M920, une liste des soldats affectés dans trois fortins de la route, Maximianon, Persou et Simiou. Prenons les 14 militaires qui ont constitué, à un certain moment, la garnison de Maximianon <sup>155</sup> et confrontons-les, malgré les risques d'homonymie, aux lettres trouvées dans ce même lieu, reçues ou envoyées par ces mêmes soldats et qui seules peuvent attester de leur capacité à lire (dans le cas, le plus fréquent, des lettres reçues) ou à écrire (dans le cas des lettres non envoyées ou envoyées d'un autre fortin à la suite de déplacements sur la route ou d'une autre affectation) :

<sup>154</sup> Ainsi Domitia, Aspidous, Lucia, Barbara, Quintana, Ignatia, Myrina, Petrona, qui n'écrivent ni ne reçoivent de lettres et qui ne sont connues que par les salutations. Quelques-unes reçoivent des lettres sans jamais en envoyer : Kronous, Thermouthas, Maxima, Apollonia, Secunda,

Ptolema. – Sur le rôle des salutations en cas d'analphabétisme, cf. *infra*, p. 461.

<sup>155</sup> Un quinzième nom est peut-être en lacune (sur cet ostracon, cf. *supra*, p. 307).

soldats	lettres reçues	lettres envoyées
Hèracleidès		M442 (lettre inachevée) ou 126 ou 1065 ou 1138/1336 ou 1265 <sup>156</sup>
Domitius	M35, 225, 460, 599	
Nikaious		
Sillaros	M1138, 1193*	
PNis		
Iousès		
Castre(n)sis	M338, 910, 1163, 1207, 1210, 1225, 1228, 1446	
Didymos	M177, 213, 236, 534, 1055, 1436	M428 (lettre inachevée)
Calventius	M1047*, 1224 (latin)	M1107 (latin), 1240 (latin) <sup>157</sup>
Chèmys		
Apollinaris	M119*, 175*, 218*, 358, 406, 593, 716*, 717*, 1155*, 1336*, 1430*, 1517 <sup>158</sup>	
Threptos	M825*	M762, 1398
Chalkeus		
Psa[is]		

Huit des quatorze soldats du Maximianon semblent avoir reçu et/ou envoyé au moins une lettre. Pour les lettres reçues, j'ai signalé par un astérisque l'usage par le correspondant d'expressions du type ἔγραψα ou γράψον, qui impliquent littéralement que notre homme a déjà envoyé une lettre ou est sur le point de le faire.

Quant aux six autres, dont aucune lettre ni reçue ni envoyée n'atteste par ailleurs l'existence, on constate qu'à deux exceptions près (Nikaious et Chalkeus), ils sont les seuls à porter des noms qui ne soient ni grecs ni latins : Iousès est un nom sémitique, Chèmys, PNis et Psaïs sont égyptiens. L'anthroponymie est ici transparente.

Pris à la lettre, ce tableau impliquerait que plus de la moitié des soldats de Maximianon étaient alphabétisés. Il a pu en être ainsi. Ce chiffre soulève cependant plusieurs objections : il se fonde essentiellement sur les lettres reçues ; or une lettre n'implique pas toujours que celui qui la reçoit soit capable de la lire, comme j'en donnerai bientôt des exemples <sup>159</sup>, même lorsque le correspondant accuse réception d'une précédente lettre ou réclame une réponse. Et quoique nous ayons des lettres de quatre de ces huit soldats, il n'est pas dit qu'ils les aient écrites eux-mêmes ainsi que nous allons le voir <sup>160</sup>. Enfin, la population de notre fortin est trop faible pour permettre des statistiques : le nombre des soldats alphabétisés a pu varier d'un lieu à l'autre, et seule une étude globale de tous ces fortins serait à même de nous donner une image fidèle de l'alphabétisation de nos milieux. Ce tableau n'a donc qu'une valeur indicative.

Malgré ces objections, force est de constater que l'habitude de correspondre par lettres était courante. Qu'ils passent ou non par un intermédiaire, plus de la moitié de nos soldats

<sup>156</sup> Nous avons là plusieurs Hèracleidès sans qu'il soit possible d'identifier celui de la liste M920.

<sup>157</sup> Le nom de l'expéditeur de ces deux lettres latines est Aelius Calventius. Il est probable qu'il s'agisse du même personnage que le destinataire de M1047 et 1224, d'autant plus que cette dernière est en latin.

<sup>158</sup> Nous avons là plusieurs Apollinaris sans qu'il soit possible d'identifier celui de la liste M920. M175 et 406 donnent le nom de Gaius Apollinaris et M1155 celui de Longinus Apollinaris.

<sup>159</sup> Cf. *infra*, p. 460-461.

<sup>160</sup> Cf. *infra*, p. 461-462.

n'hésitaient pas à utiliser l'écrit pour communiquer, ce qui en dit déjà long sur leur *literacy* au sens large, à savoir leur capacité non seulement à écrire mais aussi à s'intégrer dans le système de l'écrit – ce que Harris appelle la « 'second-hand' literacy <sup>161</sup> ». Certes ce pourcentage est bien supérieur à l'alphabétisation réelle et son décalage par rapport aux évaluations avancées pour la population mâle de l'Égypte romaine (10-20%) <sup>162</sup> ne rend que plus criante cette différence. Mais, même modéré par les objections avancées ci-dessus, il semble bien révéler une très forte alphabétisation, en tout cas supérieure à celle de la population civile et déjà confirmée par le registre de reçus du *P.Hamb.* II 39 (*RMRP* 34) selon lequel, en 179, un tiers des soldats auxiliaires de l'*ala veterana Gallica* étaient capables d'écrire <sup>163</sup>. Il semble donc bien que l'armée, dont l'organisation et le fonctionnement reposaient grandement sur l'écrit, ait été à cet égard un milieu particulièrement privilégié <sup>164</sup>.

Dans la différence entre le pourcentage avancé, découlant de l'interprétation littérale de notre tableau, et l'alphabétisation réelle se niche un crypto-analphabétisme, dont nos ostraca portent souvent témoignage. Il correspond à cette catégorie de personnes, incapables d'écrire ou de lire, qui ne se résolvent pas à être hors du système et qui tentent par divers procédés de contourner leur handicap.

#### 4. LES STRATÉGIES DE L'ANALPHABÉTISME TOTAL OU PARTIEL

Elles ne sont pas originales, mais notre corpus est suffisamment large pour permettre d'en analyser en détail les modalités.

Le premier handicap que l'analphabète doit surmonter n'est pas tant de ne pas pouvoir écrire que de ne pas savoir lire. La lettre étant souvent le seul moyen efficace de faire circuler informations ou consignes, nos hommes étaient obligés d'y avoir recours quand bien même leur correspondant ne pouvait la lire en personne. Si ce dernier pouvait bien souvent s'abstenir d'écrire des lettres en employant divers procédés que nous allons voir, il ne pouvait éviter d'en recevoir. Il devait alors les faire lire par quelqu'un d'autre. Ce service, si banal dans une société où l'analphabétisme était très fortement majoritaire, allait

<sup>161</sup> HARRIS 1989, p. 35.

<sup>162</sup> Cf. HOPKINS 1991, p. 135.

<sup>163</sup> Cf. HARRIS 1989, p. 254, qui trouve ce chiffre « interestingly high », et surtout HOPKINS 1991, p. 138. – Je note que si l'on confronte la liste des soldats que nous donne M920 pour le *praesidium* de Persou avec les lettres retrouvées à Maximianon, on obtient là encore un chiffre très élevé. Ainsi sur 18 soldats, 7 ont écrit des lettres à destination de Maximianon : Hierax (M967+, 1030), Kroniôn (M798, 980+), Alexandros (M31, 1125, 1316+), Turbo (M484, 1300 où il se nomme Iulius Turbo), Didymos (M236, 428, 571, le même ?), Dioskoros (M309, 419+, 530+, 547+, 1374, 1392), Achilles (M1432). Il n'est pas toujours sûr dans le cas de noms courants qu'il s'agisse des mêmes personnes, mais le proscynème à Athéna (si-

gnalé ici par un +), pratiqué à Persou, est un indice précieux pour ces identifications.

<sup>164</sup> Cf. HARRIS 1989, p. 253-255 et HOPKINS 1991, p. 138. Voir aussi BOWMAN 1994, p. 96-98, qui propose d'expliquer le développement de l'alphabétisation encouragée par l'armée, qu'il observe dans la documentation de Vindolanda, par une obligation d'alléger les effectifs sans porter atteinte à l'efficacité de l'appareil. – Il ne faut pas non plus oublier que l'armée romaine avait commencé par puiser ses auxiliaires dans la classe des métropolités (où l'hellénisation était meilleure qu'ailleurs) et que cette tradition, même si elle s'est quelque peu diluée au II<sup>e</sup> s. (cf. *supra*, p. 457, n. 150), a dû se perpétuer partiellement, ce qui peut expliquer cette alphabétisation globalement supérieure à celle des civils égyptiens.

de soi et il n'y avait nul besoin d'y faire allusion dans la correspondance. Deux lettres seulement l'évoquent. Dans l'une, M86, très fragmentaire, on apprend que οὐδεὶς δύνάτε ἀναγνοῦναι, « personne ne peut faire la lecture <sup>165</sup> », situation que semble déplorer l'expéditeur <sup>166</sup>. L'autre, K316, s'achève sur les salutations suivantes : ἀσπάζου Κάππα[ρι]ν καὶ τὸν ἀναγινώσκοντα πολλά, « Salue bien Kapparis et celui qui est en train de faire la lecture (sc. de cette lettre) ». L'absence du nom du lecteur montre que l'expéditeur ne pouvait pas toujours prévoir qui allait remplir ce rôle et que l'identité de celui-ci pouvait dépendre des circonstances. Voilà qui rappelle le fameux avertissement, placé dans la marge supérieure du *P.Haun.* II 14 <sup>167</sup>, lettre de Ptolemaios, probablement un jeune cavalier, à sa mère et à sa sœur, illettrées comme on s'y attend : τὸν Σάραπιν, ὁ ἀναγινώσκων τὸ ἐπιστόλιον, τίς ἂν ἦν, κοπίασον μικρὸν καὶ μετερμήνευσεν ταῖς γυναιξὶ τὰ γεγραμμένα ἐν τῇ ἐπιστολῇ ταύτῃ καὶ μετάδος, « Par Sarapis, toi qui es en train de lire cette lettre, qui que tu sois, fais quelque effort : traduis pour les femmes ce qui est écrit dans cette lettre et fais-leur en part ! »

Dans l'autre sens, quand il veut communiquer avec d'autres, l'analphabète a comme recours le plus élémentaire de faire transmettre ses salutations par un camarade en train d'écrire une lettre. C'est ainsi que j'interprète dans bien des cas les salutations qui concluent les lettres, parfois si nombreuses qu'elles en occupent plus de la moitié du texte. Ces litanies de noms suivant toutes la même formule (ἀσπάζεταί σε ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα, κτλ.) sont souvent une parade à l'analphabétisme. On a vu que bien des femmes – catégorie très touchée par l'analphabétisme – n'étaient connues que par les salutations qu'elles font transmettre <sup>168</sup> : si Hègemonis apparaît souvent dans les salutations, elle n'est connue comme expéditrice qu'une seule fois, et encore est-elle associée à Philoklès qui écrit la lettre ; de même Zòsimè, dont les seules lettres qu'elle envoie sont écrites par Ischyras. C'est la même chose chez les hommes : exemple parmi tant d'autres, Valerius, connu par plusieurs salutations <sup>169</sup>, n'envoie qu'une seule lettre en son nom (s'il s'agit bien du même personnage), et elle est écrite par quelqu'un d'autre <sup>170</sup>. Quand on ne sait pas écrire et que l'on souhaite malgré tout établir ou maintenir le contact, si vital dans un milieu où l'instinct communautaire et la solidarité sont les seuls remèdes aux difficiles conditions de vie, les salutations transmises par une tierce personne se présentent comme la solution la plus immédiate et la plus économique.

S'il ne veut pas se contenter de simples salutations, notre analphabète doit alors recourir aux services d'un camarade ou parent qui écrira la lettre de sa main. Nous avons de nombreux exemples de cet « alphabétisme de seconde main », dont il serait fastidieux de faire ici la

<sup>165</sup> La présence à la ligne suivante de τῶν ἐπιστολῶν semble bien indiquer qu'il s'agit de lire des lettres. – Dans les exemples grecs qui vont suivre, les formes corrigées ne seront signalées entre parenthèses que lorsque celles données par l'ostracon entravent la compréhension naturelle du texte.

<sup>166</sup> Peut-être cela concerne-t-il l'envoi de précédentes lettres et remercie-t-il son présent correspondant de jouer le rôle de lecteur si j'ai raison de lire, à la l. 6, εὐχαρ]ιστῶ σοὶ δυνάσε (ἀνα)γνοῦναι.

<sup>167</sup> Rééd. A. BÜLOW-JACOBSEN, V.P. MACCARREN, *ZPE* 58, 1985, p. 71-79.

<sup>168</sup> Cf. *supra*, p. 458.

<sup>169</sup> K182, 195, 211, 506. Mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse de la même personne.

<sup>170</sup> Cf. *infra*, p. 462.

liste. Plus intéressant est le cas de personnes si régulièrement sollicitées qu'elles donnent l'impression d'avoir rempli, auprès de leur communauté, le rôle d'écrivain public. Une des figures centrales des *O.Krok.* est Apollôs, le plus grand rédacteur de lettres après Ischyras <sup>171</sup> : or, sur les 25 lettres dont le nom de l'expéditeur est conservé, il en a envoyé 10 à son nom et 15 au nom d'autres personnes auxquelles il a prêté son calame <sup>172</sup>.

Si faire écrire son courrier par quelqu'un d'alphabétisé sous-entend souvent des liens soit familiaux <sup>173</sup> soit de camaraderie qui expliquent que l'on sollicite la même personne, on voit aussi des soldats changer de « prête-main », peut-être au gré des déplacements ou des mutations : ainsi, s'il s'agit bien du même, Harbèkis ne fait pas écrire M162 par celui qui a écrit pour lui M158 et 164 ou par cet autre à qui il doit M40, 662 et 701 ; Iulius Maximus s'est adressé pour M175 <sup>174</sup> à quelqu'un d'autre que pour M253 et 297 ; on pourrait multiplier les exemples.

Il arrive aussi que notre soldat illettré profite de l'envoi d'une lettre écrite par un de ses camarades pour lui demander de rajouter sur le même ostracon une lettre qu'il dicte, destinée au même correspondant ou à un camarade en poste dans le même *praesidium* que ce dernier. C'est ainsi que j'interprète certaines des quelques doubles lettres trouvées aussi bien à Maximianon qu'à Krokodilô <sup>175</sup> : par exemple, M124, lettre d'Aphrodisios à Aponius, suivie, sans changement de main, d'une lettre de Petanoubis au même Aponius ; ou K202, lettre d'Apollôs à Priscus, à laquelle s'enchaîne, dans la même écriture, une lettre de Valerius à Domitius et à Priscus. On a vu qu'Apollôs prêtait souvent son calame à d'autres ; Valerius, qui se contente habituellement de faire transmettre ses salutations <sup>176</sup>, en particulier dans les lettres qu'écrit Apollôs <sup>177</sup>, a souhaité ici parler en son propre nom et a profité pour cela de l'ostracon qu'Apollôs était sur le point d'envoyer au même correspondant. Le contexte de M124 est moins clair, mais l'identité de la main pour les deux lettres et le nom très égyptien de Petanoubis sont deux indices de l'analphabétisme de ce dernier, qu'il a tenté ici de pallier en ayant recours aux services d'Aphrodisios. Ce type de double lettre résulte donc d'un analphabétisme que l'on pourrait qualifier d'opportuniste, combiné à une volonté d'économie de moyens poussée à son extrême. Il est une des meilleures illustrations de la façon dont l'analphabétisme a su, à la faveur des rapports humains, s'adapter à une société où l'écrit imposait sa nécessité et son efficacité sans entamer pour autant la cohésion régnant entre ceux qui savaient le maîtriser et les autres <sup>178</sup>.

<sup>171</sup> On a 40 lettres de sa main. Ischyras, auteur de 55 lettres, en rédige 39 en son nom et au moins 3 pour d'autres personnes (sa femme, Zôsimè : K532, 703 ; Longus : K294).

<sup>172</sup> Longinus Apollinaris (K61, 227), Longinus (K229, 622 ?), Apollinaris (K674), Iulius Apollinaris (K674), Hermias (K69), Chairêmôn (K506), Priscus (K599, 655), Valerius (K202, 2<sup>e</sup> lettre sur le même ostracon), [- - -]ôn (K632, peut-être Chairêmôn ?), et une femme, Tiberia (K233).

<sup>173</sup> Ainsi Ischyras écrit les lettres de sa femme Zôsimè (K532, 703), quand il ne l'associe pas nommément à ses propres lettres (K628). On a là un schéma classique, selon lequel l'homme écrit pour sa femme illettrée.

<sup>174</sup> BÜLOW-JACOBSEN *et al.* 1994, n° 1.

<sup>175</sup> Pour les autres, cf. *infra*, p. 478. Citons comme parallèle papyrologique *PSI IV 317* (OLSSON 1925, n° 66).

<sup>176</sup> K182, K506.

<sup>177</sup> K195, 211.

<sup>178</sup> Cette dernière idée a été maintes fois développée par H.C. YOUTIE dans ses études sur l'(an)alphabétisme gréco-égyptien. Cf., par exemple, « Ὑπογραφεύς : the Social Impact of Illiteracy in Graeco-Roman Egypt », *ZPE* 3, 1975, p. 201-221, et notamment p. 220-221 (= *Scriptiunculae Posteriores* I, p. 198-199).

L'analphabétisme peut n'être que partiel : certains, les *bradeôs graphontes*, incapables de rédiger une lettre dans son entier, peuvent cependant la « signer » après l'avoir fait écrire par un autre. C'est le sens qu'il doit falloir donner aux quelques ἔρρωκο finaux écrits dans une autre main que le corps de la lettre <sup>179</sup>, même si l'écriture ne paraît pas forcément malhabile : c'était en effet un usage répandu que de conclure ainsi de sa propre main une lettre que l'on avait dictée, cette formule de fin jouant le rôle de notre signature <sup>180</sup> ; or étant donné que, dans nos ostraca, il est plus vraisemblable d'expliquer la dictée par l'incapacité de l'auteur à écrire lui-même que comme un confort de privilégié bénéficiant de l'aide d'un esclave ou d'un secrétaire, on tiendrait là l'indice d'une mauvaise alphabétisation <sup>181</sup>. On a déjà relevé ce procédé chez des latinophones incapables d'écrire en grec et « signant » en latin une lettre grecque <sup>182</sup>.

Autre indice d'une alphabétisation imparfaite, quoique supérieure à celles envisagées jusqu'à présent, le recours au brouillon. Ils ne sont pas rares, et ne doivent pas être toujours interprétés ainsi <sup>183</sup>. Dans certains cas, cependant, ils trahissent les insuffisances du scribe et ses tâtonnements épistolaires. La meilleure illustration nous en est fournie par un certain Sosianus, un soldat de Maximianon qui, malgré une connaissance très limitée du grec et une main très maladroite <sup>184</sup>, n'a pas hésité à couvrir une vingtaine d'ostraca d'essais de lettres et de textes d'inspiration érotique d'une obscurité qui n'a d'égale que son incapacité à maîtriser le grec. Certains de ses brouillons superposent inextricablement différents états textuels au point d'être illisibles <sup>185</sup> ; d'autres nous montrent Sosianus dans son difficile travail de mise en forme :

## M249

B5b - US 121

15 x 16 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être déb. III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

Ε . ει . ριος <sup>186</sup> τῷ {κυρείου πλῖστα χαίρει-  
 ν καὶ τ[ὸ] προς} κυρείου πλῖστα χαίρει(ν)  
 καὶ τὸ προκύνημά σου ποιῶ κα-  
 θ' ἐκάς{τα}την ἡμέραν παρὰ τοῦ κυ-  
 5 ρείου Cαράπιδει cὺν τῶν ἐμῶν γὰρ  
 τοῦτο μὲν .. ὦ *vacat*

<sup>179</sup> M65, 128, 391, 757, 777, 1399.

<sup>180</sup> Cf. ZIEMANN 1911, p. 362-364.

<sup>181</sup> Mais est-ce toujours le cas dans notre corpus ? Le ἔρρωκο de M391 est très influencé par l'écriture de chancellerie, ce qui serait étonnant de la part d'un *bradeôs graphôn*. Il est vrai qu'on peut savoir bien écrire quelques lettres (en l'occurrence toujours les mêmes) sans être capable d'écrire un texte complet. En M1399, la seconde main ne s'est pas contentée du simple ἔρρωκο, mais l'a fait précéder d'une formule de salutation. Signalons enfin le cas étrange de M156 : une première main a écrit l'adresse, d'ailleurs peu protocolaire (Ο(ὐ)άλε

πᾶσιν | τοῖς πέντε), et une seconde a pris le relais, peut-être parce que la première ne se sentait pas capable de continuer.

<sup>182</sup> Cf. *supra*, p. 440.

<sup>183</sup> Le désir d'archivage peut être une autre explication plausible dans bien des cas.

<sup>184</sup> Les influences latines qu'on y relève tout autant que son nom semblent indiquer qu'il était avant tout latinophone.

<sup>185</sup> M118, 431, 485.

<sup>186</sup> Je ne parviens pas à lire Cοcτιανός comme on s'y attendrait. Mais il est vrai que l'écriture de cet ostracon est particulièrement malhabile.

Il est inutile de donner les formes correctes ni même de traduire tant le grec est fautif et le propos incohérent. Sosianus a d'ailleurs renoncé à continuer à la sixième ligne. Il lui arrive d'être parfois plus clair et d'aller jusqu'au bout :

M728

fig. 233 (p. 500)

B5d - US 125

17 × 17 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être déb. III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

Κοσιανός Ἀσπιδούς χαίρειν.  
 [ἔγραψες] ἀπέσταλκός μοι ἐπιστολήν  
                                   ὑπὲρ σοῦ  
 ὡς μὴ ᾧ[ ]{ν} ἐν ὀργῇ ἐξερχομένης ἀπὸ Μαξιμιανοῦ.  
 εἰρηκάσαι· μή μοι γράψῃς ἐπι[ς]τόλιον. μνημε-  
 5 νεύω σε τὰ καλὰ ῥήματα [ἐξερχομένη]  
 [ἀπὸ] ἐξεληθόντα σου ἀπὸ Μ[α]ξιμιανόν.  
                                   δέκα ἡμέρας αἰδυνήθην  
 [ ... ]δοξον· οὐκ ἰδί μοι οὐδὲ αἰγώσαι  
                                   1 ligne de *vacat*  
                                   καὶ τὸ καλόν σου ἦθος.  
 10 εὐχαριστῶ Φρόν-  
                                   τωνι τῷ τιμιωτάτῳ  
                                   ἀδ[ελ]φῷ πολ(λ)ὰ καὶ μνη-  
                                   μ[ε]νεύω σε καὶ τὰς  
                                   χάριτάς σου  
 15 ὑπερφυ[εῖ]ς.

1 1. Ἀσπιδούτι || 2 ἀπέσταλκας || 4 1. σοι, ἐπιστόλιον || 4-5 1. μνημονεύω σου || 6 1. ἐξεληθούσης, Μαξιμιανοῦ || 7 1. ἐδυνήθην || 8 1. δέξαι?, εἶδός με, ἐγὼ σέ || 9 καλον σου: κ ex ν, ζ ex τ corr. || 12 αδ[ελ]φῷ: δ ex φ corr. || 12-13 μνημονεύω || 13 σε: ζ post corr. || 15 ὑπερφυ[εῖ]ς ου ὑπερφυ[οῦ]ς

*Sosianus à Aspidous, bonjour. Tu m'as envoyé une lettre <me demandant> de ne pas être en colère contre toi pour avoir quitté Maximianon. Je t'avais dit de ne pas m'écrire de lettre. Je me souviens de tes belles paroles lorsque tu as quitté Maximianon. Pendant dix jours, j'ai pu... Tu ne m'as pas vu (?) ni moi toi et ton bon caractère<sup>187</sup>. Je remercie beaucoup Fronto, mon très cher frère, et je me souviens de toi et de tes grâces exceptionnelles.*

Les ajouts, les corrections, les repentirs montrent bien que Sosianus avait besoin de passer par l'étape du brouillon, et il doit faire d'autant plus attention ici qu'il écrit à une femme avec laquelle il semble entretenir une relation orageuse !

<sup>187</sup> Τὸ ἦθος peut aussi avoir un sens physique (« apparence »), ce qui ôterait toute ironie à cette expression.



Enfin, la stratégie ultime et de loin la plus efficace en cas d'analphabétisme total ou partiel est bien évidemment l'alphabétisation. Les *O.Krok.* et surtout les *O.Max.* témoignent d'un enseignement dispensé dans les fortins. Mieux encore : dans certains cas, ils attestent une pratique des *grammata* qui dépasse la simple fonction quotidienne (les lettres, les rapports, les éphémérides et les tableaux de services) pour atteindre celle dévolue à ce qu'on appelle la littérature.

## 5. LETTRÉS ET APPRENTIS LETTRÉS

### A. UNE ÉCOLE À KROKODILÔ ET À MAXIMIANON ?

La majorité de la cinquantaine d'ostraca (para)littéraires trouvés à Krokodilô (8 + 1 ?) et à Maximianon (34 + 10 ?) semblent bien avoir eu une finalité scolaire et accréditer l'existence d'un enseignement dans les *praesidia*. Celui-ci n'est pas facile à caractériser avec plus de précision dans l'état de notre documentation. S'agit-il d'un enseignement improvisé, dispensé auprès des autres par un camarade lettré ? Ou bien y aurait-il eu des écoles fonctionnant pour les enfants des civils et des militaires ? Une réponse certaine est impossible. Il faut pour l'instant se contenter du parallèle, beaucoup plus riche, que constituent les ostraca scolaires du Mons Claudianus<sup>188</sup>. Leur éditeur parle d'« un maître d'école dispensant une instruction élémentaire au Mons Claudianus »<sup>189</sup>. Mais il ne définit jamais le public de cette école ni même la nature de celle-ci. Je relève cependant que les *O.Claud.* II 409-411 (compositions en vers) comportent des traits caractéristiques de l'écriture latine, qui font dire à l'éditeur qu'ils ont peut-être été écrits par « un scribe habitué à écrire en latin »<sup>190</sup>. De plus, *O.Claud.* I 190 est un exercice d'écriture latine donnant le début de l'*Énéide*. Il semble donc qu'une partie de cet enseignement ait été destinée à des latinophones. Et si, comme on l'a vu plus haut, certains de nos ostraca paralittéraires témoignent d'un apprentissage du latin par des hellénophones<sup>191</sup>, l'inverse a dû être tout aussi vrai. Le multilinguisme régnant dans ces milieux crée une situation complexe et n'a pu que générer une diversification des filières « scolaires » – je prends ce mot dans son sens le plus large. Faut-il alors parler d'une école, d'un maître d'école ? Je parlerais plutôt, en tout cas dans nos fortins, d'enseignements de fortune et de circonstance, dont la variété rend compte à la fois de la diversité des qualités (enfants civils ou adultes militaires) et des langues (latin, grec, égyptien). Rien pour l'instant ne me permet d'être plus précis.

Nos ostraca témoignent de tous les niveaux d'un enseignement élémentaire du grec. Bien sûr, tout d'abord, l'enseignement des lettres et de leur combinaison avec des alphabets<sup>192</sup>, un syllabaire<sup>193</sup>, une liste de mots commençant par la même lettre<sup>194</sup>, divers

<sup>188</sup> *O.Claud.* I 179-190, II 409-416.

<sup>189</sup> *O.Claud.* I, p. 169 : « The variety of school exercises makes it clear that a school master was giving elementary instruction at Mons Claudianus. »

<sup>190</sup> *O.Claud.* II, p. 250.

<sup>191</sup> Cf. *supra*, p. 445.

<sup>192</sup> QAB400, M122 (avec corrections du « maître »). Cf. *supra*, p. 445 pour le même exercice en latin.

<sup>193</sup> K234.

<sup>194</sup> M141.

exercices d'écriture élémentaires où l'« élève » s'est exercé à écrire son (?) nom <sup>195</sup> ou le début d'une lettre <sup>196</sup>. On trouve ensuite, malheureusement toujours très fragmentaires, des textes plus longs en prose ou en vers d'auteurs non identifiés <sup>197</sup>, où il est question de personnages mythologiques <sup>198</sup>. L'apprentissage des lettres allant de pair avec celui des chiffres, l'« élève » apprend aussi à compter de même qu'il assimile les divisions et les sigles monétaires <sup>199</sup>. Voilà donc toute la documentation scolaire de Krokodilô et Maximianon. Elle est à la fois banale et beaucoup plus élémentaire que celle du Mons Claudianus, qui nous a livré des copies d'auteurs connus et des compositions relativement élaborées en divers mètres. Les exercices d'écriture des noms propres, des sigles monétaires et surtout de rédaction de lettres montrent combien la visée de cet enseignement était avant tout pragmatique et inféodée aux exigences de la pratique de l'écriture de tous les jours : savoir écrire une lettre était plus immédiatement nécessaire que savoir lire Homère, Euripide ou Ménandre.

## B. UN LITTÉRATEUR À LA CASERNE

Les *O.Krok.* et *O.Max.* (para)littéraires ne sont pas tous scolaires. La connaissance des *grammata* ouvre sur toutes sortes d'activités intellectuelles qui ne se limitent pas à la seule production épistolaire : la religion, la magie, l'astrologie faisaient partie de l'univers de nos soldats et ont laissé quelques traces très sporadiques dans nos ostraca <sup>200</sup>. La création littéraire pouvait même y avoir sa place. Les *O.Max.* nous ont conservé les compositions d'un soldat que j'ai évoqué plus haut, Sosianus.

Malgré un niveau de grec très faible, probablement dû à des origines latinophones, Sosianus nous a laissé un épais dossier comprenant, outre des brouillons de lettres, dont j'ai déjà donné un aperçu, des essais érotico-bacchiques. Lettres et littérature n'étaient d'ailleurs pas pour lui deux domaines totalement étanches : on retrouve dans ses lettres un vocabulaire et des expressions recherchés empruntés à ses essais littéraires. Dans l'une d'entre elles, la mieux conservée <sup>201</sup>, on entrevoit même une des sources de son inspiration littéraire : sensible aux charmes d'Aspidous, malgré une dispute passagère, il y loue ses grâces. Doit-il à la même Aspidous la fureur littéraire qui lui fit couvrir au moins six ostraca <sup>202</sup> de ses obscures effusions érotiques où il clame sans fin les brûlures de son amour (φιλω, καίομαι est une de ses tournures favorites) et les besoins de son désir (ἄφετέ με καρῆσαι, répète-il !) ? Deux extraits suffiront, accompagnés d'une traduction qui n'est rien moins qu'indicative :

<sup>195</sup> M355, 1348. Cf. *supra*, p. 445 pour le même exercice en latin.

<sup>196</sup> K288, M1277 (où le texte a été repassé par une seconde main).

<sup>197</sup> M951 (hexamètres dactyliques).

<sup>198</sup> M1179 (Achille), M13 (Ixion), K283 (Arès, les Bacchantes).

<sup>199</sup> M1179.

<sup>200</sup> M706 +1232, hymne (?) à une divinité non nommée ;

K305, texte magique ; M189, 966, tables astrologiques,

M739, fragment de traité astrologique.

<sup>201</sup> J'en ai donné le texte *supra*, p. 464.

<sup>202</sup> M115, 359, 361, 365, 409, 785 et peut-être 415.

M361 (l. 1-7)

B5b – US 120

10,4 × 12,5 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être déb. III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

Φειλῶ, καίομαι  
καὶ οὐκ ἐτέναζμε ·  
φανερῶς πορνεύω δει(ᾶ)  
τὸν ὑπορήφονον Ἔρωτα.  
5 κα[ι]λὲ Δειονυ(ί)αι Βάκχαι  
[ιλ]αρέ, εἰ στεφανώσεται  
[3/4 ς] τεφάνου ρεδείου  
le reste est lacunaire

1 l. φιλῶ || 2 l. ἐτέναγμα || 3 l. διὰ || 4 l. ὑπερήφονον || 5 κα[ι]λὲ ou καὶ [ ] ἐ (l. αἰ), l. Διονυ(ί)αι || 6 l. ἰλαραί, στεφανώσεται || 7 l. ῥοδέου.

*J'aime, je brûle et ne gémiss pas. Il est clair que je fornique sous l'emprise du dédaigneux  
Amour. Et vous les dionysiaques Bacchantes, belles et enjouées, si vous ceignez [...] tête  
de couronnes de roses [...]*

M359 (l. 8-11)

B5b & d – US 120, 121, 123

13,5 × 15 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être déb. III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

(...) δέξαι μαι ·  
μνημόνευαι τὸ δῶρα αἰκεῖν[ο ὅτε εἶχεν · π]αρεσχό-  
10 μην σοι · μή μοι βακανεί[ς]η[ς] ] α.  
φειλῶ, καίομαι (...)

8 l. με, μαι • ostr. || 9 l. μνημόνευε, ἐκεῖνο ὅτε εἶχεν complété d'après M365 || 9-10 l. παρεσχόμην || 10 σοί μη ostr., l. με (?) βακανείης || 11 l. φιλῶ.

(...) *Accepte-moi. Souviens-toi de ce don (... ?...).* Je te l'ai offert<sup>203</sup>. *Ne me torture pas [...].  
J'aime, je brûle (...).*

Si la papyrologie passe pour avoir ressuscité en Dioscore d'Aphrodité le plus mauvais poète de l'antiquité, elle pourrait avoir sauvé avec Sosianus le plus mauvais prosateur. À moins que ce ne soit là des vers ? Je laisse le lecteur juge. Son cas nous montre en tout cas que les murs des *praesidia* pouvaient cacher une vie littéraire, si humble soit-elle, peut-être encouragée à la fois par l'émulation qu'implique la promiscuité et la cohabitation avec plus lettré que soi, l'intensité des échanges écrits, un des seuls passe-temps de nos soldats, et l'institution militaire, toujours en quête d'un personnel qualifié, capable de maîtriser l'écrit, indispensable à son bon fonctionnement.

<sup>203</sup> À moins qu'il ne veuille dire : « Je me suis donné à toi. »

### III. LA LETTRE GRECQUE

Il est temps de s'intéresser à la lettre pour elle-même, elle qui constitue de loin la plus grande partie de notre documentation. Les quelque 1 330 spécimens conservés offrent matière à une analyse de la pratique épistolaire sous tous ses aspects, non seulement diplomatiques, mais aussi les plus matériels (son support, son transport).

#### 1. LE VOCABULAIRE DE LA LETTRE

Dans la correspondance privée, le terme générique le plus couramment usité pour désigner la lettre est ἐπιστολή<sup>204</sup>. On trouve moins souvent son diminutif ἐπιστόλιον<sup>205</sup> et une fois ἐπιστολίδιον<sup>206</sup>. Γράμμα au singulier ou au pluriel est relativement peu fréquent<sup>207</sup>. Enfin, φάσις peut être usité comme vague synonyme<sup>208</sup>.

D'autres mots désignent la lettre en fonction du support employé ou de son rôle dans l'échange épistolaire. Ainsi, la correspondance conservée étant sur ostraca, le mot ὄστρακον y est couramment usité, principalement pour désigner la présente lettre que reçoit le destinataire, dans des expressions du type ὁ (ἀνα)φέρων ou (ἀνα)διδούς σοι τὸ ὄστρακον<sup>209</sup>. Quand il s'agit d'une lettre envoyée comme réponse, c'est alors ἀντιφώνησις qui est employé<sup>210</sup>.

Les lettres de nature militaire ont un vocabulaire sensiblement différent. Les registres que nous en avons<sup>211</sup> les désignent sous le terme δίπλωμα, nouveau en ce sens<sup>212</sup>. Un extrait d'*O.Krok.* 87, le registre le mieux conservé, permettra de se faire une idée de l'emploi et du sens de δίπλωμα :

- ἀντείγραφον διπλώματος
- 15 ἐπάρχου, (ἐκατοντάρχαι), (δεκαδάρχαι), δουλικά{ι}ρίαι, κουράτορ-  
 αι πραισιδείων ὁδοῦ Μυκόρμου Κάσσειος  
 Οὐείκτωρ (ἐκατοντάρχη) σπείρης δευτέρας Εἰτουραίων  
 χ(αίρειν) · ἀντείγραφον διπλώματος πεμφθέν-  
 τος {πεμφθέντος} μου εἰς Παρενβο-  
 20 λήν τῆ ἰθ̄ . . τοῦ ἐνεστῶτος μηνός  
 Φαμενωτ ὑπὸ Ἀντωνίου Κέλερος

<sup>204</sup> 31 occ. à Krokodilô, 29 à Maximianon.

<sup>205</sup> 4 occ. à Krokodilô, 11 à Maximianon. Est-ce un hasard si les lettres de Krokodilô, qui contiennent beaucoup plus d'occurrences de mots désignant la lettre que celles de Maximianon alors que celles-ci sont proportionnellement plus nombreuses que celles-là, offrent presque trois fois moins d'exemples de ἐπιστόλιον que celles de l'autre corpus ? Faut-il l'expliquer par le léger décalage chronologique entre les deux ensembles ? C'est de fait une tendance du grec impérial que d'avoir développé les diminutifs en -ιον comme équivalents des formes simples (cf., par exemple, C.D. BUCK et W. PETERSEN, *A Reverse Index of*

*Greek Nouns and Adjectives*, Chicago 1949, p. 46, renvoyant à W. PETERSEN, *Greek Diminutives in -ιον*, Weimar 1910).

<sup>206</sup> K550.

<sup>207</sup> 4 occ. à Krokodilô (dont trois au singulier, K67, 647, 752), 4 à Maximianon (dont une au singulier, M782).

<sup>208</sup> 15 occ. à Krokodilô, 6 à Maximianon. Cf. OLSSON 1925, note à 17, 15-16.

<sup>209</sup> 16 occ. à Krokodilô, 8 à Maximianon.

<sup>210</sup> 6 occ. à Krokodilô, 2 à Maximianon.

<sup>211</sup> Cf. p. 321-325.

<sup>212</sup> Sauf peut-être dans *SB XIV 12040* (Thèbes, II<sup>e</sup> s.): [- - - ἐ]πειδὴ ἔγραψεν ὁ ἑπαρχος ἡμῶν [- - - τ]ὸ δίπλωμα (l. 1-2).

- 22 ἰππέος (ἑκατονταρχίας) Πρόκλου ειαλειης ὄντος  
[έν] πραισιδίῳ Πατ' κ' ουαει ὑπέταξα εἶν' εἰδῆτε  
[1-3]εἰς ὑμεῖν ἐπειρεία τεις γένηται. (ἔτους) β Αὐ-  
25 [τοκράτορ]ος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ  
[Ce]βαστοῦ Φαμενωτ ιθ. ἀντίγραφον  
διπλώματος · Κακσί[φ Βίκτ]ορι (ἑκατοντάρχη) σπείρης  
δευτέρας Ε[ἰ]τουραίων [Ἀ]ντώνιος Κέλερ  
ἰππεὺς σπείρης τῆς αὐ[τῆς] χαίριν · γεινώ-  
30 σκιν σε θέλω τῆ ἰζ τω ἐνε[στ]ῶτος μηνὸς Φαμενωτ'  
βαρβάρους ξ ἐπεληλυθέναι τῷ πραισιδίῳ  
Πατκουα μεθ' ὧν ἐπύκ[τ]ευσα μετὰ τῶν σὺν  
ἐμοὶ συστρατιωτῶν, κτλ.

15 l. ἀντίγραφον || 16 l. πραισιδίων, Κάκσιος || 17 l. Οὐίκτωρ, Ἰτουραίων || 18 l. ἀντίγραφον || 19-20 l. Παρεμβολήν || 21 l. Φαμενωθ || 22 l. ἰππέως || 23 l. ἴν' || 24 l. ἡμῖν ἐπηρεία τις || 26 l. Φαμενωθ, ἀντίγραφον || 28 l. Ἰτουραίων || 29 l. χαίρειν || 29-30 l. γινώσκειν || 30 l. τοῦ, Φαμενωθ

*Copie de diplôme* : 'Aux préfets, centurions, décurions, duplicarii, sesquiplicarii et curateurs des praesidia de la route de Myos Hormos, Cassius Victor centurion de la Deuxième cohorte des Ituréens, bonjour. Je joins ci-dessous, pour que vous soyez au courant et que vous ne subissiez aucun dommage (?) <sup>213</sup>, une copie du diplôme qui m'a été envoyé à Parembolè le 19 de ce mois de Phamenôth par Antonius Celer, cavalier de la centurie de Proclus, posté dans le praesidium de Patkoua. An 2 de l'empereur Trajan Hadrien, Auguste, 19<sup>e</sup> jour de Phamenôth'. Copie du diplôme : 'À Cassius Victor, centurion de la Deuxième cohorte des Ituréens, Antonius Celer, cavalier de la même cohorte, bonjour : je porte à ta connaissance le fait que le 17 de ce même mois de Phamenôth 60 barbares ont attaqué le praesidium de Patkoua, contre lesquels j'ai combattu avec mes camarades, etc.'

Le *diplôma* est ici un rapport ; il peut s'agir aussi d'instructions envoyées par la hiérarchie comme le montrent, dans le même registre, le *diplôma* d'Arruntius Agrippinus adressé aux curateurs des *praesidia* de la route Mysormitique ou, ailleurs, les *diplômata* du préfet de Bérénice, Artorius Priscillus destinés aux mêmes curateurs <sup>214</sup>. Est-ce à dire que le terme ἐπιτολή est réservé à la correspondance privée et celui de δίπλωμα à la correspondance militaire ? Rien n'est moins vrai d'après *O.Krok.* 1, éphémérides enregistrant jour après jour la circulation, entre autres, des instructions et rapports écrits : ces deux termes y sont employés simultanément, parfois dans une même entrée, ce qui semble vouloir dire qu'ils n'ont pas le même sens <sup>215</sup>. La différence entre les deux tient-elle seulement à la forme, δίπλωμα impliquant étymologiquement un document en deux parties, soit une

<sup>213</sup> Je retiens l'interprétation d'H. Cuvigny qui propose provisoirement de lire : [μή τ]εἰς ὑμεῖν ἐπειρεία {τεἰς}, malgré l'asyndète qui fait difficulté (il n'y a pas de place pour καί devant μή).

<sup>214</sup> *O.Krok.* 15 et 44.

<sup>215</sup> Ainsi l. 6 ou, mieux conservée, l. 12 : ἐπιτολαὶ Κοσ [κωνίου(ν) ἐπάρ]χ(ου) καὶ δίπλω(μα) δι' οὗ γρά[φει], κτλ. « lettre du préfet Cosconius et *diplôma* par lequel il écrit [...] ».

tablette à deux volets, soit un document écrit en double expédition <sup>216</sup> ? L'emploi que les militaires eux-mêmes font de ces deux mots n'est pas toujours très clair comme le montre bien un passage d'*O.Krok.* 87 :

- 90 ἀντείγραφ[ο]ν διπλώματος ·  
 Ἄρουντιος Ἀγριππείνου κουράτ[ορι]  
 πραισιδίων ὁδοῦ Μυσορμειτικῆ[ς χα(ίρειν).]  
 ἐμηνύθη μοι (...)  
 ταύτην μου τὴν ἐπιτολὴν  
 ἀναγνόντες ἀπὸ πραισιδείου εἰς π(ρ)αισίδιον μέχρι Μυσόρ(μου)  
 διὰ τάχους πέμψατε καὶ ἐάν τει ἐπειγοῖτε καφέτερον  
 105 εὐθέως ἐπέιχετέ μοι δηλῶσαι · ἐρῶ ἕθαι ὑμᾶς ε(ὔ)χομαι.

89 l. ἀντίγραφον || 90 l. Ἄρουντιος Ἀγριππίνος || 91 l. Μυσορμειτικῆς || 103 l. πραισιδίου || 104 l. τι ἐπιγοῖτε || 105 l. ἐπίχετε

*Copie de diplôme : Arruntius Agrippinus aux curateurs des praesidia de la route Mysormitique [bonjour]. [Suit le contenu du diplôme, qui se termine par les mots suivants :] Quand vous aurez lu ma présente lettre, envoyez-la vite de praesidium en praesidium jusqu'à Myos Hormos et si vous observez quelque chose de plus précis, pensez à me le faire savoir immédiatement. Je souhaite que vous vous portiez bien.*

Ainsi la lettre d'Arruntius Agrippinus, enregistrée dans cette copie comme *diplōma*, est appelée *epistolē* par son rédacteur !

## 2. LE SUPPORT

Les lettres étaient écrites sur deux supports : le papyrus et les ostraca. À l'exception de quelques minuscules fragments de papyrus inexploitable<sup>217</sup>, les dépotoirs fouillés n'ont livré que des ostraca. L'absence presque totale de correspondance militaire originale, mise en liaison avec la disparition des documents sur papyrus, incite à penser que celle-ci utilisait principalement le papyrus comme support. Outre le confort d'écriture et de lecture qu'elle présente par rapport au tesson de céramique, la feuille de papyrus offre l'avantage de pouvoir être enroulée et scellée : le transport en est plus aisé et la confidentialité, non négligeable en milieu militaire, en est sauvée. Nos éphémérides, qui signalent jour après jour l'arrivée de la correspondance officielle, font la différence entre les lettres (ἐπιτολαί), les lettres scellées (ἐπιτολαὶ ἐσφραγισμένοι)<sup>218</sup> et même, une

<sup>216</sup> Cf. H. CUVIGNY, *supra*, p. 322, n. 76.

<sup>217</sup> M644.

<sup>218</sup> *O.Krok.* 1, 39, 40, 90. Les lettres sont parfois accompagnées d'*acta* (ἄκτα, « éphémérides »), eux aussi scellés

(*O.Krok.* 1).— Les lettres scellées sont très fréquemment évoquées dans la documentation papyrologique.

seule fois, les lettres liées (ἐπιτολαὶ δεδεμένα<sup>219</sup>). Cette dernière expression, dans laquelle δεδεμένα est peut-être synonyme de συνδεδεμένα, pourrait désigner des lettres « liées ensemble », pratique bien attestée dans le cas de documents ayant même destination<sup>220</sup>. La différence entre les lettres scellées et non scellées est plus aisée à comprendre : le sceau garantit normalement que la lettre ne sera lue que par son destinataire, précaution inutile pour les lettres-circulaires qui étaient lues et recopiées avant d'être transmises au fortin suivant.

On aurait tort de penser que le papyrus était réservé exclusivement à la correspondance militaire et l'ostracon à la correspondance privée. Les curateurs s'échangeaient des lettres sur ostracon dans l'exercice de leurs fonctions<sup>221</sup> tandis que les soldats ou les civils pouvaient écrire leurs lettres personnelles sur papyrus. Ainsi, Serapias signale à Serenus qu'elle lui a envoyé une lettre scellée, donc nécessairement sur papyrus (ἔπενψά σοι ἐπιτολὴν ἐ[σφρα]γισμένην<sup>222</sup>). L'auteur de *O.Faw.* 15 demande à son correspondant d'aller lui acheter pour 8 oboles de « papyrus à lettre » (χ[άρ]την ἐπιτολ[ικόν]). Ailleurs on s'excuse de ne pas écrire sur papyrus : [ἀπορή]σαντος<sup>223</sup> χάρτου, ἀνάγκην [ἔχ]ω δι' ὀστράκου ἀπάσασθαι, « par manque de papyrus, je me vois dans l'obligation de te saluer par ostracon<sup>224</sup> » ; συνγνώσει, ἄδελφε, ὅτι εἰς ὀστράκον σοι ἔγραψα · οὐχ εὐρίσκω γὰρ χαρτάρην, « pardonne-moi, frère, de t'écrire sur ostracon, mais je ne trouve pas de papyrus<sup>225</sup> » ; le dernier exemple est mutilé, mais il oppose encore l'ostracon et le papyrus et l'expression de défense au début doit avoir pour but de prévenir les reproches que son correspondant pourrait lui faire d'employer un vulgaire ostracon : μὴ ὀργι[σθῆς - - -] ὀστράκω[- - -] χάρτην [ <sup>226</sup>. Ces exemples montrent bien, s'il en était besoin, que l'ostracon, dont le texte s'offre à la curiosité de tous les intermédiaires, était ressenti comme un support grossier, qu'il était utilisé faute de mieux et que, dans certaines circonstances, les convenances imposaient l'usage du papyrus, même dans l'échange privé. Ils montrent aussi que ce dernier support n'était pas toujours disponible<sup>227</sup> et, par conséquent, des raisons économiques, et pas seulement les conditions climatiques impropres à la conservation du papyrus, expliquent que l'ostracon ait été le support majoritaire dans ces milieux<sup>228</sup>.

<sup>219</sup> *O.Krok.* 40: ἐπιτολὰς β̄ δεδεμ[έναι].

<sup>220</sup> OLSSON 1925, p. 17. Cf. *P.Oxy.* XX 2273, 33 (III<sup>e</sup> s.): τὰ συνδεδεμένα γράμματ[α]; *P.Ryl.* IV 604, 28-30 (III<sup>e</sup> s.): τὸ συνδεδεμένον ἐπιτόλιον ἐσφραγισμένον; *SPP* XX 24, 3-4 (II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s.): τὸ συνδεδεμένον ἐπιτολίδιον. O. MONTEVECCHI, *La papirologia*, 2<sup>e</sup> éd., Milan, 1988, tav. 3, donne la photographie de deux lettres ainsi liées par une ficelle de papyrus (*P.Med.* inv. 200, II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. sur lequel on consultera désormais C. BALCONI, « *P.Med.* inv. 200: due lettere mai recapitate? », *Akten des 21. Papyrologenkongresses* I, Berlin, 1997, p. 43-48).

<sup>221</sup> Par exemple *O.Krok.* 71, 74, 75. Cf. aussi *O.Claud.* II 357-387, « Correspondance militaire » et *supra*, p. 266.

<sup>222</sup> K421.

<sup>223</sup> On pourrait restituer tout aussi bien [σπανί]σαντος ou, peut-être un peu trop long, [ύστηρή]σαντος.

<sup>224</sup> M1027.

<sup>225</sup> M761.

<sup>226</sup> M1392.

<sup>227</sup> Est-ce un hasard si les allusions à un manque de papyrus se trouvent toutes dans les *O.Max.*? Pourtant M1027 appartient à des couches trajano-hadrianiques (état B1d), contemporaines des *O.Krok.*

<sup>228</sup> Je signale, bien qu'il n'ait pas été employé pour la correspondance, qu'un autre support, assez inattendu, est attesté au Maximianon: le schiste (M882), qui avait l'avantage de se trouver en abondance autour du fortin. Nous avons aussi un coquillage inscrit (M754), mais il entre dans la catégorie des *dipinti*. Sur cette question, voir aussi, *supra* p. 265-267, « Une culture de l'ostracon? ».

Les ostraca sont de tailles et de formes variables. L'utilisateur emploie le plus souvent les morceaux d'une céramique usagée, qu'il peut recasser jusqu'à obtention de la taille voulue. On voit parfois sur les bords du tesson des marques de retaillage, qui indiquent que le scripteur ne se contentait pas d'une forme aléatoire, mais avait ses exigences concernant le format de son matériau<sup>229</sup>. La correspondance militaire était archivée sur des ostraca<sup>230</sup>, voire à Krokodilô sur des amphores complètes ou de grands fragments<sup>231</sup>.

La céramique la plus couramment utilisée sous forme d'ostraca est l'amphore bitronconique AE3, de loin la plus commune<sup>232</sup>. On trouve néanmoins assez souvent, surtout à Krokodilô, des ostraca taillés dans de la vaisselle, principalement une céramique à pâte calcaire claire et engobe crème (groupe B) ou beaucoup plus rarement une céramique à pâte beige rosé ou orange et engobe rouge fabriquée à Assouan (groupe A)<sup>233</sup>.

	Krokodilô <sup>234</sup>	Maximianon
amphore AE3	371 (75,7%)	692 (92,6%)
vaisselle (groupes A et B)	108 lettres + 11 ? <sup>235</sup> (24,3%)	53 lettres + 2 ? (7,4%)

Le fait que les parois intérieures de ces vaisselles n'étaient pas poissées permettait l'utilisation opisthographe de l'ostracon contrairement aux amphores vinaires<sup>236</sup>. L'emploi de cette céramique pouvait aussi dépendre des habitudes du scripteur : ainsi Philoklès semblait particulièrement apprécier ce support, qu'il emploie dans presque la moitié des lettres écrites de sa main, contrairement aux deux épistoliers les plus représentés dans notre documentation, Apollôs et Ischyras. C'est aussi celui des trois qui a le plus tendance à utiliser la face concave de l'ostracon, comme on va le voir.

	groupes A-B	amphores AE3
Philoklès	9 + 2 ? (44%)	14 (56%)
Apollôs	6 (15%)	34 (85%)
Ischyras	10 + 2 ? (21%)	43 (78%)

<sup>229</sup> Fait bien attesté au Mons Claudianus : cf. *O. Claud.* II 279-280, p. 113, deux ostraca taillés de façon contiguë dans la même amphore.

<sup>230</sup> Cf. le dossier «Capito».

<sup>231</sup> Cf. le dossier «Ehip», *O. Krok.* 47 et surtout 87 (l'« amphore des barbares»). Il est à noter que ce type d'archivage sur amphore entière n'est pas attesté à Maximianon (cf. H. CUVIGNY, *supra*, p. 267).

<sup>232</sup> Cf., en attendant la publication de la céramique, BRUN 1994, p. 20-23 et ici, *infra*, p. 508.

<sup>233</sup> BRUN 1994, p. 14-15.

<sup>234</sup> Cf. *infra*, p. 479, n. 278.

<sup>235</sup> Les chiffres suivis d'un point d'interrogation recouvrent des ostraca opisthographes dont notre inventaire ne signale pas expressément la nature céramologique du support. Il est néanmoins très probable qu'il s'agisse des groupes A-B.

<sup>236</sup> Nous n'avons qu'un seul cas d'opisthographe sur tesson d'AE3 poissé : l'auteur, par manque de place sur la partie convexe, n'a pu faire autrement que de finir sur la paroi concave, malgré la poix, tout à fait impropre à l'écriture.



Le positionnement du texte sur la surface de l'ostracon présente quelques variations dues non seulement à la forme de l'ostracon et à la longueur du message, mais aussi aux habitudes du scripteur. Le texte est normalement écrit sur la face convexe du tesson. Une seule fois, c'est le côté concave qui a seul été utilisé<sup>237</sup>. Il arrive assez fréquemment que le scripteur soit piégé par le manque de place et doive interrompre la fin de sa lettre. Par exemple, en M980, qui se termine ainsi :

10                    (...) πέμψις  
                          μοι εἰμιμάτιν φοινι-  
                          κίων καρηωτῶν ερρω  
                          ἄσπασαι πα

Il n'a pas eu assez de place pour les salutations, qu'il interrompt brutalement. Quant au salut final, il est écrit, abrégé, à la fin de l'avant-dernière ligne, où il y avait encore un peu d'espace. Bien souvent, il manque dans nos ostraca et cette lacune ne doit pas être interprétée comme une entorse à la diplomatie de la lettre ni même comme une tendance épistolographique, mais comme résultant tout simplement des contraintes matérielles du support. Il ne faut donc jamais perdre de vue que le support conditionne le contenu textuel. Le scripteur peut parfois contourner le manque de place en finissant soit verticalement dans la marge de gauche, soit horizontalement dans la marge supérieure, soit sur la face concave quand elle n'est pas enduite de poix. Certains scripteurs ont plus fréquemment que d'autres recours à cette dernière solution, qui dénote souvent une intention ou une habitude, d'autant plus que le choix de la céramique présuppose l'éventualité d'une telle « mise en page ». C'est le cas de Philoklès, notre plus grand rédacteur de lettres opisthographes, contrairement à Ischyra et surtout Apollôs :

	<i>lettres opisthographes</i>	<i>lettres non opisthographes</i>
Philoklès	10 (40%)	15 (60%)
Apollôs	1 (2,5%)	39 (97,5%)
Ischyra	5 (9%)	50 (91%)

Les ostraca sont normalement écrits à l'encre. Rares sont les exceptions : un ostracon est écrit au charbon de bois<sup>238</sup> ; un autre entièrement incisé<sup>239</sup> ; dans un troisième, une signature latine a été ajoutée en caractères incisés à une lettre en grec écrite à l'encre<sup>240</sup>. Cette anomalie, en tout cas pour les deux premiers cas, est vraisemblablement explicable par un manque d'encre.

<sup>237</sup> M218.

<sup>238</sup> M1509.

<sup>239</sup> M551.

<sup>240</sup> M1274. Cf. *supra*, p. 440.

## 3. LE TRANSPORT DES LETTRES

Les lettres trouvées dans les dépotoirs de Krokodilô et de Maximianon sont des lettres reçues à l'exception des brouillons<sup>241</sup>, des lettres inachevées<sup>242</sup> et peut-être des copies pour archivage (au sens large)<sup>243</sup>. Elles ont donc voyagé. Or ce voyage était rendu difficile par l'absence de service postal. À l'exception de la correspondance militaire, qui avait ses propres réseaux, les lettres personnelles étaient acheminées à titre privé par diverses personnes, militaires ou transporteurs de biens, ce qui ne pouvait qu'ajouter de l'incertitude aux difficultés de déplacements propres aux zones désertiques. Le transport des lettres posait donc un problème, qui intéresse très directement leur contenu et leur formulaire. Nombreuses sont celles qui l'évoquent et qui en font même leur principal objet.

Le transport des lettres était normalement lié au transport des marchandises<sup>244</sup>, et ce à double titre : c'est souvent avec les marchandises que circulent les lettres, le transporteur faisant office de facteur ; ensuite les lettres accompagnent des envois de marchandises. La lettre joue en effet très souvent le rôle d'un bordereau de livraison : elle précise de qui vient la marchandise, à qui elle a été remise pour le transport (information utile en cas de problème), enfin ce que l'expéditeur espère en échange. Cela explique l'emploi fréquent de formules du type « reçois ceci de celui qui t'apporte la lettre (ou plus souvent : de X) » ou, en sens inverse, « donne cela à celui qui t'apporte la lettre (ou plus souvent : à X) ». Deux exemples de lettres qui n'ont d'autre fonction que de notifier ou susciter un envoi de marchandise :

## QAB119

pièce 8

13,5 × 12,5 cm

2<sup>de</sup> moitié du II<sup>e</sup> s. ou déb. III<sup>e</sup>

Δέκμο κεντοίριον  
 ἀπὸ [Ἡ]ρακλιανοῦ χαίριν.  
 κόμ[ι]σαι παρὰ τοῦ φέρ-  
 οντός σου τὸ ὄστρα-  
 5 κον δέσμαα δύω  
 καυλίον. ἄσπασ[αι]  
 Λογῖνον πολλά  
 ἀσπάζετέ εἰ Κομίν[ις].  
 ἔρωσσω.

<sup>241</sup> Cf. *supra*, p. 463. Ils ne sont pas toujours faciles à repérer sauf quand le proscynème mentionne la divinité du camp où est affecté l'auteur de la lettre ou quand ce dernier est par ailleurs connu par d'autres lettres dont il est le destinataire. On a une trentaine de lettres avec proscynème à Sarapis, trouvées à Maximianon : elles n'ont donc jamais été envoyées. La divinité tutélaire de Krokodilô n'est pas connue.

<sup>242</sup> M239 ?, 428, 432, 442, 499, 583, 848, 1063, 1368 (latin), 1522, K288.

<sup>243</sup> Celles-ci sont très difficiles à détecter et ne se distinguent pas toujours des brouillons, sauf dans le cas des registres de correspondance militaire qui sont évidemment des copies.

<sup>244</sup> Cf. A. BÜLOW-JACOBSEN, *supra*, p. 414-418.

1 l. Δεκίμω, κεντυρίωνι || 2 l. Ἡρακλειανοῦ χαίρειν || 4 l. coi || 6 l. καυλίων || 7 l. Λογγίνον || 8 ajouté après coup, l. ἀσπάζεται || 9 l. ἔρρωο.

À *Decimus de la part d'Hèrakleianos, bonjour. Prends livraison auprès de celui qui t'apporte l'ostracon de deux bottes de choux. Salue bien Longinus. Cominius te salue. Porte-toi bien.*

M1066

B4c - US 109

10 × 10 cm

II<sup>e</sup> s. 245

Ἀπ[ολ]ινάρις Εἰσι-  
δώρω χαίρε[ι]ν. κά-  
λῶς πο[ι]ήσεις, ἀδελ-  
φε, δοῦς τὰ ἐλάδια  
5 τῷ διδόντι σοι τὸ  
ὄστρακον καὶ  
τῷ Ὠρίωνος. βλέπε  
Δανάτω μὴ δοῖς. ἴαν  
δὲ εὐρύης  
10 ἀσφαλῆν,  
δός.

1-2 l. Ἴσιδώρω || 5 l. τῷ || 7 l. τῷ Ὠρίωνι ? || 8 l. Δανάτω, ἐάν || 10 l. ἀσφαλῆ

*Apollinaris à Isidōros, bonjour. Merci, frère, de bien vouloir donner les mesures d'huile à celui qui te donne l'ostracon et à Horiōn* <sup>246</sup>. *Veille à ne pas les donner à Donatus. Si tu trouves quelqu'un de sûr, donne-les-lui.*

La fin de cette lettre montre bien les difficultés à trouver un homme de confiance et ce que le transport des marchandises, comme des lettres, lié à la bonne volonté et à l'honnêteté, pouvait avoir d'aléatoire.

L'auteur d'une lettre se heurte à trois difficultés majeures : comment faire partir sa lettre, comment la faire parvenir et comment savoir si elle est arrivée. Cette triple interrogation traverse une bonne partie de la correspondance et l'alimente.

La première difficulté consiste à trouver un moyen de transport, c'est-à-dire quelqu'un pour acheminer la lettre. Ainsi Phibas de s'exclamer : ἔγραψές μοι ὅτι πέμψεν τὴν ἐπιτο[λή]ν' Ἐρηίου (l. Ἐρήνω) καὶ οὐ(κ) ἔχο δι[ὰ τί]νος πέμψω οὐδὲ [οἶδα] ποῦ μένει πάντος (l. πάντως), « tu m'as écrit d'envoyer la lettre à (ou : de ?) Serenus, mais je n'ai personne par qui l'envoyer et je ne sais absolument pas où il réside !<sup>247</sup> » La quête du

<sup>245</sup> Même dossier que M717 publié plus haut, p. 454.

<sup>247</sup> QAB142.

<sup>246</sup> On pourrait comprendre, en lisant τὸ Ὠρίωνος (sc. ἐλάδιον) :

« ainsi que la mesure d'huile d'Horiōn. »

« facteur » est telle qu'il arrive qu'on soit obligé de demander à son correspondant s'il connaît quelqu'un pour acheminer une lettre à tel endroit comme dans *O.Faw.* 33, très mutilé <sup>248</sup>, ou bien qu'on lui signale si une opportunité se présente : εἰ θέλης, γράψον ἐπιτόλιον (ε)ἰς Κόπτον, ἐπεὶ ὧδε ὁ πορευόμενος, « si tu veux, tu peux écrire une lettre à Koptos, car il y a ici quelqu'un qui s'y rend <sup>249</sup> » ; ἐὰν θέλης ἐπιτ(ο)λ(ήν) εἰς Κόπτον πέμψαι, Μαργαρίς ὑπάγει, « si tu veux envoyer une lettre à Koptos, Margaris y va <sup>250</sup> ».

Trouver quelqu'un ne suffit pas : il faut qu'on puisse lui faire confiance. C'est pourquoi Procla insiste bien auprès de Domitius : πέμψαι μοι τὸ γράμμα διὰ πιττοῦ ἀνθρώπου, « envoie-moi la lettre par un homme fiable <sup>251</sup> ». Et on vient de voir avec M1066 qu'ils ne l'étaient pas tous. Ils peuvent être curieux et lire le courrier <sup>252</sup> ; ils peuvent tout simplement faire de la rétention de lettres, comme en M1029 : ] ἐπιτολ[- - -] ἀπαίτησον αὐτὸν [- - -] καὶ πέμψον μοι · ἐὰν δέ σοι ἀγτιεῖπη τοῦ μὴ δοῦναί σοι τὰ [ἐμὰ ἐ]πιτόλια, γράψον μοι [ἴνα] καταβῶ, « les lettres [...] réclame-lui [...] et envoie-[-...]-moi. S'il te répond qu'il ne veut pas te donner mes lettres, écris-moi pour que je vienne <sup>253</sup> ».

Arriver à faire partir une lettre n'est pas toujours suffisant : les liaisons sont difficiles entre des forteresses éloignées ou les extrémités de la route et il est fréquent que l'acheminement doive se faire en plusieurs fois. La multiplication des intermédiaires ajoute à la lenteur et à l'incertitude. On se propose alors comme relais et se crée ainsi, avec le jeu des relations et des amitiés, un réseau complexe qu'empruntent les lettres (et les marchandises) pour parvenir à bon port. Ainsi Aphrodisios écrit à Aponius : ἐὰν γράφης ἐπιτολ(ήν) εἰς πόλιν, γράψον τῇ ἀδελφῇ σου ἵνα μεταδοῖ τῇ ἀδ(α)ελφῇ μου ἵνα ἐπιτολήν μοι πέμψη, « si tu écris une lettre pour la ville, écris à ta sœur afin qu'elle la transmette à la mienne afin qu'elle me l'envoie <sup>254</sup> ». On a vu plus haut que le destinataire d'*O.Faw.* 33 et de M680 se proposait de jouer ce rôle de relais entre l'expéditeur et le destinataire situé à Koptos. M839 offre un bon exemple d'une telle situation. On trouvera le texte grec au chapitre « Traffic », p. 414 ; j'en redonne la traduction pour mémoire :

« Longinas à Dioskoros fils d'Isidôros, son frère, un très grand salut. J'ai pris livraison auprès du chamelier d'une lettre et d'un panier de raisins et je te les ai transmis par l'intermédiaire de Petechnoubis le cavalier. Réponds-moi si tu les as reçus et (fais-moi parvenir) une lettre afin que nous l'envoyions à Koptos. Je souhaite que tu te portes bien. Le 20 Mesorè.

« À remettre à Maximianon. »

Longinas a donc servi de relais dans l'acheminement d'une lettre et d'un paquet partis de Koptos et destinés à Dioskoros résidant à Maximianon. Le chamelier n'allait pas plus loin que le fortin où se trouve Longinas et il a fallu trouver quelqu'un d'autre pour le reste du parcours, Petechnoubis. Cet envoi appelle une réponse, que Longinas se propose là encore de transmettre. Cette situation complexe est soulignée par deux éléments de la diplomatie :

<sup>248</sup> Γράψον μοι ἀνα(γ)κ[αίως ? - - -] ἐν τίς εἰς Κόπτον [- - -] <sup>250</sup> M680.

]ν διὰ σοῦ ἵνα ἐπι[τολήν - - -] αὐτῷ δῶ (les restitutions <sup>251</sup> K647.

et l'accent de τίς sont de moi), « écris-moi de toute urgence (?) pour me dire qui [va] à Koptos [en passant] par <sup>252</sup> Sauf dans le cas de lettres sur papyrus scellées (cf. *supra*, p. 470).

toi afin que je lui donne une lettre. » <sup>253</sup> K1029.

<sup>249</sup> *O.Faw.* 10 (trad. de l'édition).

<sup>254</sup> M124.

la date (l. 11-12) et l'adresse d'expédition (l. 12-13). Rares dans nos lettres comme on le verra <sup>255</sup>, elles ont pour fonction de prévenir une erreur de livraison (dans le cas d'un transport couvrant plusieurs fortins à la suite) et la confusion provoquée par la variation de durée que peut connaître l'acheminement des lettres.

Du fait de toutes ces difficultés, l'auteur d'une lettre ne sait jamais si elle est bien arrivée. Cette situation induit toute une série de formules d'une extrême fréquence : en cas de non réponse, on indique à son correspondant qu'on a déjà écrit une lettre et par qui on l'a envoyée : ἔγραψά σοι διὰ Διονυσίου ἐπιτολὴν ἀπαζόμενος σε καὶ οὐκ ἀντέγραψέ μοι, « je t'ai envoyé <sup>256</sup> une lettre par l'intermédiaire de Dionysios pour te saluer et tu ne m'as pas répondu <sup>257</sup> » ; ἔπε[μ]ψά σοι δὲ ἐπιτολὴν διὰ τοῦ παιδαρίου τοῦ κουράτορο[ς] Ἀντωνᾶτος τῶν ἀμαξῶν, « je t'ai envoyé une lettre par l'intermédiaire du serviteur du curateur des chars, Antōnas <sup>258</sup> » ; etc. Dans ces conditions, l'accusé de réception s'avère nécessaire et il fait partie des formules les plus courantes de la correspondance privée. Tantôt on demande un accusé de réception : δήλωσόν μοι ὅταν λάβῃς, « fais-moi savoir quand tu reçois (mon envoi) <sup>259</sup> » ; tantôt on l'envoie – début de lettre très fréquent – : ἐκομίσάμην σοι [ἐπι]τολὴν παρὰ Φιλόμηλος ἐν ἧ μοι γράφεις κτλ., « j'ai bien reçu ta lettre des mains de Philomèlos dans laquelle tu m'écris que... <sup>260</sup> ». En cas de non-envoi de l'accusé de réception, on le fait remarquer : ἐπιτολὴν οὐκ ἀντέγραψά μοι ἢ "ἔλαβα" ἢ "οὐκ ἔλαβα", « (je t'ai envoyé... et) tu ne m'as pas écrit de lettre de réponse, soit 'j'ai reçu', soit 'je n'ai pas reçu' <sup>261</sup> » ; parfois même on menace : εἰ ἐκομίσου αὐτά, γράψον μου (l. μοι), ἢ (l. εἰ) δὲ μή, σε (l. σοι) οὐκέτι πέμπο, « si tu les as reçus, écris-moi, sinon je ne t'envoie plus rien <sup>262</sup> ».

L'épistolier peut employer divers procédés formels pour pallier certaines de ces difficultés. Étant donné qu'il n'est pas toujours aisé de s'y retrouver dans la chronologie relative des échanges de lettres, on les numérote <sup>263</sup> : ἰδοῦ, πρώτη ἐπιτολὴ {ν} ἀνέβη {ν} ἀφ' ὅτε ἀπῆλθε, « voilà que la première lettre est arrivée depuis ton départ <sup>264</sup> » ; ἐπιτολὴν δευτέραν [γρά]ψον, « écris-moi une seconde lettre <sup>265</sup> » ; ἔγραψά σοι τρίτον λέγων ὅτι κτλ., « je t'ai écrit une troisième fois pour te dire que... <sup>266</sup> » ; ἔγραψά σοι ἄλλὰς τρεῖς ἐπιτολάς, « je t'ai écrit trois autres lettres <sup>267</sup> » ; ταύτην σοι (l. σοι) τὴν ἐπιτολὴν πέμπτην γράφω, « ceci est la cinquième lettre que je t'écris <sup>268</sup> ». On peut aussi mettre une date. Une telle précision est rare, mais il se peut qu'elle soit motivée par un désir de rendre plus claire la chronologie de l'échange de lettres, ce qui peut être une façon de faire sentir son impatience en cas de non réponse <sup>269</sup>.

<sup>255</sup> Cf. *infra*, p. 488-489.

<sup>256</sup> On voit bien avec cet exemple le sens que prend le verbe γράφω, non seulement « écrire », mais aussi « envoyer ce qu'on a écrit » : le problème de transport était ressenti comme inhérent à l'acte épistolaire.

<sup>257</sup> M753.

<sup>258</sup> K66.

<sup>259</sup> QAB152.

<sup>260</sup> K48.

<sup>261</sup> M155. On retrouve exactement la même formule en *O. Claud.* II 226, 14-16 : οὐκ ἔγραψέ μου (l. μοι) τὸ ἀντίγραφον ὅτι "ἔλαβα" ἢ "οὐκ ἔλαβα".

<sup>262</sup> M1040.

<sup>263</sup> KOSKENNIEMI 1956, p. 65 ; TIBILETTI 1979, p. 77.

<sup>264</sup> M232.

<sup>265</sup> M369.

<sup>266</sup> K517.

<sup>267</sup> K183.

<sup>268</sup> K55.

<sup>269</sup> Ainsi K517 : Domitius semble se plaindre de ne pas avoir reçu de réponse à sa troisième lettre.

Enfin, autre précision, elle aussi peu fréquente, la mention du lieu où la lettre doit être remise. On en a vu un exemple plus haut, à la fin de M839<sup>270</sup>. L'adresse d'expédition (*inscriptio*), qui n'a jamais été de règle dans l'épistolographie de langue grecque<sup>271</sup>, pouvait dans ce contexte avoir quelque utilité. Elle peut éviter toute erreur de distribution quand le transporteur a plusieurs lettres à remettre dans des fortins différents. Il se pourrait aussi que la formule de proscynème<sup>272</sup> joue le rôle d'une adresse de l'expéditeur, information qui peut, dans certains cas, avoir son intérêt: en lisant le nom de la divinité, le destinataire identifie le lieu d'expédition, ce qui permet, par exemple, de neutraliser les problèmes d'homonymie découlant d'une onomastique généralement banale.

Ces conditions on ne peut plus aléatoires ont induit aussi deux types de lettres: la lettre à correspondants multiples et la double lettre, qui vont toutes deux dans le sens d'une économie, donc d'une simplification des problèmes liés au transport. Quand plusieurs soldats d'un même *praesidium* veulent écrire à un camarade, ils peuvent se grouper, ce qui fera une seule lettre à envoyer<sup>273</sup>, motivation qui vient s'ajouter à des considérations d'analphabétisme déjà évoquées<sup>274</sup>. Se créent ainsi des réseaux de correspondants groupés. Un des meilleurs exemples nous est fourni par K812 et *O.Faw.* 17, dont la prosopographie se recoupe: le premier est une lettre de Germanus Priscus et de Iulius Apollinaris à Marcus et Apollinaris tandis que le second est une lettre de Marcus et Apollinaris à Germanus et Apollinaris.

Le second type de lettre économique au plan du transport est la double lettre. Nous en avons sept. Certaines, on l'a vu, s'expliquent par l'analphabétisme du second expéditeur<sup>275</sup>. Les autres ont leur adresse malheureusement lacunaire: le nom du ou des expéditeurs a toujours disparu; le nom des destinataires, quand il est conservé, n'est pas le même dans les deux lettres qui se suivent sur l'ostracon<sup>276</sup>. Il se pourrait donc que le même expéditeur ait écrit sur un seul tesson deux lettres destinées à des personnes habitant ensemble (membres de la même famille ou soldats du même *praesidium*)<sup>277</sup>.

Les conditions matérielles du transport marquent donc considérablement la forme et le formulaire de la lettre. Il n'était pas inutile de le souligner avant d'aborder l'étude de sa diplomatique et de sa thématique.

<sup>270</sup> Voir aussi M863, 1310.

<sup>271</sup> Cf. ZIEMANN 1911, p. 282-283 et *infra*, p. 488.

<sup>272</sup> Cf. *infra*, p. 483 et A. BÜLOW-JACOBSEN, *supra*, p. 52 sq.

<sup>273</sup> Par exemple, M172, 214, 696.

<sup>274</sup> Cf. *supra*, p. 462.

<sup>275</sup> M124, K202. Cf. *supra*, p. 462.

<sup>276</sup> M536: (1) X à X, (2) Philoklès à Harpokratiaïnè; M1048: (1) X à Kronous, (2) X à son frère X et Pael[- -]; K57:

(1) X à X, (2) [- -]juros à Romanus; K626: (1) X à X, (2) Ischyras à Kapparis; K810: (1) X à Thermouthas, (2) X à X sa sœur.

<sup>277</sup> Cf. OLSSON 1925, p. 16-17, et, comme exemples, *PSI* V 488, *P.Grenf.* I 53, *P.Mich.* VIII 508, *P.Mich.* inv. 280 (= *ZPE* 21, 1976, p. 175 sq.), *P.Wisc.* II 84, *P.Tebt.* II 416.

#### 4. DIPLOMATIQUE ET FORMULAIRE

##### A. LETTRES PRIVÉES <sup>278</sup>

##### a. *L'adresse (praescriptum, πρόγραμμα)*

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
ὁ δεῖνα τῶ δεῖνι χαίρειν	113 (58,3%)	132 (42,7%)
ὁ δεῖνα τῶ δεῖνι πλεῖστα χαίρειν	68 (35,1%)	128 (41,4%)
ὁ δεῖνα τῶ δεῖνι πολλὰ χαίρειν	8 (4,1%)	44 (14,3%)
ὁ δεῖνα τῶ δεῖνι	3 (1,5%)	3 (1%)
absence	2 (1%)	2 (0,6%)

S'il faut interpréter chronologiquement les différences entre les deux corpora, on remarquera une tendance à sous-tendre de plus en plus la formule ὁ δεῖνα τῶ δεῖνι par un adjectif à sens adverbial, *πολλά* et surtout *πλεῖστα*, surenchérissement probablement à mettre sur le compte d'une usure sémantique.

Les omissions du *χαίρειν* <sup>279</sup> sont trop marginales pour être significatives, d'autant qu'elles se localisent dans des documents en marge du genre épistolaire <sup>280</sup>, des brouillons <sup>281</sup>, des lettres écrites par des semi-lettrés <sup>282</sup> ou en tout cas des scripteurs ne respectant pas le formulaire épistolaire <sup>283</sup>. Il semble donc que cette omission soit le fait d'une négligence, d'une incapacité ou du recours à une forme para-épistolaire et ne soit nullement motivée par une intention ou un effet de style <sup>284</sup>.

Marginale aussi est l'absence totale d'adresse. À une exception près <sup>285</sup>, elle s'observe dans des missives très courtes, des billets <sup>286</sup>, ou bien dans ce qui semble être un brouillon <sup>287</sup> : elle s'explique donc par le principe d'économie auquel devaient s'ajouter parfois des conditions de livraison qui rendaient cet en-tête superflu <sup>288</sup>.

<sup>278</sup> J'ai éliminé des chiffres et des pourcentages les exemples incertains ainsi que les quelques lettres trouvées ailleurs qu'à Krokodilô et Maximianon (à savoir 1 lettre d'al-Hamrâ', 5 de Bi'r al-Sayyâla et 24 de Qusûr al-Banât) pour ne pas fausser les comparaisons que j'ai tenté de faire entre les deux corpora. Par ailleurs, mon lecteur ne perdra pas de vue que les chiffres que je vais avancer se fondent sur l'étude d'une documentation qui n'est pas encore éditée, ce qui excuse des approximations, voire des lacunes dans les relevés (certains raccords ne manqueront pas d'être faits dans l'avenir entre deux pièces inventoriées pour l'instant sous deux numéros différents; certaines restitutions seront affinées ou revues dans l'édition définitive; etc.). Le nombre de documents est cependant suffisamment élevé pour neutraliser les erreurs et omissions que j'aurais pu commettre, et mes chiffres, à défaut d'être d'une exactitude mathématique, offrent un ordre de grandeur, je l'espère, correct.

<sup>279</sup> K13, 290, 318; M51, 156, 848.

<sup>280</sup> K156: il s'agit en fait d'un compte, introduit par l'adresse suivante, écrite par une autre main: Ο(ὐ)άλες πᾶσιν τοῖς πέντε.

<sup>281</sup> M848 (lettre inachevée).

<sup>282</sup> K290, 318.

<sup>283</sup> En K 13 (?), 290, 318, M156, le salut final est, lui aussi, omis.

<sup>284</sup> ZIEMANN 1911, p. 284-285, relève les mêmes causes pour les rares cas d'omission qu'il répertorie. Cf. aussi *P.Abinn.*, p. 23.

<sup>285</sup> K250.

<sup>286</sup> K93; M1376.

<sup>287</sup> M96.

<sup>288</sup> ZIEMANN 1911, p. 285.

N'est pas compris dans le tableau un ensemble de lettres de Qusûr al-Banât qui présentent quelques particularités diplomatiques. Il s'agit des micro-archives du centurion Decimus. L'adresse de ces lettres, bien que privées, a subi l'inversion hiérarchique<sup>289</sup>, qui s'observe normalement dans la correspondance à caractère militaire<sup>290</sup>. Plus étonnant, le nom de l'expéditeur est introduit par la préposition ἀπό au lieu de παρά<sup>291</sup>. Ces adresses s'organisent selon deux schémas: τῷ δεῖνι ἀπὸ τοῦ δεῖνός χαίρειν<sup>292</sup> ou τῷ δεῖνι χαίρειν ἀπὸ τοῦ δεῖνός<sup>293</sup>. Si l'on normalise la préposition, on obtient deux formulaires hybrides: le premier combine τῷ δεῖνι παρά τοῦ δεῖνός<sup>294</sup> et ὁ δεῖνός τῷ δεῖνι χαίρειν et, s'il est fréquent au Bas-Empire dans les débuts de contrat, il n'en reste pas moins rare dans la documentation d'époque antérieure<sup>295</sup>; le second fusionne τῷ δεῖνι παρά τοῦ δεῖνός et τῷ δεῖνι χαίρειν ὁ δεῖνός et n'est que très sporadiquement attesté<sup>296</sup>. Leur emploi dans une lettre privée résulte en tout cas d'une contamination de la diplomatie des pétitions, plus largement des documents de forme hypomnématique<sup>297</sup>, à moins qu'il ne faille y voir une confusion entre le formulaire du *praescriptum* et de celui de l'*inscriptio* (où le nom de l'expéditeur suit la préposition παρά, parfois remplacée par ἀπό<sup>298</sup>). Je mettrais volontiers ces anomalies sur le compte de la latinité des scribes, que trahit l'écriture aux allures très latines de QAB140 (cf. fig. 231) et dont l'emploi d'ἀπό était déjà un indice.

Le nom du destinataire est très souvent déterminé soit par un adjectif, soit par un substantif (très rarement les deux à la fois), dont l'emploi est conditionné par les tendances de l'épistolographie en même temps que par les liens qui unissent les correspondants.

épithète	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
φιλιτάτω (pas de féminin) <sup>299</sup>	8 (40%)	22 (34,4%)
τιμιωτάτω/τιμιωτάτη <sup>300</sup>	12 (60%)	39 (61%)
γλυκντάτω (pas de féminin) <sup>301</sup>	0	2 (3,1%)
ιδίω (pas de féminin) <sup>302</sup>	0	1 (1,5%)

<sup>289</sup> QAB119, 128, 129, 140, 141, 146, 147, 150, 151, écrits par au moins trois mains différentes.

<sup>290</sup> Cf. *infra*, p. 491.

<sup>291</sup> Cette substitution s'observe très sporadiquement dans l'*inscriptio* épistolaire (cf. ZIEMANN 1911, p. 280): par exemple, *BGU* II 530 (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), *P.Fay.* 110, 111, 115 (de 94 à 101 apr. J.-C.), *BGU* II 601 (II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), *P.Sarap.* 80 (= *P.Amh.* II 131, II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), *BGU* IV 1081 (II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s.). Le rapprochement de notre série avec les *P.Fay.* 110, 111, 115, lettres de Lucius Bellienus Gemellus, très certainement latinophone eu égard au très mauvais niveau de son grec combiné à son statut de vétéran, m'inciterait à mettre cette confusion entre ἀπό et παρά sur le compte de la latinité des scribes, particulièrement visible dans l'influence de l'écriture latine sur QAB140.

<sup>292</sup> QAB119 (citée en entier *supra*, p. 474), 140, 141, 147, écrits par au moins trois mains.

<sup>293</sup> QAB146: [Δέκμω χαίρειν [ἀπὸ Ἡρακλί]ανοῦ καὶ Κομινίου.

<sup>294</sup> Cf. EXLER 1923, p. 34 (qui ne donne qu'un exemple de lettre privée: *P.Oxy.* VII 1065, III<sup>e</sup> s.); dans la catégorie

des «business letters», p. 40-42; dans la catégorie «pétitions, complaints, applications», p. 44-49.

<sup>295</sup> ZIEMANN 1911, p. 265 (ὑπομνήματα), TIBILETTI 1979, p. 29 (lettres privées).

<sup>296</sup> ZIEMANN 1911, p. 260. Attestations: *UPZI* 6 (pétition au roi, 135 av. J.-C.), 39 (pétition au roi, 161 av. J.-C.), *P.Lond.* II 438 (ἀντίγραφον ἀναφορίου, 142 apr. J.-C.), *P.Oxy.* IV 716 (demande d'autorisation de vendre aux enchères un esclave faite auprès du gymnasiarque, 180 apr. J.-C.), *P.Oxy.* XL 2926 (lettre d'un capitaine au γραμματεὺς εἰρηρεῖου, 270-275), *P.Grenf.* I 56 (contrat de location, 536 apr. J.-C.).

<sup>297</sup> ZIEMANN 1911, p. 263-264.

<sup>298</sup> ZIEMANN 1911, p. 278-281.

<sup>299</sup> Cf. KOSKENNIEMI 1956, p. 97-100.

<sup>300</sup> Cf. KOSKENNIEMI 1956, p. 100-103.

<sup>301</sup> Cf. KOSKENNIEMI 1956, p. 103.

<sup>302</sup> Cf. KOSKENNIEMI 1956, p. 104.



On ne relève pas de différence notable entre les deux corpora. Il est à noter que l'usage des épithètes est réservé, à une exception près<sup>303</sup>, aux destinataires masculins<sup>304</sup>.

Quant aux substantifs déterminant le nom du destinataire, ils appartiennent sans surprise soit au vocabulaire familial (πατρί<sup>305</sup>, μητρί<sup>306</sup>, θυγατρί<sup>307</sup>, τέκνω<sup>308</sup> ou υἱῶ<sup>309</sup>) – dont on subodore que dans bien des cas, ils ne sont pas à prendre *stricto sensu*<sup>310</sup> –, soit au registre militaire (κολλήγα<sup>311</sup>, κυτρατιώται<sup>312</sup>, ἰππεῖ<sup>313</sup>, etc.). Ces spécifications pouvaient apparaître bien souvent superflues, ce qui explique leur relative rareté. En revanche, il est deux substantifs beaucoup plus fréquents qui peuvent s'ajouter à la qualité du destinataire et qui introduisent entre les correspondants un lien plus subjectif, voire affectif : ἀδελφῶ/ἀδελφῆ et κυρίω/κυρία.

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
ἀδελφῶ/ἀδελφῆ (μου)	143	164
κυρίω/κυρία (μου)	33	14

On le sait, ces deux vocables, lorsqu'ils sont employés dans les adresses de lettres, ne sont pas à prendre dans un sens littéral. Le premier est devenu un équivalent de notre « cher » et alterne, à cette place, avec les adjectifs φιλάτω et τιμιωτάτω, de sens plus neutre<sup>314</sup>. Il peut alors s'ajouter à un substantif de la première catégorie dégagee ci-dessus : par exemple, τῷ ἀδελφῶ καὶ κολλή[γ]α<sup>315</sup>, ἰππ(ε)ῖ καὶ ἀδελ[φ]ῶ<sup>316</sup>.

Le second, κύριος, est un terme de respect, qui très tôt prend également une acception affective<sup>317</sup>, que la traduction « cher » ne trahirait pas. Elle est particulièrement nette dans τῷ υἱῶ[ι] καὶ κυρίω<sup>318</sup> ou même dans τῷ ἀδελφῶ καὶ κυρίω καὶ γλυκυτάτω<sup>319</sup>. Κύριος peut accompagner les noms de parenté cités ci-dessus<sup>320</sup>, mais il se combine plus souvent encore avec ἀδελφός, qu'il renforce dans son sens affectif<sup>321</sup>. D'ailleurs les deux termes peuvent permuter dans la même lettre comme le montre bien le début de M54 : Ἀφροδείσιος Ψενόσειρι τῷ ἀδελφῶ πλείστα χαίρειν. Ἐρωτῶ σε, κύριέ μου, κτλ.<sup>322</sup>

<sup>303</sup> Τιμιωτάτη en K260.

<sup>304</sup> Pour φίλατος, cf. KOSKENNIEMI 1956, p. 97-98.

<sup>305</sup> K68, 100, 284, 285, 512; M107, 267, 279, 308, 568, 645, 1392.

<sup>306</sup> K103, 499, 679.

<sup>307</sup> K310, 322, 446, 644; M536.

<sup>308</sup> K67, 435; M1214.

<sup>309</sup> K50.

<sup>310</sup> Cf., par exemple, TIBILETTI 1979, p. 32, au sujet de πάτηρ et μήτηρ. En K512 (Πόσιρις [- -] | τῷ πα[τρ]ὶ καὶ ἀδελ[φ]ῶ πλ[ε]ῖστα χαίρειν) ou K285 (Κλήμεντ[ι] τῷ πατρί, appelé dans le corps de la lettre tantôt πατήρ, tantôt ἀδελφε), il est clair que ces termes ne doivent pas avoir une acception strictement familiale.

<sup>311</sup> M922.

<sup>312</sup> M472.

<sup>313</sup> M1149, 1436.

<sup>314</sup> Cf. TIBILETTI 1979, p. 31-32. On constate, comme on s'y attend, que ἀδελφῶ/ἀδελφῆ n'est jamais combiné avec

l'un de ces deux adjectifs sauf en K517 (τῷ φιλάτω καὶ ἀδελφῶ) – ce contre-exemple ne remet pas vraiment en question l'axiome de l'incompatibilité de φίλατος et ἀδελφός dans l'épistolographie privée (cf. récemment N. GONIS, « Notes on Two Epistolography Conventions », *ZPE* 119, 1997, p. 150). Cf. aussi M681 (τῷ ἀδελφῶ καὶ κυρίω καὶ γλυκυτάτω).

<sup>315</sup> M922.

<sup>316</sup> M1149.

<sup>317</sup> Cf. TIBILETTI 1979, p. 32-33.

<sup>318</sup> K50.

<sup>319</sup> M681. – Cf. aussi peut-être M416+664 : ἀδελφ[η] καὶ κυρία.

<sup>320</sup> Avec πάτηρ : K100, 788 (ou μήτηρ); M279, 416.

<sup>321</sup> K46, 55, 227, 229, 233, 244, 335, 393, 617, 623, 647, 651, 698, 703, 770, 777; M416, 421, 577, 593, 594, 681, 683, 692, 1099, 1300.

<sup>322</sup> Voir aussi K227, M79, 364. Le phénomène inverse (κυρίω dans l'adresse et ἀδελφε dans le corps de la lettre) s'observe aussi tout naturellement : M1196.

### b. La formule de santé (formula valetudinis)

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
présence	97 (34%)	91 (22%)
absence	189 (66%)	327 (78%)

La différence entre les deux corpora est très nette et semble devoir être interprétée diachroniquement : la formule de santé paraît connaître une récession d'autant plus flagrante qu'à l'époque ptolémaïque elle est présente dans plus de la moitié des lettres<sup>323</sup>. Il est à noter que les pourcentages du tableau ci-dessus sont exactement inverses de ceux de la formule de proscynème<sup>324</sup> : faut-il en déduire que celle-ci, en se développant, a peu à peu évincé pour une part la formule de santé ? Cela ne veut évidemment pas dire que l'une est exclusive de l'autre : de nombreuses lettres donnent les deux, toujours dans le même ordre (formule de santé, puis de proscynème), tandis que d'autres les omettent. Mais la formule de proscynème a pu tout simplement être ressentie comme quelque peu pléonastique par rapport aux vœux de bonne santé (finalité première du proscynème) et son développement a pu se faire aux dépens de ceux-ci.

La formule, à trois exceptions près<sup>325</sup> toujours introduite par *πρὸ (μὲν) πάντων (ou παντός)*<sup>326</sup>, *διὰ παντός*<sup>327</sup> ou beaucoup plus rarement *πρὸ τῶν ὅλων*<sup>328</sup>, est constituée d'un verbe de santé à l'infinitif (le plus souvent *ὑγιαίνειν*, sinon *ἐρρωθεῖν*<sup>329</sup> ou *ἰσχύειν*<sup>330</sup>, ou une combinaison de deux des trois<sup>331</sup>), sous-tendu ou non par *σε εὐχομαι*<sup>332</sup>. Le cas échéant, le destinataire peut être associé, dans ces vœux, à son cheval par la formule *μετὰ τοῦ ἀβακκάντου σου ἵππου* « ainsi que ton cheval (qu'il soit exempt du mauvais-œil)<sup>333</sup> ». Enfin, la formule de santé peut se prolonger par l'expression *ὑγιαίνω (δὲ) καὶ (αὐτός) ἐγώ*<sup>334</sup>.

<sup>323</sup> R. BUZÓN, *Die Briefe der Ptolemäerzeit. Ihre Studien und ihre Formeln*, diss. Heidelberg 1984, p. 9, en recense 62 exemples sur 114 lettres.

<sup>324</sup> Cf. *infra*, p. 483.

<sup>325</sup> K563, 657; M515.

<sup>326</sup> 35 fois à Krokodilō et 47 fois à Maximianon.

<sup>327</sup> 37 fois à Krokodilō et 35 fois à Maximianon.

<sup>328</sup> 1 fois à Krokodilō et 2 fois à Maximianon.

<sup>329</sup> 4 fois à Krokodilō et 5 fois à Maximianon.

<sup>330</sup> 1 fois à Krokodilō et 6 fois à Maximianon.

<sup>331</sup> *ὑγιαίνειν καὶ ἐρρωθεῖν* en M1371, *ἰσχύειν καὶ ὑγιαίνειν* en K509, 617, 635, M398. On trouve une seule fois *ζῆν καὶ ὑγιαίνειν* (M753), combinaison jusqu'ici non attestée. — Signalons au passage que c'est probablement une de ces combinaisons (*ὑγιαίνειν καὶ ἐρρωθεῖν* ou *ὑγιαίνειν καὶ ἰσχύειν*) qu'il faut restituer en *O.Claud.* I 165 (c. 100-120), où l'éditeur propose *ὑγιαίνειν [καὶ ὀλοκληρεῖν]*, tout en constatant que ce dernier infinitif n'apparaît dans l'épistolographie qu'à partir du III<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> s.

<sup>332</sup> Qui précède presque toujours le ou les infinitifs.

<sup>333</sup> 7 fois à Krokodilō et 7 fois à Maximianon. On a une fois le pluriel (M681 : *μετὰ τῶν ἀβακκάντων [c]ου ἵππων*); dans une autre occurrence, *ἀβακκάντου σου* est omis (M687). Les seuls autres parallèles connus sont *O.Amst.* 18 (II<sup>e</sup> s.), *O.Florida* 15 et 18 (II<sup>e</sup> s.), *O.Claud.* I 165 (100-120, attaché au salut final), provenant évidemment tous d'un milieu militaire. — Cette expression est l'adaptation d'une formule apotropaïque attestée dans la correspondance privée, par laquelle on associe à son correspondant sa famille (frères ou enfants) : cf. N. GONIS, « Remarks on Private Letters », *ZPE* 119, 1997, p. 135.

<sup>334</sup> 6 fois à Krokodilō et 9 fois à Maximianon : *ὑγιαίνω καὶ ἔγώ* K382; *ὑγιαίνω καὶ ἐγώ* M117; *ὑγιαίνω καὶ αὐτός ἐγώ* M795; *ὑγιαίνω δὲ καὶ ἐγώ* M1398, 1430; *ὑγιαίνω δὲ καὶ ἔγώ* K698, 728; *ὑγιαίνω δὲ καὶ ἐγώ* K599, 666 ?, M544 (avec *ἰσχύω*); *ἰσχύω καὶ ἐγώ αὐτός* M398; *ὑγιαίνω δὲ καὶ ἐγώ* M1216; *ὑγιαίνω δὲ καὶ αὐτός ἐγώ* M515; K635, 666 et M1439 sont lacunaires.

Si l'on met à part quelques infimes aménagements<sup>335</sup> et les erreurs de syntaxe<sup>336</sup>, ce canevas, très caractéristique de l'épistolographie du II<sup>e</sup> s.<sup>337</sup>, ne souffre pas beaucoup d'exceptions. Citons les mieux conservées: *πρὸ μὲν πάντων διὰ νυκτὸς καὶ ἡμέρας οὐδὲν εὐχομαι ἄλλ[ο εἰ] μὴ τι περὶ τῆς σωτηρίας σου*<sup>338</sup>; *πρ[ὸ] πάντων καλῶς γένοιτο Μαξιμάτι*<sup>339</sup>; *πρὸ πάντων εὐχο[μαι] ὑπ[έρ τῆς σω]τηρίας σου*<sup>340</sup>; *εὐχομαι τοὺς θεοὺς πότε σε προσκυνήσω ὑγιαίνοντα*<sup>341</sup>.

Dans trois *O.Max.*, la formule de santé est remplacée par une formule de salutation, *πρὸ παντὸς (οὐ πάντων) ἀσπάζομαί σε*<sup>342</sup>.

### c. La formule de proscynème (τὸ προσκύνημα)

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
présence	73 (25%)	174 (39,5%)
absence	216 (75%)	266 (60,5%)

Ces chiffres reflètent le développement de la formule de proscynème au cours du II<sup>e</sup> s., par ailleurs bien documenté<sup>343</sup>. On a vu plus haut qu'il pouvait correspondre à une relative récession de la formule de santé. On peut néanmoins s'étonner de ce que le corpus essentiellement trajanique de Krokodilô ait donné tant de proscynèmes en comparaison avec le Mons Claudianus dont les dépôts de même époque n'ont pas livré un seul exemple de cette formule<sup>344</sup>, qui n'y apparaît que sous Antonin<sup>345</sup>. Faut-il expliquer cette forte présence des proscynèmes dans les lettres échangées sur l'axe Koptos-Myos Hormos par l'habitude épigraphique du proscynème, si bien représentée au wâdî al-Hammâmât<sup>346</sup>, et dont on sait qu'elle est à l'origine de l'usage épistolographique ?

<sup>335</sup> Comme l'ajout d'un adverbe portant sur l'infinitif (ὄλωσ en K51, πολλά en K390, καλῶς en M166 et 360).

<sup>336</sup> Par exemple, l'emploi du participe à la place de l'infinitif en K182 et probablement en K69.

<sup>337</sup> ZIEMANN 1911, p. 317-323; EXLER 1923, p. 107-111.

<sup>338</sup> K55 (je corrige les phonétismes). Sans parallèle papyrologique. Pour *διὰ νυκτὸς καὶ ἡμέρας* dans la formule de santé, cf. *P.Abinn.* 36, 5 (IV<sup>e</sup> s., *εὐχομαι νυκτὸς καὶ ἡμέρας περὶ τῆς σοῦ ὀλοκληρίας*) ainsi que *P.Alex.Giss.* 58, 4 (116) et *P.Neph.* 1, 4 (IV<sup>e</sup> s.).

<sup>339</sup> K548 (je corrige les phonétismes). Sans parallèle papyrologique.

<sup>340</sup> K324. L'espace est beaucoup trop court pour les restitutions que suggèrent les parallèles: *τοῖς θεοῖς* (*P.Harr.* I 103, 4, II<sup>e</sup> s.), *τῷ θεῷ* (*P.Abinn.* 8, 3, IV<sup>e</sup> s.; *P.Oxy.* XLII 3065, 3, III<sup>e</sup> s.). Cf. aussi *P.Alex.Giss.* 50, 4 (117-138), *P.Brem.* 60, 3 (II<sup>e</sup> s.), *P.Rain. Cent.* 72, 2 (III<sup>e</sup> s.).

<sup>341</sup> K728 (je corrige les phonétismes). Sans parallèle papyrologique exact. Je relève la même formule en M327 (*προσκυνήσω σε ὑγιαίνοντα*), mais dans le corps même de la lettre.

<sup>342</sup> M1025, 1352, 1416. Cf. ZIEMANN 1911, p. 333 (« de valetudinis et salutandi formularum confusione »); EXLER 1923, p. 111-113.

<sup>343</sup> Cette formule, empruntée à l'épigraphie, fait son apparition dans l'épistolographie au I<sup>er</sup> s., d'abord sporadiquement pour se développer au II<sup>e</sup> s. et culminer au III<sup>e</sup> s. (GERACI 1971).

<sup>344</sup> Cf. A. BÜLOW-JACOBSEN, « Proskynemata in the Letters and Evidence for Tyche/Isis, etc. in the Eastern Desert », dans *O.Claud.* II, p. 65.

<sup>345</sup> Leur apparition si tardive s'explique partiellement par le fait que les dépôts du Mons Claudianus datant de l'époque d'Hadrien n'ont pas été repérés à l'exception de ceux de 136-138 (CUVIGNY 1997, p. 140).

<sup>346</sup> *I.Ko.Ko.* 38-140.

La formule, presque invariablement τὸ προσκύνημά σου ποιῶ παρά + théonyme, accompagne les vœux de santé (qu'elle suit toujours, liée ou non par καί, une seule fois introduite par πρὸ μὲν πάντων<sup>347</sup>) dans 19 *O.Krok.* et 45 *O.Max.*<sup>348</sup>. Le plus souvent (dans 46 *O.Krok.* et 105 *O.Max.*), elle suit directement l'adresse introduite ou non par πρὸ (μὲν) πάντων (ou παντός)<sup>349</sup>. Le verbe ποιῶ peut être suivi directement d'un complément adverbial qui l'intensifie : normalement καθ' ἐκάστην ἡμέραν<sup>350</sup> ; on trouve aussi sporadiquement καθ' ἐκάστη(ν) ὥρα(ν)<sup>351</sup>, νύκτα τε καὶ ἡμέραν<sup>352</sup> ou πάντη πάντως<sup>353</sup>. Le nom du dieu auquel on adresse un proscynème<sup>354</sup> est le plus souvent mentionné, introduit par παρά<sup>355</sup>, mais, assez régulièrement, le rédacteur de la lettre se contente d'une formulation vague (παρὰ τοῖς ἐνθάδε θεοῖς ou παρὰ πᾶσι τοῖς θεοῖς<sup>356</sup>) ou parfois, en omettant le complément introduit par παρά, oublie de faire allusion à une quelconque divinité<sup>357</sup>.

Ce schéma ne connaît pas beaucoup d'exceptions : tout d'abord, en ce qui concerne sa position, dans un cas, le proscynème intervient dans le corps de la lettre<sup>358</sup> ; dans un autre, la formule de proscynème se dédouble, l'une très normalement après l'adresse, l'autre, redondante, avant les salutations<sup>359</sup>. On trouve parfois à la place de l'indicatif présent, un futur<sup>360</sup>, un aoriste<sup>361</sup> – peut-être des indices d'une véritable pratique du proscynème, dépassant la simple formule de politesse vidée de tout contenu concret<sup>362</sup> –, voire un participe reliant syntaxiquement la formule de proscynème à ce qui précède ou ce qui suit<sup>363</sup>.

<sup>347</sup> K66.

<sup>348</sup> Dans M1352, elle suit la formule de salutation (qui remplace la formule de santé).

<sup>349</sup> 14 *O.Krok.* et 3 *O.Max.* sont ainsi introduits contre 31 *O.Krok.* et 101 *O.Max.* sans rien.

<sup>350</sup> K210, 525 (tous deux sans ἐκάστην) ; M86, 90, 209 (tous deux au génitif!), 246, 249 (καθ' ἐκά(τα)την ἡμέραν), 384, 431, 472, 795, 1031, 1038 (au génitif!), 1068, 1166, 1207, 1217, 1414.

<sup>351</sup> M572.

<sup>352</sup> M392.

<sup>353</sup> K551.

<sup>354</sup> A. BÜLOW-JACOBSEN, *supra*, p. 52 sq., dresse la liste des dieux de nos proscynèmes en identifiant le lieu auquel leur culte est attaché.

<sup>355</sup> Dans deux cas, cette préposition est remplacée par πρὸς + acc. (M347) ou dat. (M761).

<sup>356</sup> Pour la première, K100, 168, 205, 228, 481, 488, 535, 553, 556, 566, 584, 589, 595, 626b, 670 (précisée par « Dioscures »), 777, 810 (avec Athéna) ; M66, 235, 275, 398, 442, 462, 484, 631, 661, 797, 873, 958, 1008, 1030, 1047, 1142, 1159, 1160, 1166, 1211, 1218, 1340. Pour la seconde, K68, 294, 310, 525, 529, 554, 555 ; M1099 (sans πᾶσι).

<sup>357</sup> K551, 596, 675 ; M362, 849, 870, 1273.

<sup>358</sup> K808.

<sup>359</sup> K525. Cette reduplication s'explique ici par une insistance de la part de l'auteur de la lettre et montre que, exceptionnellement, cette formule stéréotypée peut participer de la

dynamique du discours épistolaire : τὸ προσκύνημά σου ποιῶ παρά πᾶσι τοῖς θεοῖς. Παῦλος ἤκει λέγων ὑπὲρ τῆς Κύρας· ἔὰν οὖν θέλωσιν αὐτήν, γράψον μοι πόσον δεῖ δοῦσι. μὴ οὖν αὐτὸ βαρῆως χῆς τὸ προνοῆσαι μου· ἐγὼ γάρ σου ὥδε καθ' ἡμέραν τὸ προσκύνημά σου ποιῶ. ἀπάξεται σε κτλ. L'auteur, une certaine Syra, en jouant des prières qu'elle adresse aux dieux pour le compte du destinataire, essaie de faire de ce dernier son obligé et de prévenir le manque de diligence dont il pourrait faire preuve.

<sup>360</sup> M1273.

<sup>361</sup> K100.

<sup>362</sup> Cf. GERACI 1971, p. 174, et, pour le futur, le *P.Brem.* 48, 29-32 (118 apr. J.-C.) : πρὸ πάντων αὐριον τὸ προσκύνημά σου ποιήσω ἐν τῷ Σαραπειῶνι, ἐπεὶ σήμερον οὐκ ἀνέβην ὑπὸ ἀνδρῶν κυκλῶν καὶ κινδύνων. Est-ce une coïncidence si les deux seuls exemples de temps autres que le traditionnel présent appartiennent au corpus globalement le plus ancien, les *O.Krok.*, donc peut-être à une époque où la formule de proscynème n'était pas susceptible d'avoir connu l'usure sémantique qui pourra en faire plus tard une très rhétorique formule de politesse sans référence à un acte concret ?

<sup>363</sup> M116 (contexte lacunaire), M360 (πρὸ τῶν ὄλων εὐχομαί σοι καλῶς ἐρρῶσθαι καὶ τὸ προσκύνημά σου ποιούμενος παρὰ τῇ Ἀθηνᾶν ἐκομικάμην παρὰ τοῦ ἱπέος φᾶ ε̄ κτλ.).

Enfin, une autre personne peut être occasionnellement associée à l'auteur de la lettre dans le proscynème qu'il fait <sup>364</sup> ou au destinataire de celle-ci dans le proscynème qui est fait en sa faveur <sup>365</sup> ; selon le même schéma que la formule de santé (dont on a vu qu'elle pouvait être remplacée par le proscynème <sup>366</sup>), le cheval peut être lui aussi ajouté comme bénéficiaire du proscynème <sup>367</sup>.

**d. Les salutations (salutationes, ἀσπασμοί)**

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
présence	158 (67,5%)	177 (67,5%)
absence	76 (32,5%)	86 (32,5%)

On le voit, la présence de salutations n'évolue pas d'un corpus à l'autre. Son absence peut être ici explicable par les contraintes du support ostracologique, qui offre par rapport à la feuille de papyrus souvent moins d'espace. Savoir évaluer ce dernier en cours d'écriture de la lettre et moduler en conséquence le texte à écrire est une des qualités du bon scripteur, que ne partagent pas toujours nos épistoliers.

Des différences s'observent dans le panachage des diverses formules.

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
ἀσπάζου (-και/-ων <sup>368</sup> ) (μοι) τὸν δεῖνα	90 (57%)	79 (44,65%)
ἀσπάζεται σε (πολλὰ) ὁ δεῖνα	29 (18,4%)	22 (12,45%)
l'un et l'autre <sup>369</sup>	18 (11,4%)	23 (13%)
ἀσπάζομαι τὸν δεῖνα	4 (2,5%)	20 (11,3%)
divers	1 (0,6%)	1 (0,6%)
indéterminés	16 (10,1)	32 (18%)

Des deux types de salutations épistolaires <sup>370</sup>, celles qu'on envoie ou fait envoyer à l'entourage du destinataire (ἀσπάζομαι τὸν δεῖνα, ἀσπάζου τὸν δεῖνα) et celles que l'expéditeur transmet au destinataire de la part de son entourage (ἀσπάζεται σε ὁ δεῖνα), la première est de loin la mieux représentée, même si elles coexistent souvent dans la

<sup>364</sup> Ainsi Ischyras fait intervenir sa femme: Ἰσχυράς Παραβόλῃ χαί(ρειν). τὸ προσκ[ύ]νημά σου ποιῶμεν ἐγὼ καὶ Ζωσίμη πάντη πάντος.

<sup>365</sup> K769 ([τὸ προσκύνημά σου] ποιῶ παρὰ [- - - κ]αὶ ὧν φιλ(ε)ῖς), K602 (τὸ προσκύνημά σου ποιῶ παρὰ τῆ Ἀθηνῶ καὶ Ἡγεμονίδες καὶ τῆς συμβίου σου).

<sup>366</sup> Cf. *supra*, p. 482.

<sup>367</sup> K574 (πρὸ πάν[των τὸ] προσκύνημά σου (ποιῶ) παρὰ τῆ [κυρίῃ] Ἀθηνῶ καὶ τοῦ ἀβακκάν[του σο]υ ἵππου). En M246 (?), 547 et 870, on retrouve la même formule, mais introduite par μετά comme dans la formule de santé.

<sup>368</sup> La forme active de ce verbe, connue par Hésychius (ἀσπάζομαι · ἀσπάζω), est bien attestée dans les lettres privées sur papyrus. Cf. GIGNAC, *Grammar*, II, p. 325, MANDILARAS, *Verb*, § 316. Les exemples donnés par ces deux ouvrages appartiennent surtout aux III<sup>e</sup> s. et suivants. Les 19 occurrences des *O.Krok.* montrent que le phénomène est déjà bien affirmé dans la première moitié du II<sup>e</sup> s.

<sup>369</sup> Des ostraca des deux catégories précédentes ou de la suivante ressortissent peut-être à celle-ci, ce que leur état lacunaire ne permet pas de vérifier.

<sup>370</sup> Cf. ZIEMANN 1911, p. 327-332.

même lettre. On notera une évolution entre les *O.Krok.* et les *O.Max.* : l'expression ἀσπάζομαι τὸν δεῖνα gagne très nettement du terrain sur le plus traditionnel ἀσπάζου τὸν δεῖνα.

La place dévolue aux salutations peut varier : normalement à la fin de la lettre avant le salut conclusif, elles peuvent suivre directement l'adresse <sup>371</sup>, intervenir au milieu du corps de la lettre ou être rajoutées sous la forme d'un post-scriptum <sup>372</sup>. Elles peuvent occasionnellement se dédoubler, une au début, l'autre à la fin <sup>373</sup>. Enfin, il arrive qu'elles occupent la totalité du corps de la lettre <sup>374</sup>. Les salutations sont bien souvent l'occasion de garder contact avec des camarades et on se plaît à en égrener les noms à longueur de lettre, quand on n'use pas de formules plus vagues comme (πάντας) τοὺς φίλους σου οὐ τοὺς σε φιλοῦντας, moins fréquemment οὐκ ἠδέως ἔχεις, πάντας τοὺς παρ' ἡμῶν, πάντας τοὺς ἐν τῷ πραισιδίῳ, πάντας τοὺς κυστρατιώτας, πάντας τοὺς ἱππεῖς, πάντας τοὺς κυνπολίτας ἡμῶν, τοὺς κολλήγας, auxquelles on ajoute parfois κατ' ὄνομα.

Signalons, en divers, une forme de ἀντασπάζω <sup>375</sup>, jusqu'ici inconnu des papyrus <sup>376</sup>, et l'emploi du verbe προσκυνέω, qui anticipe l'usage qui en sera fait dans l'épistolographie du Bas-Empire <sup>377</sup>.

#### e. La formule conclusive (formula valedicendi)

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
présence	126 (62,4%)	169 (72,2%)
absence	76 (37,6%)	65 (27,8%)

Les pourcentages sont à peu près identiques à ceux de la formule de salutations. Comme pour cette dernière, il faut prendre en considération les conditions rudimentaires du support : bien souvent, la formule conclusive de salut est omise par manque de place. À cette raison s'ajoute la mauvaise maîtrise des usages épistolaires allant de pair avec une *literacy* défaillante <sup>378</sup>. Enfin, certaines lettres très brèves, qui s'apparentent à des billets <sup>379</sup>, ou d'autres, remplissant une fonction non épistolaire <sup>380</sup>, sont privées de la formule conclusive <sup>381</sup>.

<sup>371</sup> K238, 564, M676, 837, 952, 1038.

<sup>372</sup> K589, 628, 768, M158, 599, 869, 980.

<sup>373</sup> K778, M235.

<sup>374</sup> Cf. M946 et *infra*, p. 495.

<sup>375</sup> M782 : ἀντῆσπασ( ).

<sup>376</sup> Je crois cependant lire la forme ἀντασπάζεται dans une lettre monastique de Khirbet Mird (VIII<sup>e</sup> s.), là où l'éditeur donne [ἀσ] ἀσπάζεται (J. VAN HAELST, « Cinq textes provenant de Khirbet Mird », *AntSoc* 22, 1991, p. 304).

<sup>377</sup> K572, 4-6 : προσκύνησεν (l. -σεν) τὸ πρεσίδιν. Ce verbe est employé dans la formule de santé en K728, cité ci-

dessus, p. 483, et dans le corps de la lettre K229, où l'expéditeur demande à son correspondant de venir le voir ἴν(α) καὶ ἐκὼ σοι προσκυνῆσε (cf. aussi les l. 6-7 du même texte où l'on retrouve ce verbe), ainsi que de M327 (προσκυνήσω σε ὑγιαίνοντα).

<sup>378</sup> Cf. ZIEMANN 1911, p. 360.

<sup>379</sup> M1376.

<sup>380</sup> M156 (compte de viande commençant comme une lettre).

<sup>381</sup> Cf. ZIEMANN 1911, p. 360.

	<i>O.Krok.</i>	<i>O.Max.</i>
1- ἔρρωο	57 (45,24%)	65 <sup>382</sup> (38,47%)
2- ἔρρωο( )/ἔρρω( )/ἔρρ( ) <sup>383</sup>	40 (31,74%)	26 (15,4%)
3- ἔρρῶοθαί (σε) εὐχομαι	6 (4,76%)	33 (19,52%)
4- ἔρρῶοθαί (σε)	5 (3,96%)	11 (6,5%)
5- ἔρρῶοθαί (σε) [- - ]	1 (0,8%)	8 (4,73%)
6- ἔρρῶοθαί οὐ ἔρρωοθε <sup>384</sup>	1 (0,8%)	3 (1,77%)
7- ἔρρῶοθαί σε θέλω	0 (0%)	1 (0,6%)
8- séquence lacunaire commençant par une forme indéterminée de ῥόννουμι	16 (12,7%)	22 (13,01%)

Ce que la comparaison entre les deux corpora met bien en évidence, c'est le développement de la formule ἔρρῶοθαί (σε) εὐχομαι (parfois drastiquement réduite au seul infinitif) aux dépens de l'impératif ἔρρωο/ἔρρωοθε. Elle prend en effet son essor au II<sup>e</sup> s. pour prévaloir au III<sup>e</sup><sup>385</sup>. Quant à l'unique ἔρρῶοθαί σε θέλω<sup>386</sup>, il s'explique par l'influence de la correspondance officielle<sup>387</sup>.

On relèvera la formule hybride: ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι καὶ εὐτύχει<sup>388</sup>, qui combine le salut épistolaire à celui qui est caractéristique des documents adressés à l'autorité<sup>389</sup>. Il doit s'agir en fait d'une altération des formules épistolaires bien attestées à partir des II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι καὶ εὐτυχεῖν et ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι εὐτυχοῦντα<sup>390</sup>.

Il arrive qu'à la suite de l'ajout d'un post-scriptum le salut final soit répété<sup>391</sup>, parfois même sous une forme différente du premier<sup>392</sup>. Dans un cas, deux saluts se suivent sans raison apparente<sup>393</sup>.

Ἐρρωο est rarement accompagné du datif éthique μοι<sup>394</sup>. Ἐρρωο et ἔρρῶοθαί (σε) εὐχομαι sont parfois sous-tendus par un vocatif: δέσποτα<sup>395</sup>, ἄδελφε<sup>396</sup>, ἀδέλφι(ο)ν<sup>397</sup>, φίλτατε<sup>398</sup>, τιμιώτατε<sup>399</sup>, γλυκύτατε<sup>400</sup>. Enfin, à l'instar des formules de

<sup>382</sup> J'inclus dans cette catégorie deux occurrences de la forme ἔρρωοι (M832, 1199, auxquels il faut peut-être ajouter M1193 que j'ai classé ici dans la catégorie 8). Faute d'une autre explication, il semble qu'il faille y voir une forme fautive pour ἔρρωο (quoique les rares exemples de confusion entre o et οι recensés par GIGNAC, *Grammar*, I, p. 201, ne viennent pas vraiment à l'appui de cette explication dans le cas présent). On retrouve la même forme en *O.Claud.* I 68 (éditée ἔρρωο{ι}).

<sup>383</sup> Plusieurs indices laissent à penser que ces séquences sont des formes abrégées de ἔρρωο et non de ἔρρῶοθαί: elles sont toujours employées absolument (sans le pronom ou une forme de εὐχομαι); en outre, ces formes abrégées (13 occurrences) alternent avec ἔρρωο (18 occurrences) sous le calame d'Ischyra, qui n'emploie jamais l'expression ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι, complète ou abrégée. J'ai malgré tout préféré les comptabiliser à part dans la mesure où leur résolution n'est pas entièrement certaine.

<sup>384</sup> Je regroupe ici les formes dont on ne peut savoir si elles représentent un infinitif (ἔρρῶοθαί) ou, quand la lettre α (ou peut avoir) plusieurs destinataires, un impératif pluriel (ἔρρωοθε).

<sup>385</sup> ZIEMANN 1911, p. 336-338.

<sup>386</sup> M65.

<sup>387</sup> Cf. *infra*, p. 491.

<sup>388</sup> M1169.

<sup>389</sup> ZIEMANN 1911, p. 350-356.

<sup>390</sup> Le *P.Heid.* II 214, 44-45 (III<sup>e</sup> s.) donne ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι διὰ βί[ο]υ· εὐτύχ(ει), très proche de notre ostrakon. Mais ce parallèle est douteux dans la mesure où on peut restituer la formule, elle, bien attestée ἔρρῶοθαί σε εὐχομαι διὰ βί[ο]υ εὐτυχ(οῦντα).

<sup>391</sup> K768.

<sup>392</sup> M150: ἔρρωο{c}o conclut la lettre, puis toute une série de salutations ont été ajoutées, qui se terminent sur ἔρρῶο{c}θαί σε εὐχομαι cὺν καὶ τῶ{v} ἀβακάντω του ἵππ[ω].

<sup>393</sup> M866: [ἔρ]ρωο, τιμι[ώ]τατε vacat | ἔρρωο.

<sup>394</sup> K666, M35.

<sup>395</sup> K215.

<sup>396</sup> K29, 383, 539, M315, 344?, 360 (au pluriel), 579, 759.

<sup>397</sup> M753.

<sup>398</sup> K486.

<sup>399</sup> M798, 866.

<sup>400</sup> K666.

santé ou de proscynème, ils peuvent être suivis d'un complément d'accompagnement faisant allusion au cheval « exempt du mauvais œil <sup>401</sup> ».

On a vu plus haut que cette formule pouvait être d'une autre main <sup>402</sup>. Dans un cas, elle a été écrite par un latiniste en latin à la fin d'une lettre grecque : vale, frater karissime <sup>403</sup>, équivalent de la formule grecque ἔρρωσο, τιμιώτατε <sup>404</sup>.

## f. La date

Elle n'est mentionnée que dans un très petit nombre de cas : quatorze exemples à Krokodilô <sup>405</sup>, dix à Maximianon <sup>406</sup> – et encore n'est-il pas toujours sûr qu'il s'agisse de lettres privées. Les lettres datées peuvent donc être considérées comme des exceptions dans nos deux corpora. En l'absence de pourcentages de référence, il est difficile de comparer nos lettres à l'ensemble des lettres papyrologiques de la même époque <sup>407</sup>, mais il est probable que la date est sensiblement moins usitée dans nos ostraca. Son usage, sur l'axe Koptos-Myos Hormos, semble réservé à la correspondance officielle, où il est systématique. Dans l'échange privé, on a vu qu'on pouvait éprouver le besoin de la spécifier dans le cas d'une transmission de courrier complexe, où elle peut constituer un indice utile, ou lors d'une absence de réponse de la part de son correspondant, auquel cas elle souligne l'impatience de l'expéditeur <sup>408</sup>.

Quand date il y a, elle est rarement complète : seules trois lettres donnent l'année régnale, le mois et le jour <sup>409</sup>. Les autres ne donnent que le mois et son quantième <sup>410</sup> – voire le quantième seulement <sup>411</sup>, ce qui semble impliquer un échange épistolaire très serré.

La place de la date peut varier : juste avant la formule conclusive de salut <sup>412</sup> ou plus souvent juste après celle-ci <sup>413</sup>.

## g. L'adresse d'expédition (inscriptio)

Très fréquente au verso des lettres sur papyrus <sup>414</sup>, l'adresse d'expédition est rarissime dans les *O.Krok.* et les *O.Max.* <sup>415</sup>. La raison en est évidente : le contenu d'un ostracon et donc, à la première ligne, le nom du destinataire de la lettre qu'il contient s'offrent au regard de tous, notamment du transporteur, ce qui n'est pas le cas d'une lettre sur papyrus, enroulée,

<sup>401</sup> M150 (ἐὺν καὶ τῶ{ν} ἀβασκάντω σου ἵππῳ) ou M1318 (μετὰ τοῦ [ἀβασκάντου σου ἵππου]). – Cf. *supra*, p. 482 et p. 485.

<sup>402</sup> Cf. *supra*, p. 440 et 463.

<sup>403</sup> Pour l'emploi du latin dans une lettre grecque, cf. *supra*, p. 440.

<sup>404</sup> M789, 866.

<sup>405</sup> *O.Krok.* 18, 73, 94 ; K48, 98, 105, 175, 233, 281, 291, 517, 539 (mais peut-être correspondance militaire), 733, 745.

<sup>406</sup> M585, 839, 997 (mais peut-être lettre officielle), 1044, 1169, 1180, 1237, 1287, 1443. M633 est douteux.

<sup>407</sup> Pour la date dans les lettres, cf. EXLER 1923, p. 78-100, dont la liste a évidemment vieilli.

<sup>408</sup> Cf. *supra*, p. 477.

<sup>409</sup> K48, 105, 733.

<sup>410</sup> *O.Krok.* 18 et 94 ; K98, 281, 291, 517, 539, 745 ; M839, 997, 1044, 1169, 1237, 1287, 1443.

<sup>411</sup> K93 (mais le nom du mois précédait peut-être, maintenant effacé), 175, 224, 233 ; M585, 633, 1180.

<sup>412</sup> K281, 291, 528.

<sup>413</sup> K48, 175, 224, 233, 517, 539, 570, 745 ; M585, 839, 1169, 1180, 1237, 1287. – Dans deux cas, la formule conclusive de salut a été omise : K733, 1044. Dans cinq cas, on ne peut savoir si elle fut omise ou si elle est en lacune : K98, 105, M633, 997, 1443.

<sup>414</sup> ZIEMANN 1911, p. 276-283, notamment, p. 276-277.

<sup>415</sup> K227, 229 (les deux sont du même auteur) ; M600, 839, 863, 1310, 1314 (peut-être un *dipinto*).



pliée, voire scellée<sup>416</sup>. Une adresse de type classique, ἀπόδος τῷ δεῖνι, eût été totalement redondante. On en trouve toutefois deux exemples à Krokodilô, dans la marge supérieure, le nom donné par l'*inscriptio* surmontant pléonastiquement le nom du destinataire du *praescriptum*. Ces deux exemples s'observent dans deux lettres envoyées par une même personne à un même correspondant et, qui plus est, écrites par une même tierce personne (Apollôs), ce qui réduit la portée de ces exceptions. Dans les autres cas, l'*inscriptio* comporte le nom du fortin de destination – en l'occurrence εἰς Μαξιμιανόν, introduit ou non par (ἀπό)δος<sup>417</sup> –, information qui, elle, n'est pas inutile si le transporteur dessert plusieurs fortins à la suite et/ou en cas d'homonymie (problème que l'anthroponymie banale de ces milieux militaires devait souvent provoquer). On peut *a contrario* s'étonner du peu d'exemples de telle *inscriptio*. Cette rareté semble indiquer que le transport des lettres se faisait au coup par coup, ou que les destinataires étaient connus de ceux qui se chargeaient de la livraison du courrier, ce que la très faible population de ces fortins rendait possible.

L'*inscriptio*, probablement en fonction de la place restante, était apposée dans la marge supérieure ou dans la marge inférieure<sup>418</sup>.

#### h. Appendice : les variations de formulaire dans le dossier d'Ischyras

Dans l'ensemble, le formulaire de nos lettres présente assez peu de variété. Nous avons vu qu'une part des différences observées entre les *O.Krok.* et les *O.Max.* peut s'expliquer par une évolution. Quant aux autres, quand elles ne sont pas dues aux aléas du support ou à un mauvais niveau d'alphabétisation, elles sont susceptibles d'être interprétées diversement : le moderne qui les étudie, cherchant raison à tout, les mettra sur le compte tantôt des habitudes propres à tel ou tel scripteur, tantôt de l'adéquation entre les formules employées et le destinataire. Or les 55 lettres écrites par Ischyras dont 24 adressées au même destinataire, un certain Parabolos, invitent à une analyse plus souple en montrant que ces variations sont souvent difficiles à motiver autrement que par l'humeur du moment, un souci de *variatio*, ou tout simplement le hasard. Cet appendice vaut donc mise en garde, s'il en était besoin, contre les méfaits de la sur-interprétation.

##### 1. adresse.

Verbe et adverbe :

- χαίρειν 28 occurrences (21 à Parabolos)
- πλεῖστα χαίρειν 3 occ. (2 à Parabolos)

Prédicat de Parabolos :

- τῷ ἀδελφῷ 7 occ.
- τῷ κυρίῳ 2 occ.
- rien : le reste.

<sup>416</sup> Cf. *supra*, p. 470.

<sup>417</sup> Introduit par δός, M600 (avec le nom du destinataire : δ[ός] Ἀντωνίῳ εἰς Μαξιμιανόν) ou par ἀπόδος (M339, 1314). Εἰς Μαξιμιανόν seul : M863, 1310.

<sup>418</sup> Marge supérieure : K227, 229, M600, 1314 ; marge inférieure : M839, 863, 1310. On remarquera que lorsqu'elle comporte le nom du destinataire, elle est toujours en haut, juste au-dessus du *praescriptum*.

2. *Formule de santé.*

- absence 31 occ. (19 à Parabolos)
- πρὸ πάντων ὑγιαίνειν σε εὐχομαι 6 occ. (2 à Parabolos)
- πρὸ πάντων εὐχομαί σε ἐρρῶσθαι 2 occ.
- πρὸ πάντων εὐχομαί σε ἰσχύειν 2 occ. [dont 1 sans πρὸ πάντων] (1 à Parabolos)
- διὰ παντός ὑγιαίνειν 1 occ. (à Parabolos)
- πρὸ πάντων εὐχομαι ὑπὲρ τῆς σωτηρίας σου 1 occ. (à Parabolos)
- πρὸ πάντων καλῶς γένοιτο Μαξιμάτι, κτλ. 1 occ.

3. *Formule de proscynème.*

- absence 26 occ. (14 à Parabolos dont 8 ou 9 sans formule de santé)
- proscynème à Athéna: 8 occ. (2 à Parabolos)
- proscynème aux οἱ θεοὶ πάντες: 4 occ. (3 à Parabolos)
- proscynème aux οἱ ἐνθάδε θεοί: 5 occ. (2 à Parabolos)
- proscynème à un dieu non spécifié: 1 occ. (1 à Par.)

Elle est tantôt introduite par rien, tantôt par πρὸ πάντων, par πρὸ μὲν πάντων, par πρὸ μὲν παντός.

4. *Formule conclusive.*

- absence: 5 occ.
- ἔρρωσο: 18 occ. (1 fois écrit ἔρρωσω)
- ἔρρωσ( ) 13 occ. (écrit 8 fois ἔρρω, 2 fois ἔρρ, 2 fois ἔρρωσ [dans la même lettre 768: ἔρρω et ἔρρωσ])<sup>419</sup>
- ἐρρῶσθαι κτλ. néant

## B. LA CORRESPONDANCE OFFICIELLE

Il n'est pas inintéressant de confronter nos lettres privées à la correspondance officielle (lettres et *diplômata*<sup>420</sup>) dont nous sont parvenus quelques exemples originaux sur ostraca et surtout, à Krokodilô, des copies d'archivage, isolées ou regroupées en registres. Si circulaires et rapports militaires empruntent à la lettre sa diplomatique et son formulaire<sup>421</sup>, ils n'en présentent pas moins quelques nettes différences. Il faut bien sûr avoir à l'esprit que les *diplômata* nous sont connus sous forme de copies qui ont pu être expurgées de certains des éléments formulaires de l'original, jugés sans intérêt au plan militaire.

<sup>419</sup> Sur la résolution de cette abréviation, cf. *supra*, p. 487, n. 383.

<sup>420</sup> Cf. *supra*, p. 468 et H. CUVIGNY, *supra*, p. 321-324.

<sup>421</sup> Cf. *RMRP*, p. 348-351, notamment p. 348.

**a. L'adresse**

L'ordre des noms dépend des rapports hiérarchiques liant le destinataire et l'expéditeur. Quand ce dernier écrit à un supérieur, il fait systématiquement subir à l'adresse une inversion des noms (datif, puis nominatif) par rapport à la diplomatique des lettres privées de cette époque <sup>422</sup>.

Le nom du destinataire n'est jamais déterminé autrement que, le cas échéant, par son titre ou grade. L'expéditeur peut aussi donner son titre ou grade, surtout quand il s'adresse à un supérieur.

L'infinifitif *χαίρειν* <sup>423</sup> n'est jamais sous-tendu par un adjectif à valeur adverbiale.

**b et c. Les formules de santé et de proscynème**

Elles sont toujours absentes.

**d. Les salutations**

Elles n'ont pas leur place dans la correspondance officielle.

**e. La formule conclusive**

Comme dans les lettres privées, c'est *ἔρωσο* ou *ἔρωσθαί* (*ce*) *εὔχομαι* qui est utilisée dans la correspondance officielle, mais avec une beaucoup plus forte fréquence de la seconde qui contraste avec les chiffres donnés plus haut pour les lettres privées, particulièrement celles de Krokodilô. Le salut conclusif est rarement omis : en *O.krok.* 74, lettre originale envoyée par Germanus, curateur de Persou, à Silvanus, curateur de Krokodilô, son oubli est à rapprocher de celui qu'on observe dans les lettres privées (d'autant plus qu'il s'agit d'un bref billet), tandis qu'en *O.Krok.* 87, l. 13, 24, 87, copies de *diplôma*, l'absence de salut est probablement due à celui qui a recopié le texte <sup>424</sup>.

La correspondance officielle révèle un troisième type de salut final, inconnu des lettres privées <sup>425</sup>, *ἔρωσθαί ὑμᾶς θέλω*, dont on appréciera le volontarisme tout militaire. Il ne semble se lire que dans les lettres d'Artorius Priscillus, préfet de Bérénice <sup>426</sup>. Les parallèles

<sup>422</sup> Voir cependant l'exception du dossier du centurion Decimus (Qusûr al-Banât), déjà signalée plus haut, p. 480.

<sup>423</sup> L'absence de *χαίρειν* est rarissime (*O.Krok.* 87, 111 ; *O.Krok.* 41, 67) et, dans la mesure où cet infinitif aide à souligner la structure du document archivé, doit être interprétée comme un oubli involontaire du copiste, à moins qu'il ne soit dû à l'expéditeur de la lettre originale.

<sup>424</sup> *O.Krok.* 87, l. 13 (lettre-circulaire du préfet aux curateurs des *praesidia* de la route), 24 (lettre de transmission de rapport d'un centurion aux préfets, centurions, décurions, etc.), 87 (lacunaire). Les omissions semblent ici se localiser tout particulièrement à la fin des lettres dont l'objet est de transmettre un rapport joint, qui, dans la copie,

vient s'imbriquer dans la lettre de transmission. Si elles sont bien le fait de celui qui recopie, elles pourraient avoir pour fonction, en gommant les ruptures qu'implique la formule de salut, de mieux visualiser l'imbrication des deux, la lettre de transmission n'ayant d'intérêt qu'accollée au rapport qu'elle transmet.

<sup>425</sup> Cf. cependant *infra*, n. 428.

<sup>426</sup> Toutes circulaires adressées aux curateurs des *praesidia* de la route : *O.Krok.* 41, lignes 39, 45, 70, 75 ; *O.Krok.* 42, lignes 7 et 14 (= *O.Krok.* 41, l. 39 et 45).

pour cette expression sont très rares : ils ne se rencontrent que dans la correspondance administrative du règne de Trajan <sup>427</sup> et, semble-t-il, comme dans nos lettres préfectorales, lorsqu'on s'adresse à un inférieur <sup>428</sup>.

Dans un cas, une copie de lettre grecque est conclue par une formule en latin (*bene valete*), que j'ai tenté d'expliquer plus haut <sup>429</sup>.

Enfin, la formule conclusive n'est accompagnée d'un vocatif que dans une lettre originale envoyée par un curateur de *praesidium* à un autre curateur <sup>430</sup>. La correspondance archivée n'en donne aucun exemple, soit qu'elle en ait été expurgée à la copie, soit que le style sec et objectif de ces circulaires et rapports fût incompatible avec ces substantifs pouvant avoir une connotation, sinon affective, du moins subjective et, on l'a vu, bannis aussi des adresses.

#### f. *La date*

Contrairement aux lettres privées, la date ne manque presque jamais dans la correspondance officielle. Elle est même très souvent complète (année régnale, mois, jour).

On voit donc que si la correspondance officielle s'inscrit pleinement dans la forme épistolaire, elle n'en présente pas moins, par certaines différences, une allure bien typée. La correspondance privée, elle, reflète parfaitement les usages connus à la même époque, ce qui est à prendre en considération pour l'évaluation de la *literacy* de cette population principalement militaire : les quelques écarts relevés sont dus soit aux contraintes du support utilisé, l'ostrakon, soit à une alphabétisation par trop défailante. Par ailleurs, certaines formules, absentes de l'épistolographie civile, s'avèrent propres au milieu militaire. Enfin, la comparaison entre les lettres privées de Krokodilô et de Maximianon aura permis de mettre en évidence des évolutions d'ordre chronologique, qui intéressent l'histoire de la lettre grecque.

<sup>427</sup> *P.Phil.* 4, 13 ; 20 (correspondance entre l'épistratège et probablement le stratège, 137) et peut-être, d'après une lecture de P.W. Pestman (*BL VIII*, p. 136), *P.Giss.* I 11, 25 (lettre au stratège, 118). L'éditeur du *P.Phil.* 4 écrit au sujet de cette expression (note *ad l.* 13) : « Les Romains substituaient volontiers θέλω à εὐχομαι dans les formules de salutation ». Il ne s'agit en fait pas de n'importe quels Romains, mais de hauts fonctionnaires, comme c'est plus nettement le cas pour l'expression synonyme ἐρρωσθαί ce βούλομαι, fréquemment employée dans la correspondance

émanant de procureurs, en l'occurrence des préfets d'Égypte (cf. *P.Brem.* 6, note à l. 6 et, en dernier lieu, *P.Köln VIII* 351, note à la l. 4 avec références papyrologiques).

<sup>428</sup> M65 et *O.Faw.* 31 offrent deux exemples où l'épistolier emploie ἐρρωσθαί ce θέλω dans une lettre privée (dans le second cas, elle tient lieu de formule de santé) : est-ce par coquetterie ou pour affirmer sa romanité ?

<sup>429</sup> P. 438, et particulièrement n. 62.

<sup>430</sup> K191 : [ἐρρωσθαί ce εὐχομα]ι, ἄδελφε.

## 5. TYPES ET THÈMES ÉPISTOLAIRES DES LETTRES PRIVÉES

On l'a vu, les lettres privées concernent le plus souvent l'envoi de marchandises<sup>431</sup>. Elles ont presque toutes une fonction pratique : demander ou proposer un service, transmettre une information utile. Ce sont donc toujours les mêmes formules stéréotypées qui reviennent (πέμψον μοι, κόμικαι, έκομικάμην, καλῶς ποιήσεις, παρακαλῶ σε, έρωτῶ σε, γινώσκεις σε θέλω ὅτι, etc.)<sup>432</sup>. Rares sont les lettres qui échappent à cette fonction utilitaire et s'affranchissent de cette mécanique formulaire, pour faire d'un sentiment leur unique objet. Donnons-en quelques exemples, en essayant, le cas échéant, de les rattacher aux « types épistolaires » définis par les Anciens<sup>433</sup>.

J'ai déjà cité une lettre de Sosianus, qui s'inscrit dans une relation amoureuse, quelque orageuse qu'elle semble avoir été<sup>434</sup>.

Exceptionnelle aussi dans notre dossier, M128, une lettre de condoléances<sup>435</sup> :

5 (...) διὸ οὖν σοι γράφω, ἄδελφε γενν[αίε, - - -]  
 οὐ σοὶ μόνῳ τοῦτο συνέβη, ἀλλὰ καὶ ἄλλοις πρὸς [οὐ - - -]  
 τὰ προσπίπτοντα γενναίως φέριν<sup>436</sup>. ἀσπάζομαι τ[οὺς σε φιλοῦντας πάν- ?]  
 τας καὶ συναρίτους<sup>437</sup> καὶ ἀδελφούς.  
 (main 2) ἔρωσ {c}ο.

7 l. φέρειν

(...) *C'est pourquoi je t'écris, frère courageux [...]. Cela n'est pas arrivé qu'à toi, mais aussi à d'autres avant toi [...]. Supporte avec courage le malheur qui te frappe. Je salue [tous ceux qui t'aiment ?], ceux qui partagent avec toi le repas et les frères. Porte-toi bien.*

Les *O.Max.* ont livré deux lettres de remerciements qui appartiennent au type appelé par les Anciens (ἀπ)ευχαριστικός<sup>438</sup>.

<sup>431</sup> Cf. *supra*, p. 474.

<sup>432</sup> Sur le répertoire de ces formules, cf. H.A. STEEN, « Les clichés épistolaires dans les lettres sur papyrus grecques », *ClassMed* 1-2/2, 1938-1939, p. 119-176.

<sup>433</sup> Je renverrai aux traités que nous ont laissés DÉMÉTRIUS, *Τύποι ἐπιστολικοί*, et le PSEUDO-LIBANIOS, *Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτήρες*, éd. Weichert (Teubner 1910).

<sup>434</sup> Cf. *supra*, p. 464.

<sup>435</sup> Sur la lettre de condoléances, cf. désormais J. CHAPA, *Letters of Condolence in Greek Papyri*, Florence 1998 (Pap. Flor. 29). Elle ressortit à ce que la théorie des types épistolaires nomme παραμυθητικός : cf. DÉMÉTRIUS, p. 4, 20, et le PSEUDO-LIBANIOS, p. 28, 3.

<sup>436</sup> Sur cette citation, cf. *supra*, p. 455, n. 146-147. Cette expression est par ailleurs très proche de celle qui est employée dans un exemple de lettre παραμυθητική donnée par divers recueils (φέρε γενναίως τὸ συμβάν, éd. WEICHERT, p. 40, 13). On la retrouve partiellement dans deux lettres de condoléances sur papyrus du III<sup>e</sup> s. : *PSI* XII 1248, 11 (γενναίως φέρετε) et *SB* XIV 11646, 9-10 (γενναίως φέρε).

<sup>437</sup> Je donne à ce mot très rare (pour lequel le LSJ n'indique qu'une occurrence, chez LUCIEN, *Asin.* 21) le sens de « ceux qui prennent part au banquet funéraire ».

<sup>438</sup> DÉMÉTRIUS, p. 11, 14, et le PSEUDO-LIBANIOS, p. 16, 6 et p. 23, 5.

## M870 (l. 5-11)

B1d – US 58

12 × 9 cm

fin I<sup>er</sup> - 1<sup>er</sup> quart du II<sup>e</sup> s. (strat.)

- 5 (...) πάντοτέ σε  
 ἀγαπῶ καὶ τιμῶ ἄξιον ὄντα  
 καὶ ἂν τις περὶ σοῦ λόγον καπ[ρὸν]  
 λέγῃ ὡς Τούρβων, ἐνθάδε [ἐκ- ?]  
 δικῶ σε κἄν μοι συντεύξ[ης]  
 10 ἢ ἐν Κόπτῳ ἢ ἐν Ἀλεξανδ[ρείᾳ],  
 ἀποδόσω σοι τὰς χάριτες.

8 l. λέγη || 11 l. ἀποδώσω, χάριτας

(...) *Toujours, je te chérirai* <sup>439</sup> *et t'estimerai et si quelqu'un dit du mal de toi comme Turbo, sur le champ je te vengerai et si je te rencontre, que ce soit à Koptos ou à Alexandrie, je te rendrai grâce.*

## M1099 (l. 4-6)

B4a – US 89

vers 150-175 (strat., prosop.)

- (...) εὐ-  
 5 χαριστῶ σοι πολλὰ καὶ εἰς ζήσω,  
 ἀποδώσω σοι τὰς χάριτες.

6 l. χάριτας

(...) *Je te remercie beaucoup et si je vis (= tant que je vivrai ?), je te rendrai grâce.*

On relèvera une lettre de type παραινετικός (« d'exhortation ») <sup>440</sup> – à moins qu'elle ne soit plus précisément ἐπιτιμητικός (« de reproche ») <sup>441</sup> ou νουθετητικός (« d'admonestation ») <sup>442</sup> –, qui donne lieu à une vraie leçon de morale :

## K13 (l. 1-7)

B3 – US 64

12,8 × 10,2 cm

Trajan/début Hadrien

- Φάννις Ἀπολιναρίῳ τῷ τ(ιμιωτάτῳ).  
 καλῶς ποιήσεις δοὺς τὸ μα-  
 χαίριν Πλωτίῳ καὶ μὴ αὐ-  
 τῷ ἐξοφθαλμῆς · ἐλεύθε-  
 5 ρος γὰρ ἄνθρωπος τοῦτο οὐ  
 ποιεῖ, ἀλλὰ ὡς κίχ[ρ]αται, οὐ-  
 τως καὶ ἀποδιδοῖ (...)

2 l. ποιήσεις || 3 l. Πλωτίῳ || 3-4 l. αὐτῷ

<sup>439</sup> Je donne à ce présent et ceux qui suivent une valeur de futur : cf. MANDILARAS, *Verb*, § 214-221. <sup>441</sup> DÉMÉTRIUS, p. 5, 15, et le PSEUDO-LIBANIOS, p. 30, 14.

<sup>440</sup> PSEUDO-LIBANIOS, p. 15, 5 et p. 21, 16. <sup>442</sup> DÉMÉTRIUS, p. 6, 1.

*Fannius à son très cher Apollinaris. Tu feras bien de donner le couteau à Plotius. Et ne le regarde pas avec convoitise*<sup>443</sup>. *Car un homme libre ne se comporte pas ainsi : au contraire, tout comme il emprunte, il rend.*

Il arrive aussi qu'on écrive uniquement pour raviver le zèle épistolaire de son correspondant au nom de l'amitié :

M65 (l. 5-11)

B5d - US 125

11,5 × 20 cm

fin II<sup>e</sup> - peut-être début III<sup>e</sup> s. (strat., prosop.)

5 (adresse) γινώσκ-  
κειν σε θέλω ὅτι ἢ μή σοι ἐγὼ  
[γ]ράψω· σὺ ἐμοὶ οὐ γράφεις οὐ-  
τω ἐμοῦ μνημωνεύεις. ἰδέ, ἐ-  
γὼ σοῦ μνημωνεύω. μὴ ὄ[ ]  
10 κνη μοι γάρφει περὶ τῆς ζω-  
τηρίας σου (suivent les salutations)

6 l. ὅτι εἰ || 7 l. γράφω? || 7-8 l. γράφεις οὐτε || 8 et 9 l. μνημον- || 9-11 ὄκνει μοι γράφειν περὶ τῆς σωτηρίας  
(...) *Je veux que tu saches que je n'écrirai (l. écris?) qu'à toi. Or toi tu ne m'écris pas ni ne te souviens de moi. Vois, moi, je me souviens de toi. N'hésite pas à m'écrire au sujet de ta santé*<sup>444</sup> (...)

Enfin, il peut arriver que la lettre n'ait comme seul objet que de saluer des camarades :

M946

B4b - US 102

9,5 × 6 cm

vers 150-175 (strat., prosop.)

Ἀρεώτης Ἀπολλωνί(τη)ται τῷ  
ἀδελφῷ πολλὰ χαίρειν  
καὶ τὸ προσκύνημά σου ποιῶ·  
παρὰ τοῦ κυρίου Σεράπιδι. ἀπά-  
5 ζομε Ἀπολλωνιδήτιν τὸν  
Λυσιτανὸν πολλὰ καὶ καθά-  
παξ σε ἀπάζομε ὅσας ἐὰν  
γράψω ἐπιστολάς, ἀπάζο-  
με Σερήνον Καπίτονα  
10 καὶ Νεπωδιανὸν πολλὰ.  
ἐρρῶσθε ὑμᾶς εὐχομαι.

1 l. Ἀπολλωνίδει || 4 l. τῷ || 4-5 (et 7, 8-9) ἀπάζομαι || 9 l. Καπίτονα || 10 l. Νεπωτιανὸν || 11 l. ἐρρῶσθαι

<sup>443</sup> Ce sens de cet hapax, que je tire de l'adjectif ἐξόφθαλμος «avec un regard de convoitise» (*P.Ryl.* I 119, 21), convient mieux que celui du verbe ἐξοφθαλμιάζω «ne pas avoir d'yeux pour, mépriser».

<sup>444</sup> L'auteur de cette lettre, Posidōnios, écrit au même correspondant M66, lettre sans objet concret, où se retrouve la même expression : μὴ ὄκνη μοι γάρφειν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας σου.

La lettre se réduit alors aux structures diplomatiques de base, avec une hypertrophie des salutations aux dépens de son corps même, totalement absent. Si cet exemple est un cas extrême, il n'en souligne pas moins une des fonctions primordiales des lettres de notre corpus : maintenir le contact dans un milieu difficile où solidarité et camaraderie s'avèrent tout simplement vitales.

Les quelques exemples présentés à l'instant tranchent sur un ensemble où la lettre a avant tout une fonction concrète qui évacue tout ce qui n'y concourt pas. Il ne faudrait cependant pas croire que les grands thèmes de la rhétorique épistolographique sont absents de nos ostraca. Même si la fonction pratique tend à être exclusive et malgré un niveau d'alphabétisation qui ne permet pas toujours à l'épistolier d'exprimer par écrit idées et sentiments, notre corpus ne se différencie pas du reste des lettres grecques contemporaines et l'on voit parfois poindre derrière les envois de légumes et de viande les linéaments d'une rhétorique épistolographique qui, dans les meilleurs des cas, informe un sentiment sincère.

Un des thèmes les plus fréquents concerne ce que G. Tibiletti a appelé le « zèle épistolaire <sup>445</sup> » : il consiste le plus souvent à reprocher à son correspondant l'absence de lettres de sa part et à en réclamer. J'ai donné plus haut un exemple de lettre qui en fait son seul objet <sup>446</sup>. Le plus souvent, ce thème commence ou finit la lettre : *αὐτήν σὺ (l. σοι) τὴν ἐπιτολὴν πένπτην γράφω, σὺ δὲ οὐδὲ μίαν μόνον*, « ceci est la cinquième lettre que je t'écris, et toi, même pas une seule <sup>447</sup> » ; *παρακαλῶ σε, ἄδελφε, πυκνότερόν μιν (l. μοι) γράψον περὶ τῆς ὑγίαιας σου· οἶδες γὰρ ῥ' ὅτι ἂν ταραχὴ γένηται, οὐκ ὀλίγος ἀγωνισθῶ περὶ σοῦ*, « je te prie, frère, de m'écrire plus souvent au sujet de ta santé. Car tu sais que s'il y a des remous <sup>448</sup>, je ne suis pas peu anxieux à ton sujet aussi <sup>449</sup> » ; *μὴ ὤκνη μοι γράφειν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας σου* « n'hésite pas à m'écrire au sujet de ta santé <sup>450</sup> ». Certaines lettres se font l'écho de reproches reçus : *τί με, τέκνον, μέμφη[ς] ὅτι οὐκ ἔγραψά σοι ἐπι[ς]τυλήν τινα* ; « pourquoi, mon enfant, me reproches-tu de ne pas t'avoir écrit de lettre <sup>451</sup> ? »

Ce thème est souvent lié à celui de l'oubli, forme suprême de la séparation, auquel la lettre tente de remédier <sup>452</sup> ; on reproche à celui qui n'écrit pas d'avoir oublié ou on s'en défend : *ὅπου ἂν ἔλθω, οὐ δύνομαί σοι ἐπιλαθέσθαι*, « où que j'aille, je ne peux t'oublier <sup>453</sup> » ; *σὺ δὲ μοῦ ἐπιλέλησαι, ἐγὼ δὲ σοῦ οὐ δύνομαι ἐπιλαθέσθε*, « toi, tu m'as oublié, mais moi, je ne peux t'oublier <sup>454</sup> » ; *μή μοι ἐπιλάθῃ*, « ne m'oublie pas » <sup>455</sup> ; [ - - ] *αὐτῇ ὅτι ἐμνημόνευ[σα - - ] καὶ ἡμεῖν οὐκ ἐμνημόνευ[σε]*, « [dis]-lui que je me suis souvenu d'[elle ?], mais qu'elle ne s'est pas souvenue de nous <sup>456</sup> » ; *μὴ δοκῆς με ἐπιλελησμένην σοι τὴν φιλίαν*, « ne pense pas que j'ai oublié ton amitié <sup>457</sup> » ; [ ?τῆς ἡμετ] *ἔρας φιλία[ς - - - οὐ]κ ἐπιλέλησμαι[ι]*, « notre (?) amitié [...], je ne l'ai pas oubliée <sup>458</sup> ».

Ces deux derniers exemples introduisent le thème de l'amitié, banal dans l'épistolographie <sup>459</sup>. Il est bien sûr omniprésent sous la forme de l'adjectif φίλτατος (ou de variantes comme

<sup>445</sup> TIBILETTI 1979, p. 77-80. Ce thème est traité par KOSKENNIEMI 1956, p. 64-75.

<sup>446</sup> M65, *supra*, p. 495.

<sup>447</sup> K55.

<sup>448</sup> Je prends *ταραχὴ* dans son sens militaire.

<sup>449</sup> *O.Krok.* 93. Sur le sens qu'il faut peut-être donner à *ταραχὴ*, cf. H. CUVIGNY, *supra*, p. 351.

<sup>450</sup> M66.

<sup>451</sup> K310.

<sup>452</sup> KOSKENNIEMI 1956, p. 123-126.

<sup>453</sup> K71.— On comparera ces derniers mots avec DÉMÉTRIUS, p. 3, 7-8 (*typos philikos*): οὐδὲ γὰρ οὐδέποτε δυνατόν ἐπιλαθέσθαι με σοῦ, κτλ.

<sup>454</sup> K46.

<sup>455</sup> K728.

<sup>456</sup> *O.Faw.* 36.

<sup>457</sup> M1065.

<sup>458</sup> K168.

<sup>459</sup> KOSKENNIEMI 1956, p. 115-127, TIBILETTI 1979, p. 86-102.



γλυκύτατος) dans l’adresse ou, au vocatif, dans le corps de la lettre et dans le salut final. Mais il peut être sciemment développé : outre les deux passages cités à l’instant, *ce φιλω*, « je t’aime <sup>460</sup> » ; *οδα* (l. *οἶδα*) *δὲ πῶς με [φι]λις καὶ ἴγὼ γάρ ce φιλω ὦ[ς] ἀδελφόν*, « je sais combien tu m’aimes et moi aussi je t’aime comme un frère <sup>461</sup> ». Ces protestations d’amitié ne sont pas toujours gratuites et remplissent une fonction psychologique précise : on brandit son amitié pour s’excuser auprès de son correspondant d’un oubli ou d’un service non rendu ou pour l’inciter à accomplir le service qu’on lui a demandé. C’est ainsi qu’Isidōros utilise ce thème – semble-t-il au second degré – en K717 déjà cité <sup>462</sup>. Ailleurs, untel, pour se faire pardonner, conclut sa lettre ainsi : *διὸ οὖν ce ἐρωτῶ, ἀδελφε, μοι* (l. *μη*) *ἀπολέεις τὴν φιλίαν σου μετ’ ἐμοῦ*, « c’est pourquoi je te le demande, frère, ne perds pas ton amitié pour moi <sup>463</sup> ». Il n’est pas rare que cette amitié soit présentée comme exclusive : *οἶδες, [εἶ μ]οι ἀδελφὸς κ[α]ὶ πάτηρ καὶ μήτηρ* [1-3] *οὐδέν[α]ν ἔχω* [1-3] *αν[ . ] ceν*, « tu sais, tu es pour moi un frère, un père et une mère [...] et je n’ai personne [d’autre que] toi <sup>464</sup> ». Je propose de reconnaître dans ces derniers mots, très mutilés, une expression fréquente dans nos ostraca : *οὐδέναν ἔτι (?) ἔχομεν εἰ μὴ σέν*, « nous n’avons plus que toi <sup>465</sup> » ; *οἶδες ὅτι οὐδένα ἔχω [εἰ] μὴ σέ*, « tu sais que je n’ai que toi <sup>466</sup> » ; *[οὐδένα] ἔχω εἰ μὴ καὶ καὶ Γέρμανον [- - γ]λυκύτατον καὶ ἀδελφὸν εἰ μὴ καί*, « je n’ai que toi et Germanus, [je n’ai pas] de plus doux ami (?) et frère que toi <sup>467</sup> ». Et si elle est bien connue de l’épistolographie <sup>468</sup>, cette expression peut prendre dans nos ostraca une résonance pathétique : *μὴ ἔχων ἄλλον βοηθὸν πάντοτε εἰ μὴ σέν καὶ νῦν ἀν[α]γκαίως ἐρωτῶ ce ὅπως παντὶ τρόπῳ περιποιησάμενος χόρτον τῷ ἵππῳ, ὡς ἂν δυνασθῆς, πέμψαι ἴνα διὰ σέν ὁ ἵππος καὶ νῦν διασωθῆ*, « n’ayant jamais d’autre secours que toi, aujourd’hui encore, je te demande de toute urgence de te procurer par tous les moyens autant de fourrage que tu le peux pour mon cheval et de me l’envoyer afin que grâce à toi, aujourd’hui encore, mon cheval soit sauvé <sup>469</sup> ». Dans l’environnement hostile où vivent nos soldats, l’amitié acquiert une dimension salvatrice, et son expression épistolaire dépasse les cadres de la simple rhétorique.

Pour le reste, les thèmes développés dans notre corpus sont, on l’a vu, banals et convenus. Ils démontrent en tout cas une fois de plus chez nos populations du désert Oriental une assez bonne intégration des modes et modèles épistolaires, malgré une langue souvent incertaine. Il est vrai que formulaire et rhétorique, parce qu’offrant un matériau rigide et prêt à être réemployé, peuvent être des palliatifs à une *literacy* hésitante, en balisant un texte de repères aisément détectables.

## 6. CONCLUSION

Plus que le multilinguisme de ces micro-sociétés militaires, notre documentation souligne surtout le décalage constant entre les langues couramment parlées (qui délimitent des communautés dont nos textes écrits ne permettent pas toujours de définir clairement les contours) et les langues écrites (dont l’usage est déterminé par des raisons à la fois historiques et

<sup>460</sup> K699 (contexte mutilé).

<sup>461</sup> M69.

<sup>462</sup> Cf. *supra*, p. 454.

<sup>463</sup> K559.

<sup>464</sup> K728.

<sup>465</sup> K310.

<sup>466</sup> K677. Les cinq derniers mots se lisent aussi en K666.

<sup>467</sup> M96.

<sup>468</sup> TIBILETTI 1979, p. 93.

<sup>469</sup> M126.

professionnelles): d'un côté, l'absence criante du démotique nous laisse deviner une majorité d'Égyptiens, qui, dépossédés d'un *medium* écrit épichorique, sont obligés d'écrire en grec, avec les conséquences qu'un tel phénomène peut avoir sur le niveau linguistique de leurs écrits; d'autre part, l'influence de l'écriture latine dans nombre de nos ostraca grecs trahit les efforts déployés par la communauté latinophone minoritaire pour communiquer en grec. Cette omniprésence du grec, qui, bien que naturelle en Égypte, est moins attendue dans la correspondance officielle, nous a amené à une réévaluation à la baisse de la place institutionnelle du latin dans l'armée romaine, témoignage de sa souplesse d'adaptation aux réalités linguistiques des provinces où elle est implantée, en même temps qu'indice de l'évolution de plus en plus locale de ses recrutements auxiliaires.

Bien que de médiocre niveau – entre autres, explicable par cette situation de décalage et par la place de plus en plus grande faite aux non-métropolitains –, la *literacy* révélée par notre documentation est quantitativement bien développée, selon un taux apparemment bien supérieur à celui de la population civile. C'est que la maîtrise des lettres est plus qu'ailleurs indispensable: elle est bien sûr un principe fondamental de l'institution militaire, qui ne peut fonctionner sans la circulation rapide sur de grandes distances d'informations non déformées – ce que seul l'écrit permet. Elle est tout aussi capitale pour les soldats à titre privé: l'écrit est souvent la solution la plus fiable pour améliorer les conditions matérielles, la lettre étant le principal régulateur de l'échange de vivres et autres biens; son rôle psychologique n'est pas moindre puisqu'elle permet de lutter contre l'isolement que le désert fait peser sur la population de nos *praesidia* en maintenant des contacts entre personnes éloignées. Aussi, à ce double titre, ce milieu militaire a-t-il particulièrement encouragé l'écrit, même par personne interposée, au point qu'on ait tenté de l'y enseigner. À en croire nos textes, ce qui circulait le plus souvent dans ce désert, c'étaient les lettres. Elles sont d'une certaine façon la meilleure preuve de la façon dont ces hommes sont parvenus non seulement à maîtriser, mais aussi à exorciser le royaume de Pan.

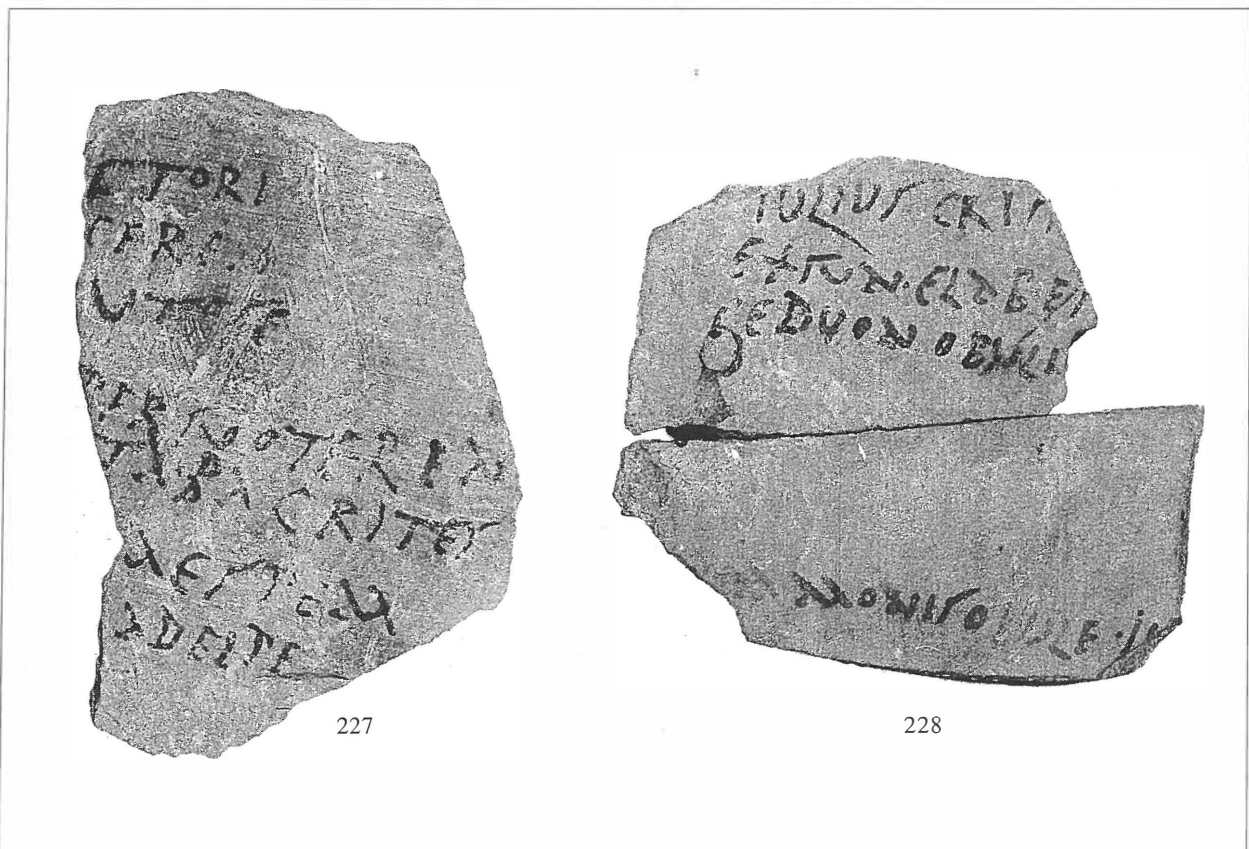
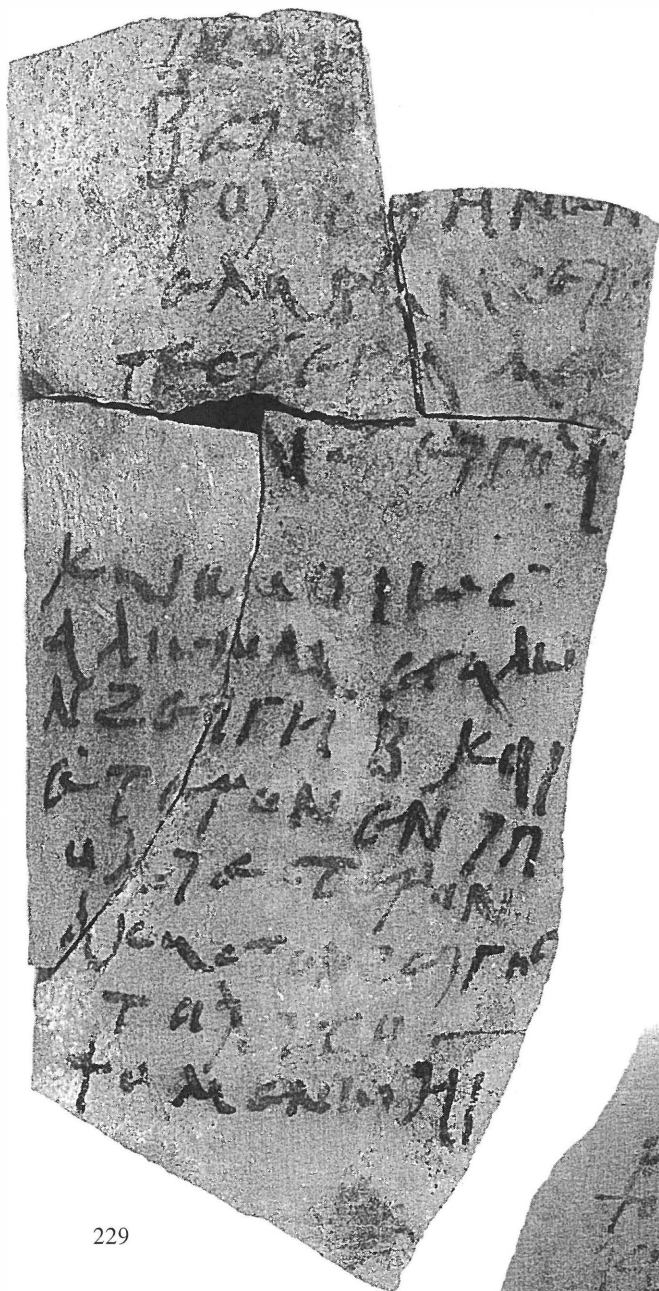
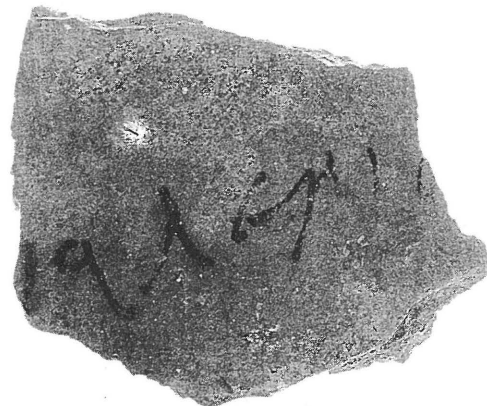


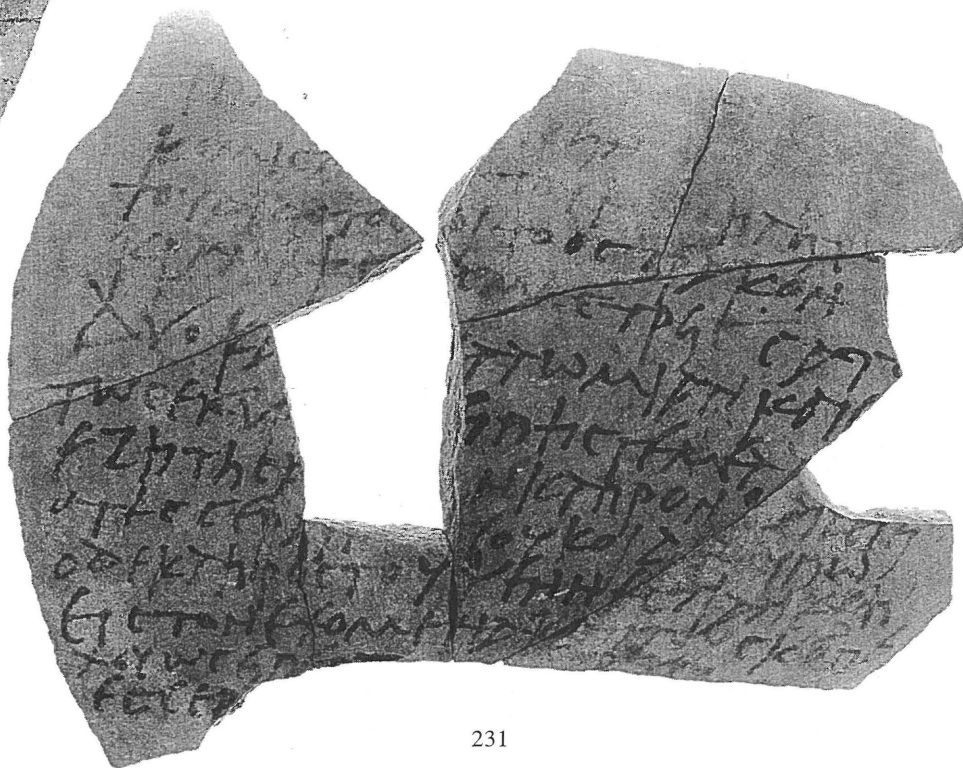
Fig. 227. M1234, p. 440 (cl. A. Bülow-Jacobsen). Fig. 228. M736, p. 440 (cl. A. Bülow-Jacobsen).



229

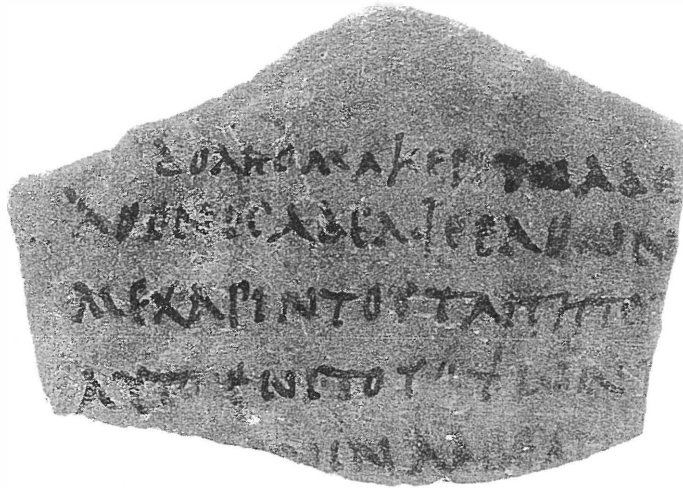


230

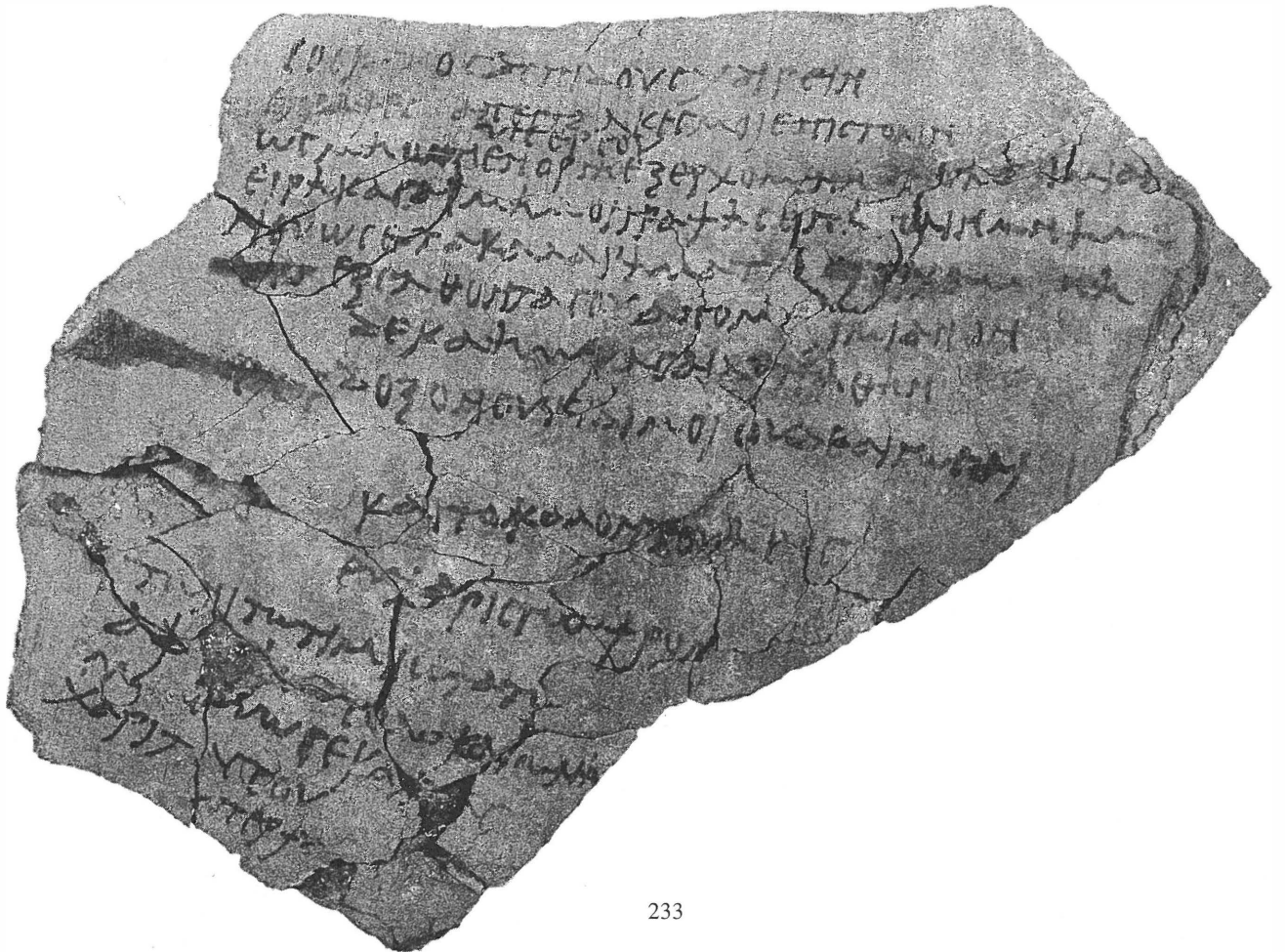


231

Fig. 229. *O.Krok.* 16, cf. p. 444, main du curateur Capito. (cl. M. Ibrahim, Ifao).  
 Fig. 230. *O.Krok.* 22, *dipinto* au nom de Ο]υαλέριο[c. Remarquer le ductus du α et du ρ (cl. M. Ibrahim, Ifao).  
 Fig. 231. QAB140, lettre d'Herminios au centurion Decimus. Outre l'allure générale, noter tout particulièrement le tracé très latin du ε et du μ (cl. M. Ibrahim, Ifao).



232



233

Fig. 232. K230, lettre de Dolens, où se sent l'influence de la capitale rustique latine (cl. M. Ibrahim, Ifao).

Fig. 233. M728, p. 464 (cl. A. Bülow-Jacobsen).

## ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMS 1986 W.Y. ADAMS, *Ceramic Industries of Medieval Nubia I-II*, Kentucky.
- ALARCÃO 1976 J. ALARCÃO, « Verres », dans : J. ALARCÃO, R. ÉTIENNE, *Fouilles de Conimbriga*, Paris, p. 155-216.
- ALSTON 1995 R. ALSTON, *Soldier and Society in Roman Egypt. A Social History*, London-New York.
- ANDRÉ 1981 J. ANDRÉ, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris.
- ASHTOR 1968 E. ASHTOR, « Essai sur l'alimentation des diverses classes sociales dans l'Orient médiéval », *Annales E.S.C.*, p. 1017-1053.
- AUSTIN, RANKOV 1995 N.J.E. AUSTIN, N.B. RANKOV, *Exploratio. Military and Political Intelligence in the Roman World from the Second Punic War to the Battle of Adrianople* (réimpr. London-New York 1998).
- BAGNALL 1982 R. BAGNALL, « Upper and Lower Guard Posts », *CdE* 57, p. 125-128.
- BAGNALL 1986 R.S. BAGNALL, « Papyri and Ostraca from Quseir al-Qadim », *BASP* 23, p. 1-60.
- BAGNALL 1993 R.S. BAGNALL, *Egypt in Late Antiquity*, Princeton.
- BAGNALL, SHERIDAN 1994 R.S. BAGNALL, J.A. SHERIDAN, « Greek and Latin Documents from 'Abu Sha'ar, 1992-1993 », *JARCE* 31, p. 159-168.
- BAGNALL *et al.* 2001 R.S. BAGNALL, A. BÜLOW-JACOBSEN, H. CUVIGNY, « Security and Water on Egypt's Desert Roads : New Light on the Prefect Iulius Ursus and *Praesidia*-Building under Vespasian », *JRA* 14, p. 325-333.

- BAILEY 1980 D. M. BAILEY, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum II. Roman Lamps Made in Italy*, London.
- BAILEY 1988 D. M. BAILEY, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum III. Roman Provincial Lamps*, London.
- BAILEY 1991 D. M. BAILEY, *Excavations at El-Ashmunein IV. Hermopolis Magna*, London.
- BAILEY 1996 D.M. BAILEY (éd.), *Archaeological Research in Roman Egypt*, Ann Arbor (JRA Suppl. n° 19).
- BALLET *et al.* 1991 P. BALLET, F. MAHMOUD, M. VICHY, M. PICON, « Artisanat de la céramique dans l'Égypte romaine tardive et byzantine. Prospections d'ateliers de potiers de Minia à Assouan », *Cahiers de la céramique égyptienne* 2, p. 129-152.
- BALLET, VICHY 1992 P. BALLET, M. VICHY, « Artisanat de la céramique dans l'Égypte hellénistique et romaine. Ateliers du Delta, d'Assouan et de Kharga », *Cahiers de la céramique égyptienne* 3, p. 109-119.
- BALLET 1996 P. BALLET, « De la Méditerranée à l'océan Indien. L'Égypte et le commerce à longue distance : les données céramiques », *Topoi* 6/2, p. 809-840.
- BARAG 1963 D. BARAG, « The Glassware », dans : Y. YADIN (éd.), *The Finds from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters*, Jerusalem, p. 101-110.
- BARRON, HUME 1902 T. BARRON, W. F. HUME, *Topography and Geology of the Eastern Desert of Egypt. Central Portion*, Le Caire.
- BAYER-NIEMEIER 1988 E. BAYER-NIEMEIER, *Griechisch-römische Terrakotten, Melsungen, (Liebieghaus-Museum Alter Plastik. Bildwerke der Sammlung Kaufmann I)*.
- BEGLEY 1993 V. BEGLEY, « New Investigations at the port of Arikamedu », *JRA* 6, p. 93-107.
- BEGLEY 1996 V. BEGLEY, *The Ancient Port of Arikamedu, New Excavations and Researches 1989-1992 I*, Pondichéry.
- BELLINGER 1962 L. BELLINGER, « Textiles from Gordion », *Bulletin of the Needle and Bobbin Club*, vol. 45, n° 1/2, p. 25.
- BELLI PASQUA 1995 R. BELLI PASQUA, *Sculture di età romana in « basalto »*, Roma.

ABBREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- BENDER JØRGENSEN 1991a L. BENDER JØRGENSEN, «Textiles from Mons Claudianus. A Preliminary Report», *Acta Hyperborea* 3, p. 83-95.
- BENDER JØRGENSEN 1991b L. BENDER JØRGENSEN, «The Textiles from Mons Claudianus Recorded in 1991», *Archaeological Textiles Newsletter* 12, p. 8-10.
- BENDER JØRGENSEN 1992 L. BENDER JØRGENSEN, *North European Textiles until AD 1000*, Aarhus.
- BENDER JØRGENSEN, WILD 1988 L. BENDER JØRGENSEN, J. P. WILD, «Clothes from the Roman Empire : Barbarians and Romans», dans : L. BENDER-JØRGENSEN *et al.* (éd.), *Archaeological Textiles. Report from the 2nd NESAT Symposium*, Copenhagen, p. 65-98.
- BEN LAZREG *et al.* 1995 N. BEN LAZREG, M. BONIFAY, A. DRINE, P. TROUSSET, «Production et commercialisation des *salsamenta* de l'Afrique ancienne», dans : *Productions et exportations africaines*, Paris, p. 103-142.
- Berenike '94* S.E. SIDEBOTHAM, W.Z. WENDRICH (éd.), *Berenike 1994. Preliminary Report of the 1994 Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the Survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1995.
- Berenike '95* S.E. SIDEBOTHAM, W.Z. WENDRICH (éd.), *Berenike 1995. Preliminary report of the 1995 Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the Survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1996.
- Berenike '96* S.E. SIDEBOTHAM, W.Z. WENDRICH (éd.), *Berenike 1996. Report of the 1996 Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the Survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1998.
- Berenike '97* S.E. SIDEBOTHAM, W.Z. WENDRICH (éd.), *Berenike 1997. Report of the 1997 Excavations at Berenike and the Survey of the Egyptian Eastern Desert, including Excavations at Shenshef*, Leiden, 1999.
- Berenike '98* S. E. SIDEBOTHAM, W. Z. WENDRICH (éd.), *Berenike 1998. Report of the 1998 Excavations at Berenike and the Survey of the Egyptian Eastern Desert, including Excavations in Wadi Kalalat*, Leiden, 2000.
- BERGMAN 1975 I. BERGMAN, *Late Nubian Textiles*, Lund (*The Scandinavian Joint Expedition to Sudanese Nubia* 8).
- BIDWELL *et al.* 1988 P. BIDWELL, R. MIKET, B. FORD (éd.), *Portae cum turribus, Studies of Roman Fort Gates*, Oxford (BAR-IS 206).

- BINGEN 1984 J. BINGEN, «Épigraphie grecque et latine : d'Antinoé à Edfou», *CdE* 59, p. 359-370.
- BINGEN 1992 J. BINGEN, «Mons Claudianus. Rapport préliminaire sur les cinquième et sixième campagnes de fouille (1991-1992)», *BIFAO* 92, p. 15-36.
- BINGEN 1996 J. BINGEN, «Dumping and the Ostraca at Mons Claudianus», dans : BAILEY 1996, p. 29-38.
- BINGEN, JENSEN 1993 J. BINGEN, S.O. JENSEN, «Mons Claudianus. Rapport préliminaire sur la septième campagne de fouille (1993)», *BIFAO* 93, p. 53-66.
- BONNEAU 1993 D. BONNEAU, *Le régime administratif de l'eau du Nil dans l'Égypte grecque, romaine et byzantine*, Leyde-New York-Cologne.
- BOWERSOCK 1983 G.W. BOWERSOCK, *Roman Arabia*, Cambridge-London.
- BOWMAN 1994 A.K. BOWMAN, *Life and Letters on the Roman Frontier. Vindolanda and its people*, London.
- BRECCIA 1934 E. BRECCIA, *Terrecotte figurate greche e greco-egizie del museo di Alessandria*, Bergamo (*Monuments de l'Égypte gréco-romaine publiés par la Société royale d'archéologie d'Alexandrie* II.2).
- BREEZE 1977 D.J. BREEZE, «The Garrisoning of Roman Fortlets», dans : *Studien zu den Militärgrenzen Roms* II, Köln, p. 1-6 (= BREEZE, DOBSON 1993, p. 505-510).
- BREEZE, DOBSON 1993 D.J. BREEZE, B. DOBSON, *Roman Officers and Frontiers*, Stuttgart (*Mavors* 10).
- BRIQUEL-CHATONNET, NEHMÉ Fr. BRIQUEL-CHATONNET, L. NEHMÉ, «Graffiti nabatéens d'Al-Muwayh et de Bi'r al-Hammâmât (Égypte)», *Semitica* 47, p. 81-88.
- BROWNE 1800 W. G. BROWNE, *Nouveau voyage dans la Haute et Basse Égypte, la Syrie, le Dar-Four, où aucun Européen n'avoit pénétré; fait depuis les années 1792 jusqu'en 1798*, I, Paris.
- BRUCE 1790 J. BRUCE, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771 et 1772*. Tome premier, *Voyage en Nubie et en Abyssinie pour découvrir les sources du Nil*, Paris.
- BRUN 1994 J.-P. BRUN, «Le faciès céramique d'Al-Zarqa, observations préliminaires», *BIFAO* 94, p. 7-26.



ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- BRÜNNOW,  
DOMASZEWSKI 1904-1909 R. E. BRÜNNOW, A. VON DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia*,  
Straßburg.
- BRUWIER 1997 M. C. BRUWIER (éd.), *Égyptiennes. Étoffes coptes du Nil*, Mariemont.
- BÜLOW-JACOBSEN 1996 A. BÜLOW-JACOBSEN, *Mons Claudianus*, København (*Studier fra Sprog-  
og Oldtidsforskning* 326).
- BÜLOW-JACOBSEN *et al.* 1994 A. BÜLOW-JACOBSEN, H. CUVIGNY, J.-L. FOURNET, «Myos Hormos :  
New Papyrological Evidence», *BIFAO* 94, p. 27-42.
- BÜLOW-JACOBSEN *et al.* 1995 A. BÜLOW-JACOBSEN, H. CUVIGNY, J.-L. FOURNET, M. GABOLDE,  
Chr. ROBIN, «Les inscriptions d'Al-Muwayh», *BIFAO* 95, p. 103-124.
- CARANDINI 1985a A. CARANDINI (dir.), *Settefinestre, una villa schiavistica nell'Etruria  
romana II. La villa nelle sue parti*, Modena.
- CARANDINI 1985b A. CARANDINI (dir.), *Settefinestre, una villa schiavistica nell'Etruria  
romana III. La villa e suoi reperti*, Modena.
- CARANDINI *et al.* 1973 A. CARANDINI *et al.*, *Ostia III. Studi miscellanei*, Roma.
- CARDON 1998 D. CARDON, «Textiles archéologiques de Maximianon-Al-Zarqa et  
Didymoi : exemples précoces de teinture par réserve sur laine»,  
*Bulletin du Centre international d'étude des textiles anciens* 75,  
p. 14-20.
- CARDON 1999 D. CARDON, «Les damassés de laine de Krokodilô (100-120 apr. J.-C.)»,  
*Bulletin du Centre international d'étude des textiles anciens* 76, p. 6-21.
- CASSON 1989 L. CASSON (éd.), *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton.
- C.Epist.Lat.* P. CUGUSI, *Corpus Epistularum Latinarum papyris tabulis ostracis  
servatarum*, Firenze, 1992 (*Papyrologica Florentina* 23).
- CGL G. GOETZ, *Corpus glossariorum Latinorum*, Leipzig, 1888-1923.
- CHARLESWORTH, THORNTON 1973 D. CHARLESWORTH, J.H. THORNTON, «Leather found in Mediobogdum,  
the Roman Fort of Hardknott», *Britannia* 4, p. 141-152.
- CHERBLANC 1937 E. CHERBLANC, *Le kaunakès. Étude critique d'après les textes, les mo-  
numents figurés et les survivances supposées du tissu. Histoire géné-  
rale du tissu*, vol. 11, Paris.

- CLAIRMONT 1963 Chr. W. CLAIRMONT, *The Glass Vessels*, New Haven (*The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, Part V*).
- CLARYSSE 1984 W. CLARYSSE, «A Roman Army Unit near Thebes», *Atti del XVII congresso internazionale di papirologia III*, Napoli, p. 1021-1026.
- CLARYSSE, SIJPESTEIJN 1988 W. CLARYSSE, P.J. SIJPESTEIJN, «A Military Roster on a Vase in Amsterdam», *AncSoc* 19, p. 71-96.
- COLIN 1988 G. COLIN, «À propos des graffites sud-arabiques du Ouâdi Hammâmât», *BIFAO* 88, p. 33-36.
- COUYAT 1910 J. COUYAT, «Ports gréco-romains de la mer Rouge et grandes routes du désert Arabe», *CRAI* 1910, p. 525-542.
- COUYAT, MONTET 1912 J. COUYAT, P. MONTET, *Inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâmât*, Le Caire (*MIFAO* 34).
- C.Pap.Lat.* R. CAVENAILE, *Corpus Papyrorum Latinarum*, Wiesbaden, 1956-1959.
- CRIBIORE 1996 R. CRIBIORE, *Writing, Teachers and Students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta.
- CROCKER JONES 1989 G. CROCKER JONES, *Traditional Spinning and Weaving in the Sultanate of Oman*, Ruwi, Sultanat d'Oman.
- G.M. & E. CROWFOOT 1961 G.M. & E. CROWFOOT, «The Textiles and Basketry», dans : P. BENOÎT, J. T. MILIK, R. DE VAUX, *Les Grottes de Murabba'ât*, Oxford (*Discoveries in the Judaean Desert* 2), p. 51-63.
- CUNLIFFE 1971 B. CUNLIFFE, *Excavations at Fishbourne II. The Finds*, Leeds.
- CUVIGNY 1994 H. CUVIGNY, «Un ostracon inédit du désert Oriental et la provenance de *O.Amst.* 9», *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhagen, p. 229-230.
- CUVIGNY 1996 H. CUVIGNY, «Ulpius Himerus, procureur impérial: I.Pan 53», *BIFAO* 96, p. 91-101.
- CUVIGNY 1997 H. CUVIGNY, «Le crépuscule d'un dieu: le déclin du culte de Pan dans le désert Oriental», *BIFAO* 97, p. 139-147.
- CUVIGNY 1999 H. CUVIGNY, «Bouchons cachetés des fouilles d'Aldolphe Reinach à Coptos», *Bulletin des musées et monuments lyonnais* 4, 1998, p. 2-7.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- CUVIGNY, ROBIN 1996 H. CUVIGNY, Chr. ROBIN, «Des Kinaidokolpites dans un ostracon grec du désert Oriental (Égypte)», *Topoi* 6/2, p. 697-720.
- DAVIES 1971 R.W. DAVIES, «The Roman Military Diet», *Britannia* 2, p. 122-142.
- DAVISON 1989 D. P. DAVISON, *The Barracks of the Roman Army from the 1st to 3rd Centuries AD. A Comparative Study of the Barracks from Fortresses, Forts and Fortlets with an Analysis of Building Types and Construction, Stabling and Garrisons*, Oxford (BAR-IS 472).
- DDBDP *Duke Data Bank of Documentary Papyri*.
- DE JONGHE, TAVERNIER 1983 D. DE JONGHE, M. TAVERNIER, «Le phénomène du croisage des fils de chaîne dans les tapisseries coptes», *Bulletin de liaison du Centre international d'étude des textiles anciens* 57-58, p. 174-186.
- DE JONGHE, VERHECKEN-LAMMENS 1994 D. DE JONGHE, Chr. VERHECKEN-LAMMENS, «Le vêtement damassé 4219 de la Fondation Abegg à Riggisberg», *Riggisberg Berichte* 2, p. 41-72.
- DELG P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968-1980.
- DEMOUGIN 1992 S. DEMOUGIN, *Prosopographie des chevaliers romains julio-claudiens (43 av. J.-C.-70 apr. J.-C.)*, Rome (Collection de l'École française de Rome 153).
- DENEAUVE J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris, 1969.
- DENTZER 1994 J.-M. DENTZER, «Khans ou casernes à Palmyre ? À propos de structures visibles sur des photographies aériennes anciennes», *Syria* 71, p. 45-112.
- DE ROMANIS 1988 F. DE ROMANIS, «Romanukharatta e Taprobane : sui rapporti Roma-Ceylon nel I sec. d.C.», *Helikon* 28, 1988, p. 5-58.
- DE ROMANIS 1996 F. DE ROMANIS, *Cassia, cinnamomo, ossidiana. Uomini e merci tra oceano Indiano e Mediterraneo*, Roma.
- DE RUGGIERO, *Diz. epigr.* E. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, Roma, 1886-1983.
- DESANGES 1978 J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome (Collection de l'École française de Rome 38).

- DESANGES 1988 J. DESANGES, « Les relations de l'Empire romain avec l'Afrique nilotique et érythréenne, d'Auguste à Probus », *ANRW* 2.10.1, p. 3-43.
- DESANGES 1989 J. DESANGES, « Arabes et Arabie en terre d'Afrique dans la géographie antique », dans : FAHD 1989, p. 413-429.
- DEVIJVER 1975 H. DEVIJVER, *De Aegypto et exercitu Romano sive Prosopographia militiarum equestrium quae ab Augusto ad Gallienum seu statione seu origine ad Aegyptum pertinebant*, Louvain (*StudHell* 22).
- DEVIJVER 1976-1993 H. DEVIJVER, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, Louvain.
- DOMASZEWSKI 1981 A. VON DOMASZEWSKI, *Die Rangordnung der römischen Heeres*, Köln-Wien, 1981<sup>3</sup> (Beihefte der *Bonner Jahrbücher* 14).
- DONADONI 1974 S. DONADONI, *Alcune case a Est del tempio ramesside, in Antinoé (1964-1968)*, Roma.
- DREXHAGE 1991 H.-J. DREXHAGE, *Preise, Mieten/Pachten, Kosten und Löhne im römischen Ägypten bis zum Regierungsantritt Diokletians*, St. Katharinen.
- DUBIEF 1959-63 J. DUBIEF, *Le climat du Sahara*, Alger.
- DU BOIS-AYMÉ 1809 M. DU BOIS-AYMÉ, « Mémoire sur la ville de Qoçeyr et ses environs, et sur les peuples nomades qui habitent cette partie de l'ancienne Troglodytique », dans : *Description de l'Égypte. État moderne* I, Paris, p. 193-202.
- DU CANGE 1842 DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris.
- DUMONT 1988 J. DUMONT, « Les critères culturels du choix des poissons dans l'alimentation grecque antique : le cas d'Athénée de Naucratis », dans : *L'animal dans l'alimentation humaine, les critères de choix*, *Anthropozoologica* (numéro spécial), p. 99-113.
- DUNAND 1979 Fr. DUNAND, « L'artisanat du textile dans l'Égypte lagide », *Ktema* 4, p. 47-69.
- DUNAND 1990 Fr. DUNAND, *Catalogue des terres cuites gréco-romaines d'Égypte*, Musée du Louvre, Département des antiquités égyptiennes, Paris.
- DUNCAN-JONES 1976 R.P. DUNCAN-JONES, « The Choenix, the Artaba and the Modius », *ZPE* 21, p. 43-52.

- DURRBACH 1921 F. DURRBACH, *Choix d'inscriptions de Délos I. Textes historiques*, Paris.
- DYSON 1968 S.L. DYSON, *The Commonware Pottery*, New Haven (*The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, Minor Finds. Part I, Fasc. 3*).
- EASTWOOD 1982 G. M. EASTWOOD, « The Textiles », dans : *Quseir al-Qadim 1980*, p. 285-326.
- EMPEREUR, PICON 1986 J.-Y. EMPEREUR, M. PICON, « À la recherche des fours d'amphores », dans : J.-Y. EMPEREUR, Y. GARLAN (éd.), *Recherches sur les amphores orientales*, Athènes, 1986 (*BCH Supplément 13*), p. 103-126.
- EMPEREUR, PICON 1989 J.-Y. EMPEREUR, M. PICON, « Les régions de production d'amphores impériales en Méditerranée orientale », dans : *Amphores romaines et histoire économique, Dix ans de recherche. Actes du colloque de Sienne*, Rome (*Collection de l'École française de Rome 114*), p. 223-248.
- EXLER 1923 F.X.J. EXLER, *The Form of the Ancient Greek Letter of the Epistolary Papyri (3rd c. B.C.-3rd c. A.D.). A Study in Greek Epistolography*, Washington.
- FAHD 1989 T. FAHD (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Strasbourg (*Travaux du centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques 10*).
- FELLMANN 1955 R. FELLMANN, *Basel in römischer Zeit*, Basel.
- FORCELLINI A. FORCELLINI, *Totius latinitatis lexicon*, Prati, 1858-1887<sup>4</sup>.
- FOURNET 1994 J.-L. FOURNET, « L'influence des usages littéraires sur l'écriture des documents : perspectives », *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhagen, p. 418-422.
- FOURNET 1995 J.-L. FOURNET, « Les inscriptions grecques d'Abū Kū' et de la route Quft-Quşayr », *BIFAO 95*, 1995, p. 173-233.
- FROVA *et al.* 1977 A. FROVA *et al.*, *Scavi di Luni II*, Roma.
- FUENTES 1987 N. FUENTES, « The Roman Military Tunic », dans : M. DAWSON (éd.), *The Roman Military Equipment: the Accoutrements of War. Proceedings of the Third Roman Military Equipment Research Seminar*, Oxford (*BAR-IS 336*), p. 41-75.
- FUJII 1980 H. FUJII, *A Special Edition on the Studies on Textiles and Leather Objects from Al-Tar Caves, Iraq*, Tokyo (= *Al-Rafidan 1*).

- FUJII *et al.* 1989 H. FUJII, K. SAKAMOTO, M. ICHIASHI, «Textiles from At-Tar Caves, Part I: Cave 12, Hill C», *Al-Rafidan* 10, p. 109-165 et pl. 27-37.
- FUJII, SAKAMOTO 1990 H. FUJII, K. SAKAMOTO, «Textiles from At-Tar Caves, Part II-(1): Cave 16, Hill C», *Al-Rafidan* 11, p. 45-65 et pl. 1-3.
- GARCIN 1976 J.-Cl. GARCIN, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale: Qūs*, Le Caire (*Textes arabes et études islamiques* 6).
- GATIER, SALLES 1988 P.-L. GATIER, J.-F. SALLES, «L'emplacement de Leuké Komé», dans J.-F. SALLES (éd.), *L'Arabie et ses mers bordières*, Lyon (*Travaux de la Maison de l'Orient* 16), p. 186-187.
- GEISSEN A. GEISSEN, *Katalog alexandrinischen Kaisermünzen der Sammlung des Instituts für Altertumskunde der Universität zu Köln*, Opladen, 1974-1983 (*Papyrologica Coloniensia* 5).
- GEMPELER 1992 R.D. GEMPELER, *Elephantine X. Die Keramik römischer bis früh-arabischer Zeit*, Mainz.
- GERACI 1971 G. GERACI, «Ricerche sul proskynema», *Aegyptus* 51, p. 3-211.
- GIGNAC, *Grammar* F.T. GIGNAC, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods I-II*, Milan, 1976-1981 (Testi e documenti per lo studio dell'Antichità 55, 1-2).
- GILLIAM 1950 J.F. GILLIAM, «Some military papyri from Dura», *YCS* 11, p. 171-252.
- GILLIAM 1952 J.F. GILLIAM, «Ostrakon Skeat 11», *TAPA* 83, p. 51-55 (= GILLIAM 1986, p. 109-113).
- GILLIAM 1976 J.F. GILLIAM, «Three Ostraca from Latopolis», *BASP* 13, p. 55-61 (= GILLIAM 1986, p. 379-385).
- GILLIAM 1986 J.F. GILLIAM, *Roman Army Papers*, Amsterdam (*Mavors* 2).
- GOLVIN, REDDÉ 1986 J.-Cl. GOLVIN, M. REDDÉ, «Quelques recherches récentes sur l'archéologie militaire romaine en Égypte», *CRAI* 1986, p. 172-196.
- GOSSELIN 1813 P.-Fr.-J. GOSSELIN, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne* II, Paris.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- GOUDINEAU 1968 Chr. GOUDINEAU, *Fouilles de l'École française de Rome à Bolsena (Poggio Moscini) IV. La céramique arétine lisse*, Paris.
- GOYON 1949 G. GOYON, «Le papyrus de Turin dit 'des Mines d'Or' et le wadi Hammamat», *ASAE* 49, p. 337-392.
- GOYON 1957 G. GOYON, *Nouvelles inscriptions rupestres du wadi Hammamat*, Paris.
- GRACE 1979 V. GRACE, *Amphoras and the Ancient Wine Trade*, Princeton.
- GRANGER-TAYLOR 1992 H. GRANGER-TAYLOR, «The Grouping of Warp threads for areas of Weft-faced-Decoration in Textiles of the Roman Period: a Means of Distinguishing Looms?», *Vlaase Vereniging voor Oud en Hedendaags Textiel, Bulletin 1992 aan Daniël De Jonghe*, p.18-28.
- GROENMAN-VAN WAATERINGE 1967 W. GROENMAN-VAN WAATERINGE, *Romeins lederwerk uit Valkenburg Z.H.*, Groeningen.
- GROSE 1991 D.F. GROSE, «Early Imperial Roman Cast Glass: the Translucent Coloured and Colourless Fine Wares», dans: *Roman Glass. Two Century of Art and Invention*, London, p. 1-18.
- GUÉRAUD 1942 O. GUÉRAUD, «Ostraca grecs et latins de l'Ouâdi Fawâkhir», *BIFAO* 41, p. 141-196.
- HACKIN 1954 J. HACKIN, *Nouvelles recherches archéologiques à Begram, ancienne Kapici (1930-1940)*, Paris.
- Haltern S. LOESCHCKE, *Keramische Funde in Haltern, ein Beitrag zur Geschichte der augusteischen Kultur in Deutschland*, Bonn, 1909.
- HANSON-KEPPIE 1980 W.S. HANSON, L.J.F. KEPPIE (éd.), *Roman Frontier Studies 1979. Papers presented to the 12th International Congress of Roman Frontier Studies*, Oxford (*BAR-IS* 71).
- HARDEN 1936 D.B. HARDEN, *Roman Glass from Karanis Found by the University of Michigan Archaeological Expedition in Egypt, 1924-1929*, Ann Arbor.
- HARDEN 1960 D.B. HARDEN, «The Wint Hill Hunting Bowl and Related Glasses», *Journal of Glass Studies* 2, p. 44-81.
- HARDEN, PRICE 1971 D.B. HARDEN, J. PRICE, «The Glass», dans: B. CUNLIFFE (éd.), *Excavations at Fishbourne 1961-1969 II. The Finds*, Leeds, p. 317-368.

- HARRIS 1989 W. HARRIS, *Ancient Literacy*, London.
- HATZFELD 1919 J. HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*, Paris.
- HAYES 1972 J.W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London.
- HAYES 1975 J.W. HAYES, *Roman and Pre-Roman glass in the Royal Ontario Museum*, Toronto.
- HAYES 1980 J.W. HAYES, *Supplement to Late Roman Pottery*, London.
- HAYES 1983 J.W. HAYES, « The Villa Dionysos Excavations, Knossos. The Pottery », *Annual of the British School at Athens* 78, p. 98-169.
- HAYES 1992 J.W. HAYES, *Excavations at Sarraçhane in Istanbul II. The Pottery*, Oxford.
- HAYES 1995 J.W. HAYES, « Summary of Pottery and Glass Finds », dans : *Berenike '94*, p. 33-40.
- HEUZEY 1887 L. HEUZEY, « Une étoffe chaldéenne, le *kaunakès* », *RA* (sér. 3) 9, p. 257-272.
- HIRSCHFELD 1905 O. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diokletian*, Berlin.
- HOEVENBERG 1993 J. HOEVENBERG, « Leather Artefacts », dans : R.M. VAN DIERENDONCK, D.P. HALLEWAS, K.E. WAUGH, *The Valkenburg Excavations 1985-1988*, Amersfoort, p. 217-338.
- HOLDER 1984 P. A. HOLDER, *Roman Stone Fortifications. Variation and Change from the First Century to the Fourth*, Oxford (BAR-IS 206).
- HOPKINS 1991 K. HOPKINS, « Conquest by Book », dans : J.H. HUMPHREY (éd.), *Literacy in the Roman World*, Ann Arbor (JRA Suppl. 3).
- HOWLAND R. H. HOWLAND, *The Athenian Agora IV. Greek Lamps and Their Survivals*, Princeton, 1958.
- I.Kanaïs* A. BERNAND, *Le paneion d'El-Kanaïs : les inscriptions grecques*, Leyde, 1972.
- I.Ko.Ko.* A. BERNAND, *De Koptos à Kosseir*, Leyde, 1972.



ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ILAKOVAC 1968 B. ILAKOVAC, «Keramika iz antickog broda potonulog kod Paklenih otoka» (= Ceramica dell'antica nave affondata nei pressi delle Isole Infernali), *Diadora* (Zadar) 4, p. 183-202.
- I.Memnon* A. & É. BERNAND, *Les inscriptions grecques et latines du colosse de Memnon*, Le Caire, 1960 (*BdE* 31).
- I.Muwayh* voir: BÜLOW-JACOBSEN *et al.* 1995.
- I.Pan* A. BERNAND, *Pan du désert*, Leyde, 1977.
- I.Portes* A. BERNAND, *Les portes du désert. Recueil des inscriptions grecques d'Antinooupolis, Tentyris, Koptos, Apollonopolis Parva et Apollonopolis Magna*, Paris, 1984.
- ISAAC 1990 B. ISAAC, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford.
- ISINGS C. ISINGS, *Roman Glass from Dated Finds*, Groningen-Djakarta, 1957.
- IVANOV 1990 R. IVANOV, «Lixa Legionis V Macedonicae aus Oescus», *ZPE* 80, p. 131-136.
- JACQUET-GORDON 1985 H. JACQUET-GORDON, «A Group of Egyptian Figure Painted Bowls of the Roman Period», *Mélanges Gamal Eddin Mokhtar*, Le Caire (*BdE* 92.1), p. 409-417.
- JONES 1964 A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire. 284-602*, Oxford.
- KAIMIO 1979 J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki (*Commentationes Humanarum Litterarum* 64).
- KAYSER 1993 Fr. KAYSER, «Nouveaux textes grecs du Ouadi Hammamat», *ZPE* 98, p. 111-156.
- KENNEDY 1985 D. KENNEDY, «The Composition of a Military Work Party in Roman Egypt (*ILS* 2483: Coptos)», *JEA* 71, p. 156-160.
- KENNEDY 1996 D.L. KENNEDY (éd.), *The Roman Army in the East*, Ann Arbor (*JRA* Suppl. 18).

- KING 1984  
A. KING, «Animal Bones and the Dietary Identity of Military and Civilian Groups in Roman Britain, Germany and Gaul», dans : T.F.C. BLAGG, A.C. KING (éd.), *Military and Civilian in Roman Britain, Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford (BAR-BS 136), p. 187-218.
- KOSKENNIEMI 1956  
H. KOSKENNIEMI, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n. Chr.*, Helsinki (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, ser. B, 102, 2).
- KRAMER 1984  
J. KRAMER, «Testi greci scritti nell'alfabeto latino e testi latini scritti nell'alfabeto greco: un caso di bilinguismo imperfetto», *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia III*, Napoli, p. 1377-1384.
- KÜNZL 1996  
E. KÜNZL, «Forschungsbericht zu den antiken medizinischen Instrumenten», *ANRW* 37.3, p. 2433-2639.
- LÄ  
W. HELCK-O. EBERHARD (éd.), *Lexikon der Ägyptologie I-VII*, Wiesbaden, 1975-1992.
- LAMBOGLIA 1950  
N. LAMBOGLIA, *Gli scavi di Albtimilium e la cronologia della ceramica romana*, Bordighera.
- LANCEL 1967  
S. LANCEL, *Verrerie antique de Tipasa*, Paris.
- LANG 1955  
M. LANG, «Dated Jars from Imperial Times», *Hesperia* 24, p. 277-285.
- LEBLANC, DESBATS 1992  
O. LEBLANC, A. DESBATS, «Un lot de céramiques du début du III<sup>e</sup> siècle à Saint-Romain-en-Gal (Rhône)», *RAN* 25, p. 125-150.
- LEIWO 1995  
M. LEIWO, «The Mixed Languages in Roman Inscriptions», dans : H. SOLIN, O. SALOMIES, U.-M. LIERTZ (éd.), *Acta colloquii epigraphici latini*, Helsinki (*Commentationes Humanarum Litterarum* 104), p. 299-301.
- LEMAITRE 1997  
S. LEMAITRE, «L'amphore de type Agora F65/66, dite 'monoansée'. Essai de synthèse à partir d'exemplaires lyonnais», *Actes du congrès du Mans de la SFECAG*, Marseille, p. 311-320.
- LESQUIER 1918  
J. LESQUIER, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Le Caire (MIFAQ 41).
- LEWIS 1988  
N. LEWIS, *La Mémoire des sables. La vie en Égypte sous la domination romaine*, Paris.

- LGPN *A Lexicon of Greek Personal Names*,  
 I. *The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*, P.M. FRASER, E. MATTHEWS, Oxford, 1987.  
 II. *Attica*, M.J. OSBORNE, S.G. BYRNE, Oxford, 1994.  
 III.A. *The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia*, P.M. FRASER, E. MATTHEWS, Oxford, 1997.
- LIGNEREUX, PETERS 1997a Y. LIGNEREUX, J. PETERS, « Viandes, volailles et fruits de mer à la table des légions romaines d'Aunedonnacum, 20-30 après Jésus-Christ (Aulnay-de-Saintonge, Charente-Maritime) I. Résultats », *Revue de médecine vétérinaire*, avril 1997, p. 277-297.
- LIGNEREUX, PETERS 1997b Y. LIGNEREUX, J. PETERS, « Viandes, volailles et fruits de mer à la table des légions romaines d'Aunedonnacum, 20-30 après Jésus-Christ (Aulnay-de-Saintonge, Charente-Maritime) II. Discussion », *Revue de médecine vétérinaire*, mai 1997, p. 399-412.
- LITTMANN, MEREDITH 1953 E. LITTMANN, D. MEREDITH, « Nabataean Inscriptions from Egypt », *BSOS* 15, p. 1-28.
- LITTMANN, MEREDITH 1954 E. LITTMANN, D. MEREDITH, « Nabataean Inscriptions from Egypt-II », *BSOS* 16, p. 211-246.
- LOESCHCKE S. LOESCHCKE, *Lampen aus Vindonissa*, Zurich, 1919.
- LORQUIN 1992 A. LORQUIN, *Les tissus coptes au musée national du Moyen Âge-Thermes de Cluny: catalogue des étoffes égyptiennes de lin et de laine de l'Antiquité tardive aux premiers siècles de l'Islam*, Paris.
- MCCONNORAN 1986 P. MCCONNORAN, « Footwear », dans : L. MILLER, J. SCHOFIELD, M. RHODES, *The Roman Quay at St. Magnus House, London*. London, Museum of London and Middlesex Archaeological Society, p. 218-226.
- MCINTYRE, RICHMOND 1934 J. MCINTYRE, I.A. RICHMOND, « Tents of the Roman Army and Leather from Birdoswald », *Transactions of the Cumberland and Westmoreland Antiquarian and Archaeological Society* 34, p. 62-90.
- MACMULLEN 1963 R. MACMULLEN, *Soldier and Civilian in the Later Roman Empire*, Cambridge Mass.
- MANDILARAS, *Verb* B.G. MANDILARAS, *The Verb in the Greek Non-Literary Papyri*, Athens, 1973.

- MANNERING 1994 U. MANNERING, «El-Zerqa. A military post in the Eastern Desert of Egypt», *Archaeological Textiles Newsletter* 18-19, p. 13-14.
- MARANGOU-LERAT A. MARANGOU-LERAT, *Le vin et les amphores de Crète à l'époque classique et à l'époque impériale*, Athènes, 1995 (*Études crétoises* 30).
- MARICHAL 1945 R. MARICHAL, *L'Occupation romaine de la Basse-Égypte*, Paris.
- MAU A. MAU, *CIL IV, Suppl. 2. Inscriptiones parietariae et vasorum fictilium*, Berlin, 1909.
- MAYER THURMAN, WILLIAMS 1979 C. MAYER THURMAN, B. WILLIAMS, *Ancient Textiles from Nubia*, Chicago.
- MAXFIELD 1996 V.A. MAXFIELD, «The Eastern Desert Forts and the Army in Egypt During the Principate», dans : BAILEY 1996, p. 9-19.
- MAXFIELD, DOBSON 1991 V.A. MAXFIELD, M.J. DOBSON (éd.), *Roman Frontier Studies 1989. Proceedings of the 15th International Congress of Roman Studies*, Exeter.
- MAXFIELD, PEACOCK 2001 V.A. MAXFIELD, D.P.S. PEACOCK, *Mons Claudianus. Survey and Excavation II. Excavations: Part 1*, Le Caire (FIFAO 43).
- MEIGS 1966 P. MEIGS, *Geography of Coastal Deserts*, UNESCO.
- MEREDITH 1952 D. MEREDITH, «The Roman Remains in the Eastern Desert of Egypt», *JEA* 38, p. 94-111.
- MEREDITH 1953 D. MEREDITH, «The Roman Remains in the Eastern Desert of Egypt (continued)», *JEA* 39, p. 95-106.
- MEREDITH 1954 D. MEREDITH, «Inscriptions from the Berenice road», *CdE* 29, p. 281-287.
- MEREDITH 1958 D. MEREDITH, *Tabula Imperii Romani. Map of the Roman Empire Based on the International 1/1,000,000 Map of the World. Sheet N.G. 36. Coptos*, Oxford.
- MEYER 1982 C. MEYER, «Roman Glass», dans : *Quseir al-Qadim 1980*, p. 215-231.
- MEYER 1992 C. MEYER, *Glass from Quseir al-Qadim and the Indian Ocean trade*, Chicago.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- MEYER 1994 C. MEYER, « Gold, Granite, and Water : the Bir Umm Fawakhir Survey Project 1992 », *AASOR* 52, p. 37-92.
- MEYER 1995 C. MEYER, « A Byzantine Gold-Mining Town in the Eastern Desert of Egypt: Bir Umm Fawakhir, 1992-93 », *JRA* 8, p. 192-224.
- MEYER 1997 C. MEYER, « Bir Umm Fawakhir: Insights into Ancient Egyptian Mining », *JOM* March 1997, p. 64-67.
- MITTHOF 2001 Fr. MITTHOF, *Annona militaris. Die Heeresversorgung im spätantiken Ägypten. Ein Beitrag zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte des Römischen Reiches im 3. bis 6. Jh. n. Chr.*, Firenze (*Papyrologica Florentina* 22).
- MONFREID 1937 H. DE MONFREID, *La croisière du haschisch*, Paris, Ferenczi.
- MONTERRAT 1996 D. MONTERRAT, *Sex and Society in Graeco-Roman Egypt*, London-New York.
- MORRISON 1989 H.M. MORRISON, « The Glass », dans : S.C. MUNRO-HAY, *Excavations at Aksum*, London, p. 168-178.
- MOULTON, MILLIGAN J.H. MOULTON, G. MILLIGAN, *The Vocabulary of the Greek Testament Illustrated from the Papyri and Other Non-Literary Sources*, London-New York-Toronto, 1914-1929.
- MURRAY 1925 G.W. MURRAY, « The Roman Roads and Stations in the Eastern Desert of Egypt », *JEA* 11, p. 138-150.
- MURRAY *et al.* 1900 A.S. MURRAY, A.H. SMITH, H.B. WALTER, *Excavations in Cyprus*, London.
- NENNA, SEIF EL-DIN 1993 M.-D. NENNA, M. SEIF EL-DIN, « La vaisselle en faïence d'Alexandrie », *BCH* 117, p. 565-603.
- O. Did.* inv. Ostraca inédits de Didymoi (Khashm al-Minayh).
- O. Faw.*, *O. Fawâkhîr* voir : GUÉRAUD 1942.
- O. Krok.* I H. CUVIGNY, *Ostraca de Krokodilô I. La correspondance militaire et sa circulation (O.Krok. 1-151)*, sous presse.
- OLCESE 1993 GI. OLCESE, *Le ceramiche comuni di Albintimilium. Indagine archeologica e archeometrica sui materiali dell'area del cardine*, Firenze.

- OLESON 1984 J.P. OLESON, *Greek and Roman Mechanical Water-Lifting Devices: the History of a Technology*, Toronto (Phoenix (T) Suppl. 16).
- OLSSON 1925 Br. OLSSON, *Papyrusbriefe aus der frühesten Römerzeit*, Uppsala.
- O.Max.* Ostraca de Maximianon (Al-Zarqâ'), pour la plupart inédits.
- ORL* E. FABRICIUS, F. HETTNER, O. VON SARWAY, *Der Obergermanischerätische Limes des Römerreiches*. Abteilung A: *Streckenbeschreibung*. Abteilung B: *Beschreibung der Kastelle*, Berlin-Leipzig, 1894-1937.
- PACK<sup>2</sup> R.A. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, 2<sup>e</sup> éd., Ann Arbor, 1965.
- PARKER 1986 S. Th. PARKER, *Romans and Saracens: a History of the Roman Frontier*, Winona Lake (ASOR. Dissertation series 6).
- PARKER 1987 S. Th. PARKER (éd.), *The Roman Frontier in Central Jordan*, Oxford (BAR-IS 340).
- PASQUALINI 1998 M. PASQUALINI, « Les céramiques communes en Basse-Provence (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s.). Essai de classification », dans: M. BONIFAY, M.-B. CARRE, Y. RIGOIR (éd.), *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I-VII<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.)*, Paris (*Études massaliètes* 5), p. 293-308.
- PEACOCK *et al.* 1999 D. PEACOCK *et al.*, *Myos Hormos-Quseir al-Qadim: a Roman and Islamic Port Site on the Red Sea Coast of Egypt. Interim Report, 1999*, University of Southampton.
- PEACOCK, MAXFIELD 1997 D.P.S. PEACOCK, V.A. MAXFIELD, *Mons Claudianus. Survey and excavation I. Topography & Quarries*, Le Caire (FIFAO 37).
- PERPILLOU-THOMAS 1993 Fr. PERPILLOU-THOMAS, *Fêtes d'Égypte ptolémaïque et romaine d'après la documentation papyrologique grecque*, Louvain (*StudHell* 31).
- PETRIKOVITS 1975 H. VON PETRIKOVITS, *Die Innenbauten römischer Legionslager während der Prinzipatszeit*, Opladen (*Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften* 56).
- PETRIKOVITS 1980 H. VON PETRIKOVITS, « Lixae », dans: HANSON-KEPPIE 1980, p. 1027-1035.
- PFISTER 1934 R. PFISTER, *Textiles de Palmyre*, Paris.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- PFISTER 1937 R. PFISTER, *Nouveaux textiles de Palmyre*, Paris.
- PFISTER 1940 R. PFISTER, *Textiles de Palmyre III*, Paris.
- PFISTER, BELLINGER 1945 R. PFISTER, L. BELLINGER, *The Textiles*, New Haven (*The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, Part II*).
- PFLAUM 1940 H.G. PFLAUM, *Essai sur le cursus publicus sous le Haut-Empire romain*, Paris (*Extrait des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 14).
- PFLAUM, *Carrières* H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1960-1961 (BAH 57).
- PISTOLET 1981 C. PISTOLET, « Catalogue des verres de la nécropole de Lattes », *Archéologie en Languedoc* 4, p. 3-58.
- POIDEBARD 1934 A. POIDEBARD, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le limes de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes (1925-1932)*, Paris.
- POIDEBARD, MOUTERDE 1945 A. POIDEBARD, R. MOUTERDE, *Le limes de Chalcis. Organisation de la steppe en Haute Syrie romaine*, Paris.
- PORTER, MOSS 1951 B. PORTER, L.R.B. MOSS, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs and Paintings VII. Nubia, the Deserts and Outside Egypt*, Oxford.
- PRÉAUX 1939 Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles.
- PRÉAUX 1951 Cl. PRÉAUX, « Ostraka de Pselkis de la bibliothèque Bodléenne », *CdE* 26, p. 121-155.
- PRÉAUX 1952 Cl. PRÉAUX, « Sur les communications de l'Éthiopie avec l'Égypte hellénistique », *CdE* 27, p. 257-281.
- PRICKETT 1979 M. PRICKETT, « Quseir Regional Survey », dans : *Quseir al-Qadim 1978*, p. 257-352.
- Quseir al-Qadim 1978* D.S. WHITCOMB, J.H. JOHNSON, *Quseir al-Qadim 1978. Preliminary Report*, Cairo, 1979.
- Quseir al-Qadim 1980* D.S. WHITCOMB, J.H. JOHNSON, *Quseir al-Qadim 1980. Preliminary Report*, Malibu, 1982.

- RAIMONDI 1923 J. RAIMONDI, *Le désert Oriental égyptien, du Nil à la mer Rouge*, Le Caire (*Mémoires de la Société royale de géographie d'Égypte* 4).
- REBUFFAT 1978 R. REBUFFAT, « Végèce et le télégraphe Chappe », *MEFRA* 90, p. 829-861.
- REBUFFAT 1989 R. REBUFFAT, « Notes sur le camp romain de Gholaiia (Bu Njem) », *LibStud* 20, p. 155-167.
- REBUFFAT 1995 R. REBUFFAT, « Le centurion M. Porcius Iasucthan à Bu Njem (notes et documents XI) », *LibAnt* n.s. 1, 1995, p. 79-123.
- REDDÉ 1986 M. REDDÉ, *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'empire romain*, Rome (*BEFAR* 260).
- REDDÉ 1995 M. REDDÉ, « Dioclétien et les fortifications militaires de l'Antiquité tardive. Quelques considérations de méthode », *AnTard* 3, p. 91-124.
- REDDÉ, BAUZOU 1989 M. REDDÉ, Th. BAUZOU, « Pistes caravanières de Syrie, d'Arabie et d'Égypte : quelques éléments de comparaison », dans : FAHD 1989, p. 485-497.
- REDDÉ, GOLVIN 1987 M. REDDÉ, J.-Cl. GOLVIN, « Du Nil à la mer Rouge : documents anciens et nouveaux sur les routes du désert Oriental d'Égypte », *Karthago* 21, p. 5-64.
- S. & D.B. REDFORD 1989 S. & D.B. REDFORD, « Graffiti and Petroglyphs Old and New from the Eastern Desert », *JARCE* 26, p. 3-49.
- REEKMANS 1996 T. REEKMANS, *La consommation dans les archives de Zénon*, Bruxelles (*Papyrologica Bruxellensia* 27).
- REINACH 1910a A.J. REINACH, « Voyageurs et pèlerins dans l'Égypte gréco-romaine », *BSAAlex* 13, p. 111-144.
- REINACH 1910b A.J. REINACH, *Rapports sur les fouilles de Koptos (janvier-février 1910)*, Paris.
- REINACH 1912 A.J. REINACH, « Rapport sur les fouilles de Koptos. Deuxième campagne, janvier-février 1911 », *Bulletin de la société française des fouilles archéologiques* 1912, p. 47-82.
- RICHMOND 1927 I.A. RICHMOND, « The Relation of the Praetorian Camp to Aurelian's Wall of Rome », *PBSR* 10, p. 12-22.
- RICHMOND 1935 I.A. RICHMOND, « Trajan's Army on Trajan's Column », *PBSR* 13, p. 1-40.



ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- RIEFSTAHL 1944 E. RIEFSTAHL, *Patterned Textiles in Pharaonic Egypt*, New York.
- RILEY 1979 J.A. RILEY, «The Coarse Pottery from Berenice», dans: J. A. LLOYD (éd.), *Excavations at Sidi Khrebish-Benghazi (Berenice) II*, Tripoli (*LibAnt Suppl.* 5).
- RMRP R.O. FINK, *Roman Military Records on Papyrus*, Princeton, 1971 (*Philological Monographs of the American Philological Association* 26).
- ROBERTSON, SCOTT, KEPPIE 1975 A. ROBERTSON, M. SCOTT, L. KEPPIE, *Bar Hill: a Roman Fort and its Finds*, Oxford (*BAR-BS* 16), p. 59-91.
- ROBINSON 1959 H.S. ROBINSON, *The Athenian Agora V. Pottery of the Roman Period, Chronology*, Princeton.
- ROCHETTE 1997 Br. ROCHETTE, *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain*, Bruxelles (*Collection Latomus* 233).
- ROEDER 1930 G. ROEDER, *Der Tempel von Dakke II*, Le Caire.
- ROTH 1979 A.M. ROTH, «Glass», dans: *Quseir al-Qadim 1978*, p. 144-182.
- ROZIÈRE 1809 Fr. M. DE ROZIÈRE, «De la géographie comparée et de l'ancien état des côtes de la mer Rouge, considérés par rapport au commerce des Égyptiens dans les différents âges. Seconde partie», dans: *Description de l'Égypte. Antiquités. Mémoires I*, Paris, p. 221-250.
- ROZIÈRE 1812 Fr. M. DE ROZIÈRE, «Description minéralogique de la vallée de Qoçeir», dans: *Description de l'Égypte. Histoire naturelle II*, Paris, p. 83-98.
- RPC A. BURNETT, M. AMANDRY, P. RIPOLLÈS, *Roman Provincial Coinage*, Paris-London, vol. I: 1992, 2<sup>e</sup> éd.: 1998.
- RUPPEL 1930 W. RUPPEL, *Der Tempel von Dakke III*, Le Caire.
- RÜTTI B. RÜTTI, *Die römischen Gläser aus Augst und Kaiseraugst*, Augst, 1991.
- SAID 1990 R. SAID, *The Geology of Egypt*, Amsterdam-New York.
- SAXER 1967 R. SAXER, *Untersuchungen zu den Vexillationen des römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diokletian*, Köln-Graz (*Bonner Jahrbücher, Beiheft* 18. *Epigraphische Studien* 1).

- SAYED 1983 A.M.A.H. SAYED, «New Light on the Recently Discovered Port on the Red Sea Shore», *CdE* 58, p. 23-27.
- SCATOZZA HÖRICHT 1986 L.A. SCATOZZA HÖRICHT, *I vetri romani di Ercolano*, Roma.
- SCHMIDT-COLINET 1995 A. SCHMIDT-COLINET, *Palmyra, Kulturbegegnung im Grenzbereich*, Mainz.
- SCHWARTZ 1956 J. SCHWARTZ, «Deux ostraca de la région du wādi Hammāmāt», *CdE* 31, p. 118-119.
- SENNÉQUIER 1985 G. SENNÉQUIER, *Verrerie d'époque romaine. Collection des musées départementaux de Seine-Maritime*, Rouen.
- SEYRIG 1941 H. SEYRIG, «Les inscriptions grecques de l'agora de Palmyre», *Syria* 22, p. 223-270.
- SHAMIR 1994 O. SHAMIR, «Loomweights from Masada», dans : *Masada IV. The Yigael Yadin Excavations 1963-1965. Final Reports*, Jerusalem, p. 265-279.
- SHEFFER, GRANGER-TAYLOR 1994 A. SHEFFER, H. GRANGER-TAYLOR, «Textiles from Masada, a Preliminary Selection», dans : *Masada IV. The Yigael Yadin Excavations 1963-1965. Final Reports*, Jerusalem, p.153-279.
- SIDEBOTHAM 1986 S.E. SIDEBOTHAM, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa. 30 B.C.-A.D. 217*, Leiden.
- SIDEBOTHAM 1994a S.E. SIDEBOTHAM, «Preliminary Report on the 1990-1991 Seasons of Fieldwork at 'Abu Sha'ar (Red Sea Coast), *JARCE* 31, p. 133-158.
- SIDEBOTHAM 1994b S.E. SIDEBOTHAM, «University of Delaware Fieldwork in the Eastern Desert of Egypt, 1993», *Dumbarton Oaks Papers* 48, p. 263-275.
- SIDEBOTHAM *et al.* 1991 S.E. SIDEBOTHAM, R.E. ZITTERKOPF, J.A. RILEY, «Survey of the Abu Sha'ar-Nile road», *AJA* 95, p. 571-622.
- SIDEBOTHAM, ZITTERKOPF 1995 S.E. SIDEBOTHAM, R.E. ZITTERKOPF, «Routes Through the Eastern Desert of Egypt», *Expedition* 37/2, p. 39-52.
- SOLIN, SALOMIES 1994 H. SOLIN, O. SALOMIES, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim-Zürich-New York.
- SOMMER 1984 C.S. SOMMER, *The Military Vici in Roman Britain. Aspects of their Origins, their Location and Layout, Administration, Function and End*, Oxford (BAR-BS 129).

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- SOMMER 1988 C.S. SOMMER, « Kastellvicus und Kastell. Untersuchungen zum Zugmantel im Taunus und zu den Kastellvici in Obergermanien und Rätien », *Fundberichte aus Baden-Württemberg* 13, p. 457-707.
- SPEIDEL 1977 M.P. SPEIDEL, « The Eastern Desert Garrisons under Augustus and Tiberius », dans : *Studien zu den Militärgrenzen Roms II. Vorträge des 10. Internationalen Limeskongresses in der Germania Inferior*, Köln, p. 511-515 (= SPEIDEL 1984, p. 323-327).
- SPEIDEL 1980 M.P. SPEIDEL, « Lixa in the Third Thracian Cohort in Syria. A New Inscription », *ZPE* 38, p. 146-148 (= SPEIDEL 1984, p. 203-205).
- SPEIDEL 1981 M.P. SPEIDEL, « Addendum : Marcus Titius », *ZPE* 42, p. 272 (= SPEIDEL 1984, p. 206-207).
- SPEIDEL 1984 M.P. SPEIDEL, *Roman Army Studies I*, Amsterdam.
- SPEIDEL 1988a M.P. SPEIDEL, « Outpost Duty in the Desert. Building the Fort at Gholaiia (Bu Njem, Libya) », *AntAfr* 24, p. 99-102 (= SPEIDEL 1992, 275-278).
- SPEIDEL 1988b M.P. SPEIDEL, « Nubia's Roman Garrison », *ANRW* 2.10.1, p. 767-798 (= SPEIDEL 1992, p. 240-274).
- SPEIDEL 1992 M.P. SPEIDEL, *Roman Army Studies II*, Stuttgart (*Mavors* 8).
- STUMPP 1998 B.E. STUMPP, *Prostitution in der römischen Antike*, Berlin.
- ŚWIDEREK 1960 A. ŚWIDEREK, *La propriété foncière privée dans l'Égypte de Vespasien et sa technique agricole d'après P.Lond. 131 recto*, Wrocław.
- THISSEN 1979 H.-J. THISSEN, « Demotische Graffiti des Paneions im Wadi Hammamat », *Enchoria* 9, p. 63-92.
- THOMAS 1975 J.D. THOMAS, *The epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt I. The Ptolemaic Epistrategos*, Köln-Opladen (*Papyrologica Coloniensia* 6.1).
- THOMAS 1982 J.D. THOMAS, *The Epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt II. The Roman Epistrategos*, Köln-Opladen (*Papyrologica Coloniensia* 6.2).
- TIBILETTI 1979 G. TIBILETTI, *Le lettere private nei papiri greci del III e IV secolo d.C. Tra paganismismo e cristianismo*, Milan.
- TÖRÖK 1995 L. TÖRÖK, *Hellenistic and Roman Terracottas from Egypt*, Rome.

- TOMBER 1992 R. TOMBER, «Early Roman Pottery from Mons Claudianus», *Cahiers de la céramique égyptienne* 3, p. 137-142.
- TOMBER 1996 R. TOMBER, «Provisioning the Desert: Pottery Supply to Mons Claudianus», dans : BAILEY 1996, p. 39-49.
- TRAUNECKER 1992 Cl. TRAUNECKER, *Coptos. Hommes et dieux sur le parvis de Geb*, Louvain (OLA 43).
- TURNER 1987 E.G. TURNER, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2<sup>e</sup> éd., London (BICS Suppl. 46).
- VAN DER VEEN 1998 M. VAN DER VEEN, «A Life of Luxury in the Desert? The Food and Fodder Supply to Mons Claudianus», *JRA* 11, p. 101-115.
- VANDIER D'ABBADIE 1972 J. VANDIER D'ABBADIE, *Les objets de toilette égyptiens au Musée du Louvre*, Paris.
- VANDORPE 1995 K. VANDORPE, «City of Many a Gate, Harbour for Many a Rebel. Historical and Topographical Outline of Greco-Roman Thebes», dans : S. P. VLEEMING (éd.), *Hundred-Gated Thebes*, Leiden-New York-Köln, p. 203-239.
- VAN DRIEL-MURRAY 1977 C. VAN DRIEL-MURRAY, «Stamped Leatherwork from Zwammerdam», dans : B.L. VAN BEEK, R.W. BRANDT, W. GROENMAN-VAN WAATERINGE (éd.), *Ex horreo*, Amsterdam, p. 151-164.
- VAN DRIEL-MURRAY 1986 C. VAN DRIEL-MURRAY, «Shoes in Perspective», dans : *Studien zu den Militärgrenzen Roms III. 13. Internationaler Limeskongress Aalen 1983. Vorträge*, Stuttgart, p. 139-145.
- VAN DRIEL-MURRAY 1987 C. VAN DRIEL-MURRAY, «Een schoenmaker ann de Houtmaas te Maas-tricht», *Die Maasgouw* 106, p. 22-28.
- VAN DRIEL-MURRAY 1997 C. VAN DRIEL-MURRAY, «Women in Forts?», *Gesellschaft Pro Vindonissa, Jahresbericht 1997*, p. 55-62.
- VAN NEER 1997 W. VAN NEER, «Archaeozoological Data on the Food Provisioning of Roman Settlements in the Eastern Desert of Egypt», *Archaeozoologia* 9, p. 137-154.
- VAN NEER, LENTACKER 1996 W. VAN NEER, A. LENTACKER, «The Faunal Remains», dans : *Berenike '95*, p. 337-357.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- VAN RENGEN 1995 W. VAN RENGEN, «A New Paneion at Mons Porphyrites», *CdE* 70, p. 240-245.
- VON DEN DRIESCH, LIESAU 1992 A. VON DEN DRIESCH, C. LIESAU, «Die Tierknochenfunde aus dem Römerkastell Sablonetum-Ellingen», dans: W. ZANIER (éd.), *Das Römische Kastell Ellingen*, Mainz.
- WAGNER 1976 G. WAGNER, «Une dédicace à Isis et à Hèra de la part d'un négociant d'Aden», *BIFAO* 76, p. 277-281.
- WALLACE 1938 S.L. WALLACE, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*, Princeton.
- WATTENMAKER 1979 P. WATTENMAKER, «Flora and Fauna», dans: *Quseir al-Qadim 1978*, p. 250-252.
- WATTENMAKER 1982 P. WATTENMAKER, «Flora and Fauna», dans: *Quseir al-Qadim 1980*, p. 347-353.
- WEIGALL 1913 A.E.P. WEIGALL, *Travels in the Upper Egyptian Deserts*, Edinburgh-London.
- WELSBY 1988 D. WELSBY, «The Defences of the Roman Forts at Bu Ngem and Gheriat el-Garbia», dans: BIDWELL *et al.* 1988, p. 63-82.
- WELWEI 1988 K.-W. WELWEI, *Unfreie in antiken Kriegsdienst III. Rom*, Stuttgart.
- WENDRICH, VAN NEER 1994 W.Z. WENDRICH, W. VAN NEER, «Preliminary Notes on Fishing Gear and Fish at the Late Roman Fort at 'Abu Sha'ar (Egyptian Red Sea coast)», dans: W. VAN NEER (éd.), *Fish Exploitation in the Past. Proceedings of the 7th Meeting of the ICAZ. Fish Remains Working Group*, Tervuren (*Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, Sciences zoologiques* 274), p. 183-189.
- WHITCOMB 1982 D. WHITCOMB, «Roman Ceramics», dans: *Quseir al-Qadim 1980*, p. 51-115.
- WHITCOMB 1996 D. WHITCOMB, «Quseir al-Qadim and the Localisation of Myos Hormos», *Topoi* 6/2, p. 747-772.
- WHITTAKER 1989 C.R. WHITTAKER, *Les frontières de l'Empire romain*, Paris.
- WILD 1987 J.P. WILD, «The Roman Horizontal Loom», *AJA* 91, p. 459-471.

- WILD *et al.* 1998 J.P. WILD, W.D. COOKE, C.R. CORK, L. FANG LU, «Vindolanda: Some Results of the Leverhulme Trust Programme», dans: L. BENDER-JØRGENSEN, Chr. RINALDO (éd.), *Textiles in European Archaeology. Report from the 6th NESAT Symposium*, Göteborg, p. 85-95.
- J.P. & F.C. WILD 1996 J.P. & F.C. WILD, «The Textiles», dans: *Berenike '95*, p. 245-256.
- J.P. & F.C. WILD 1999 J.P. & F.C. WILD, «The Textiles», dans: *Berenike '98*, p. 251-274.
- WIPSYCKA 1965 E. WIPSYCKA, *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, Varsovie.
- YADIN 1963 Y. YADIN, *The Finds from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters*, Jerusalem.
- YOYOTTE *et al.* 1997 J. YOYOTTE, P. CHARVET, S. GOMPERTZ, *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain*, Paris.
- ZIEMANN 1911 F. ZIEMANN, *De epistularum Graecarum formulis sollemnibus quaestiones selectae*, Halle (*Dissertationes philologicae Halenses* 18).
- ZITTERKOPF, SIDEBOTHAM 1989 R.E. ZITTERKOPF, S.E. SIDEBOTHAM, «Stations and Towers on the Quseir-Nile Road», *JEA* 75, p. 155-189.